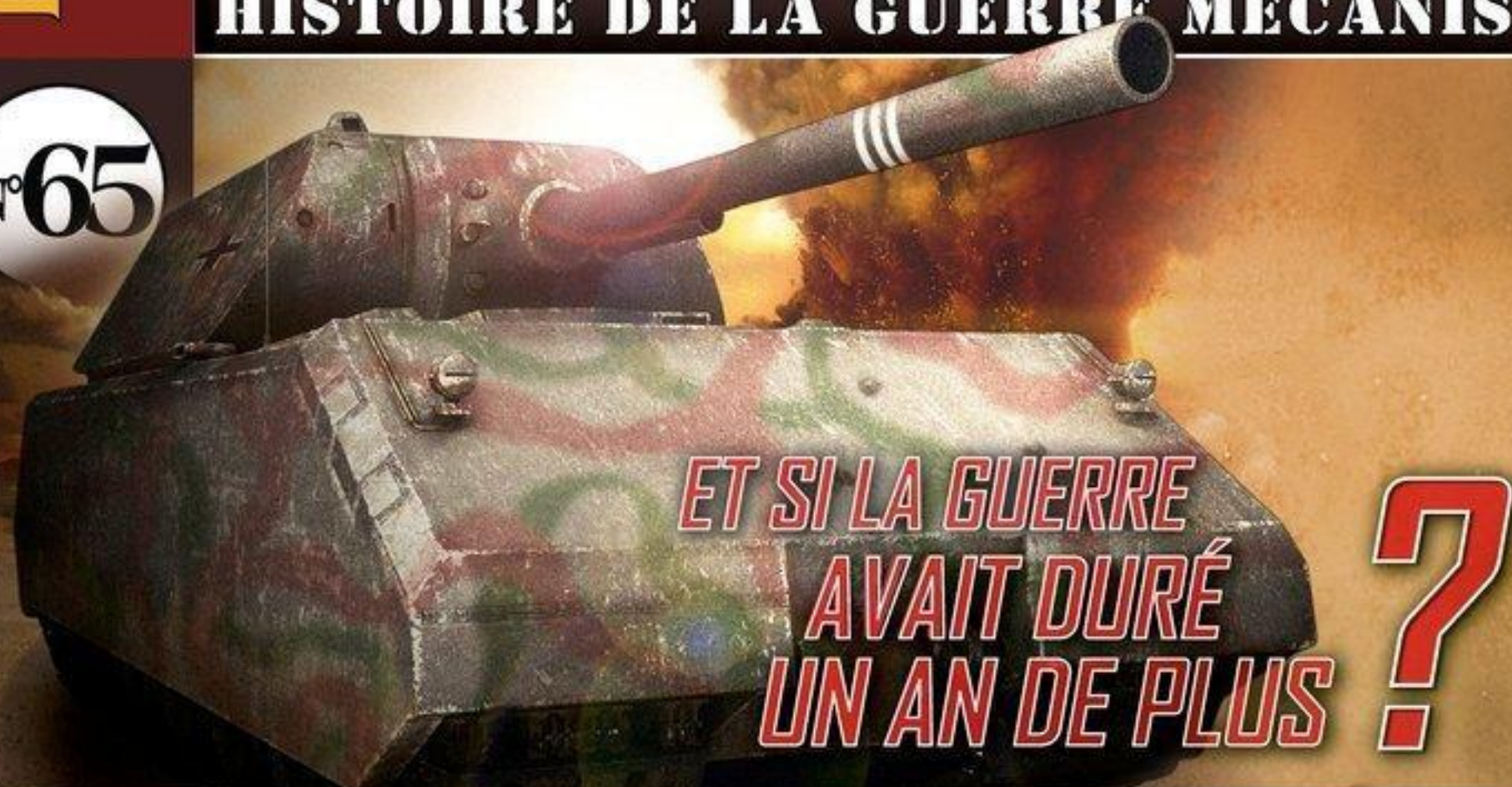


BATAILLES & BLINDÉS

ISSN 1765-0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°65



ET SI LA GUERRE
AVAIT DURÉ
UN AN DE PLUS ?



Aix-la-Chapelle

La bataille occultée



La 14^e brigade israélienne...

...durant la guerre du Kippour



Des chars au Maroc !

Renault FT et Schneider dans le Rif

StuG Abteilungen

Dans l'ombre des Panzer-Divisionen

Un magazine des éditions caratère

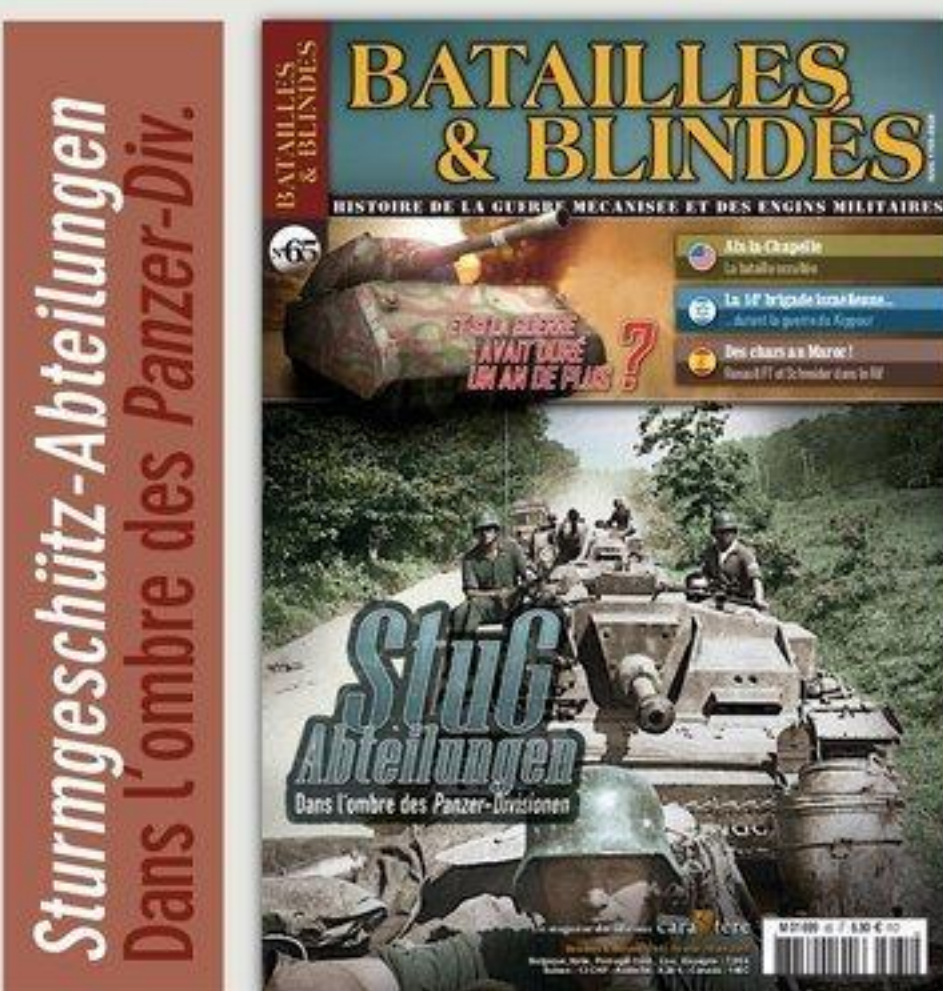
Batailles & Blindés n°65 - Février / Mars 2015
Belgique, Italie, Portugal Cont., Lux., Espagne : 7,90 €
Suisse : 13 CHF - Autriche : 8,20 € - Canada : 14\$C

M 01699 - 65 - F: 6,90 € - RD

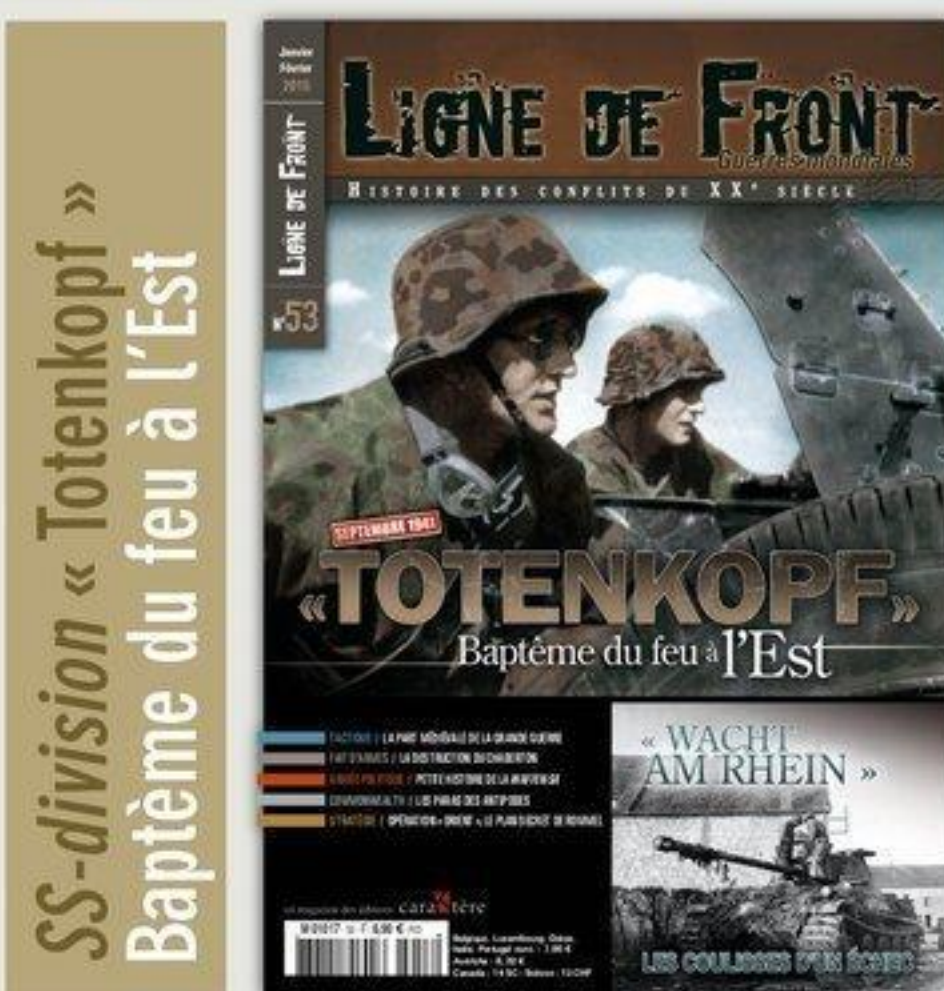


ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

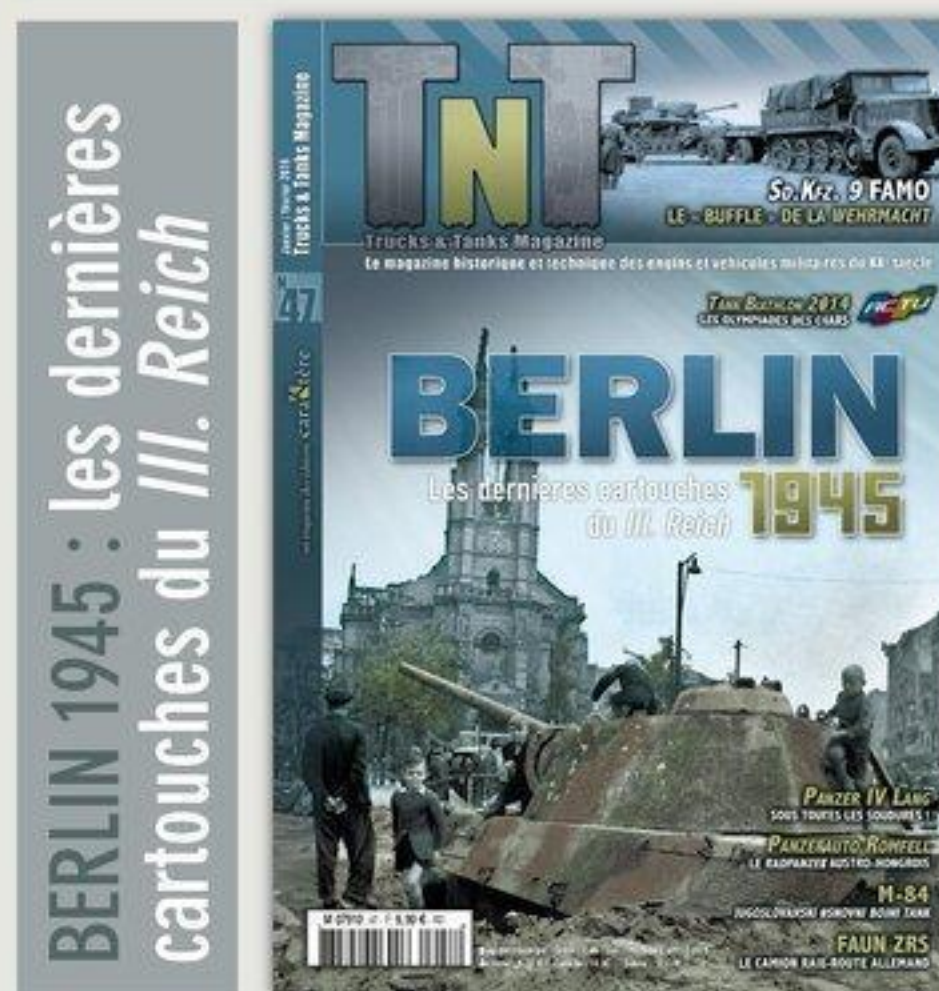
Batailles & Blindés n° 65



Ligne de Front n° 53



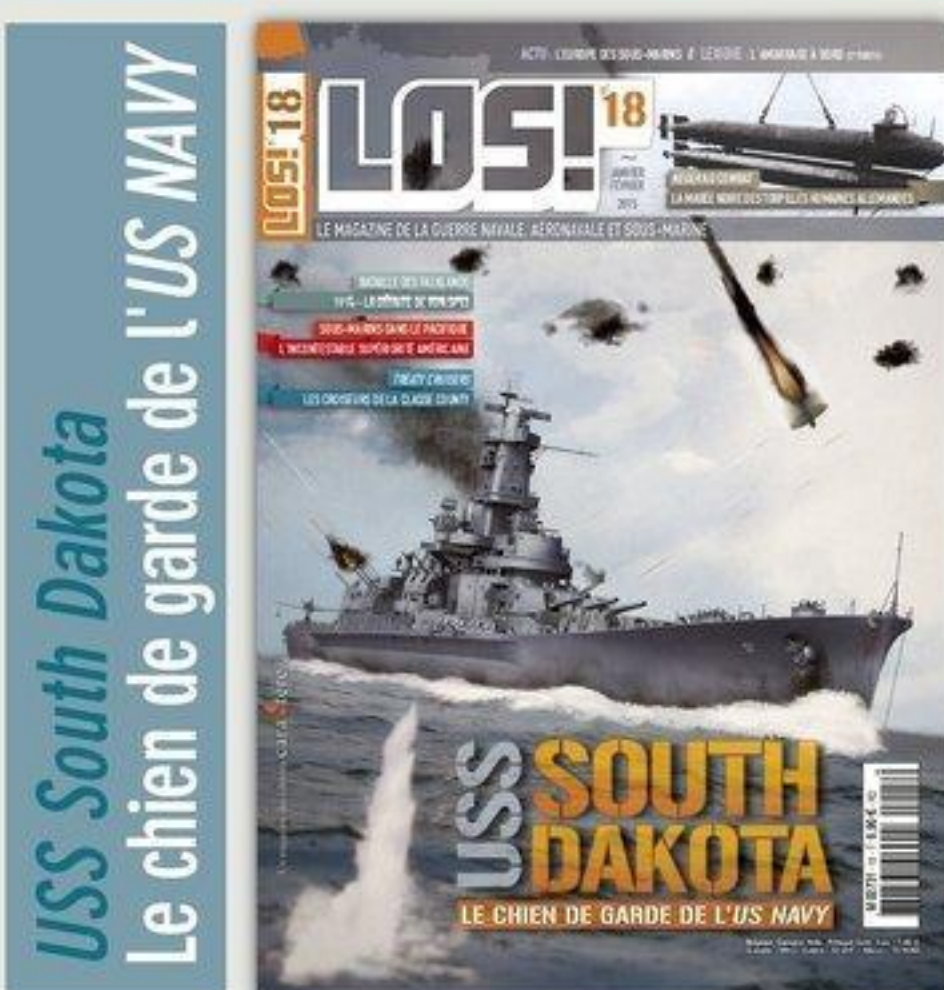
Trucks & Tanks n° 47



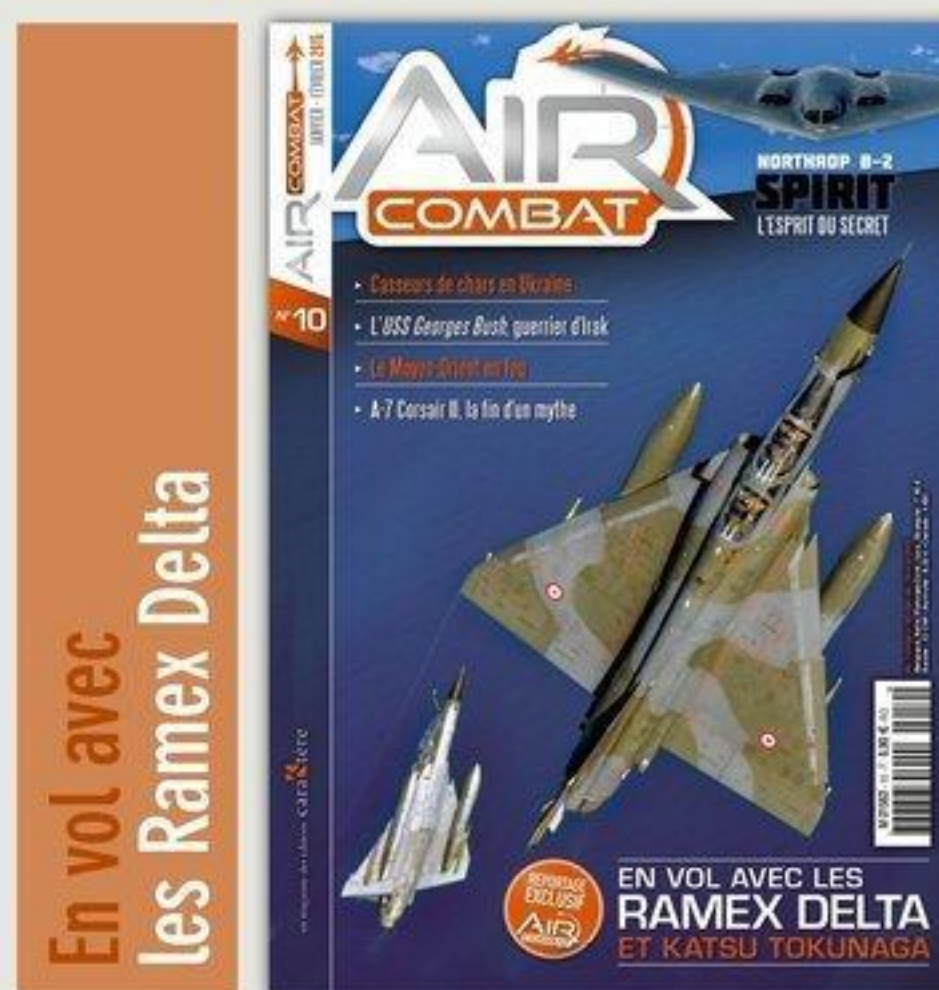
Aérojournale n° 45



LOS! n° 18



Air Combat n° 10



ACTUALITÉ DES LIVRES

MESSERSCHMITT BF 109

Construit à près de 33.675 exemplaires, le Messerschmitt Bf 109 demeure encore aujourd'hui source de fascination, tant pour les passionnés d'aviation que les férus d'histoire militaire contemporaine. Cet appareil symbolise autant la puissance et la supériorité de la *Luftwaffe* durant les premières années de guerre, que la férocité des combats aériens durant la Bataille d'Angleterre.

Après des années de patientes et minutieuses recherches dans les archives des firmes Messerschmitt et Daimler-Benz, avec le concours de spécialistes reconnus et de passionnées anonymes, Jean-Claude Mermet et Christian-Jacques Ehrengardt ont conçu cette monographie tel un guide technique destiné à faciliter l'identification des différentes versions du célèbre chasseur de la *Luftwaffe*.

Les auteurs témoignent à travers près de 200 pages, largement illustrées de plans et profils couleurs signés Jean-Marie Guillou, ainsi que d'une iconographie riche et bien souvent inédite, de la puissance et la complexité de cet avion de légende.

Format : 21*28.5 / 192 Pages + 4 / Envoi par lettre suivie

39.90 €
TARIF FRANCE
MÉTROPOLITAINE



« Charlie » ? Pas « Charlie » ? Voilà une question ayant occupé notre rédaction ces derniers jours : devrions-nous parler ou non de ce drame ? Autant l'écrire tout de suite, je n'ai pas l'intention de vous asséner mon opinion sur tout cela. Comme je n'ai d'ailleurs pas envie de défendre ou de ne pas défendre la liberté d'expression des dessinateurs et des journalistes de « Charlie Hebdo », car ma position est personnelle, et je n'ai pas, je pense, à user de mes prérogatives pour vous l'imposer dans un édit. En revanche, je souhaite insister sur les décisions sécuritaires qui ont été prises peu après ces attentats, notamment la montée en puissance du dispositif « Vigipirate », car nous sommes là dans « notre » sujet. En déplacement dans divers régiments pour des projets éditoriaux, j'ai pu mesurer le « casse-tête » auquel ont été confrontés les chefs de corps pour répondre aux sollicitations de leurs supérieurs et, *in fine*, du gouvernement. Il faut dire qu'après vingt ans de coupes budgétaires, les effectifs se sont réduits drastiquement, tandis que les matériels sont usés jusqu'à la corde. Je passe sur les conditions de vie de certaines patrouilles, dignes de véritables OPEX ! Bref. Compte tenu des menaces qui pèsent sur le pays, je crois qu'il conviendrait désormais de revoir notre stratégie budgétaire et de réaffecter des crédits à nos armées. Bien sûr, nous avons besoin d'éducateurs et d'enseignants, mais aussi de soldats. Et jusqu'à preuve du contraire, c'est encore avec ces derniers que l'on gagne des guerres ! Or, de l'aveu de nos responsables politiques, nous sommes maintenant en guerre. Reste à l'assumer et à vaincre !

Bonne lecture à toutes et à tous.
Yannis Kadari

Retrouvez toute l'actualité des éditions Caraktère sur Facebook et Twitter :
<http://facebook.com/editions.caraktere>
<http://twitter.com/caraktere>

RETROUVEZ BATAILLES & BLINDÉS, AIR COMBAT ET LOS! EN NUMÉRIQUE sur l'App Store Apple, Google Play et Kindle Amazon.

Un magazine Caraktère en numérique, c'est : une version enrichie, l'ensemble des numéros, même ceux épuisés, disponibles à tout moment sur votre tablette ou smartphone.



© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

4

Le Blindorama



Canada
1940 - 1945

Partie de rien en septembre 1939, l'Arme blindée canadienne connaît un spectaculaire essor au cours de la Seconde Guerre mondiale. Après avoir produit le Valentine pour le compte de Staline, le pays se lance dans la construction de ses propres chars comme le Ram et le Grizzly, mais aussi d'autres engins tels l'automoteur d'artillerie Sexton, le transport de troupes Kangaroo, l'automitrailleuse Otter ou le char antiaérien Skink qui équipent ses divisions et brigades blindées. Qui l'eût cru ?

8

1910 - 1944 BIOGRAPHIE



Christian Tychsen
Le guerrier fanatique

Engagé très tôt dans la SS, Christian Tychsen est l'archétype du jeune loup de l'Ordre noir. Un fanatisme qui ne se dément jamais, un sens tactique hors pair, un héroïsme à toute épreuve, une ascension fulgurante, autant de traits de caractère propres à cet officier au parcours indissociable de celui de la division « Das Reich » avec laquelle il combat en France, à Moscou, Kharkov, Kursk. Avant d'en prendre le commandement à 34 ans et de périr en Normandie en juillet 1944.

14

1944 BATAILLE



La bataille occultée d'Aix-la-Chapelle

La dernière chance américaine de passer le Rhin avant Noël

Alors que les armées alliées arrivent sur la ligne « Siegfried », le haut commandement anglo-américain se désagrège, chacun des grands généraux (Montgomery, Collins, Patton, Bradley) cherchant à réaliser la percée décisive qui permettra de pénétrer dans le Reich et d'achever la guerre avant Noël. Sur le front d'Aix-la-Chapelle, cette légèreté et cette sous-estimation se paient cash lorsque le V US Corps de Collins se lance à l'attaque du 12 au 20 septembre 1944...

28

1939 - 1945 TACTIQUE



Les Sturmgeschütz-Abteilungen

Dans l'ombre des Panzer-Divisionen, mais indispensables !

Les unités de canons d'assaut de l'Armée allemande démontrent toute leur utilité durant la campagne de France de 1940. Devenue indispensables, les batteries, puis les *Abteilungen*, de *Sturmgeschütze* se révèlent de plus en plus indispensables sur le champ de bataille, surtout sur le front de l'Est, tant ces blindés atypiques excellent dans l'appui de l'infanterie et la défense antichar. Hugues Wenkin revient sur les structures, les tactiques et les engagements des *StuGe*.

44

1945 ANALYSE



Et si la guerre avait duré un an de plus ?

1^{re} partie : le mythe des armes miracles de la Panzerwaffe

Quel aurait été le visage de la *Panzerwaffe* si la Seconde Guerre mondiale s'était prolongée d'un an ? Rien ne dit que les blindés de pointe souvent évoqués auraient été supérieurs à leurs homologues alliés. Cette 1^{re} partie est consacrée aux véhicules qui auraient probablement intégré les *Panzer-Divisionen* et *schwere Panzer-Abteilungen*, et à l'utilisation tactique qui en aurait été faite. Nous aborderons les *Panzerjäger*, les *StuGe* et les matériels alliés dans le prochain numéro.

58

1973 UNITÉ



Du sang, de la sueur, de la poussière, et des larmes !

La 14^e brigade israélienne durant la guerre du Kippour

6 octobre 1973. Pendant que l'Armée syrienne attaque dans le Golan, l'Armée égyptienne franchit le canal de Suez et emporte tout sur son passage. Les forts hébreux de la 1^{re} ligne de défense tombent les uns après les autres. Mais *Tsahal* se ressaisit et lance ses Magach et Sho't à la rencontre des T-55 et T-62 égyptiens. La 14^e brigade blindée est le fer de lance de la défense, puis de la contre-offensive. C'est en grande partie à elle qu'Israël doit sa victoire dans le Sinaï.

72

1921 - 1926 BATAILLE



Des chars au Maroc !

Renault FT et Schneider espagnols dans la campagne du Rif

En 1921, la présence espagnole au Maroc est mise à mal par la rébellion du charismatique Abd el-Krim. Après le désastre d'Anoual qui se solde par la mort de 13 000 soldats, Madrid décide d'employer les grands moyens et d'acheter à la France des chars Renault FT et Schneider qui sont envoyés sur place. Ils y connaîtront le combat et des FT de cette *Compañía de Carros de Asalto* auront le privilège d'accomplir le premier débarquement de chars de l'Histoire à Alhucemas !

Une lettre d'information accompagne votre magazine. Cette dernière est réservée aux abonnés et clients VPC.



Avec l'application gratuite Zeens, consultez la disponibilité des magazines Caraktère dans les points de vente les plus proches de chez vous.

Téléchargez l'application puis flashez le QR Code ci-contre et découvrez notre offre en avant-première.



Bataille & Blindés n°65
Février / Mars 2015
ISSN : 1765-0828

Magazine bimestriel édité par Caraktère SARL
Résidence Maunier
3120, route d'Avignon
13090 Aix-en-Provence
SARL au capital de 60 000 euros
RCS de Marseille 450 657 168

www.caraktere.com

Service Commercial : 04 42 21 06 76
Télécopie : 09 70 63 19 99
contact@caraktere.com

Commission paritaire : 0415 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication et rédacteur en chef : Y. Kadari
Secrétaire de rédaction : Y. Mahé
Correctrice : B. Watellier
Relations clients : E. Teuma Léna

Direction Artistique : A. Gola
Infographie : M. Mioduszewska - A. Ricard
N. Bélivier, V. Deraze

Service des ventes et réassort : à juste Titres
à juste Titres Téléphone : 04 88 15 12 40

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
1070 Anderlecht - Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Imprimerie CPI Aubin Imprimeur - Ligugé



Canada

1940 - 1945

Le *Canadian Armoured Corps* est créé le 13 août 1940. Il est l'héritier du *Canadian Tank Corps* (lui-même descendant du *Canadian Cavalry Corps* formé en 1910) qui avait été constitué en 1918, à raison de trois bataillons de chars *Mark*, avant d'être dissous deux ans plus tard sans avoir connu le feu en France. Le corps blindé canadien est l'aboutissement de l'intense campagne de lobbying menée en ce sens durant l'entre-deux-guerres par le *Colonel* « Fighting Frank » Worthington, un mitrailleur vétéran des tranchées, partisan du développement d'une Arme blindée autonome dans l'armée du dominion de Sa Majesté.

Profil couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2015

Par Yann Mahé

A

une époque où le cheval occupe une place prépondérante dans les rangs de la petite *Permanent Active Militia* et où la mécanisation n'y avance qu'à petits pas, le point de vue de cet officier passé par Bovington a eu du mal à s'imposer.

SUPPLANTER LE CHEVAL : LE RÊVE DE WORTHINGTON

De fait, la question de l'acquisition de blindés ne fait sa réapparition qu'en 1927 ; et si le projet de se procurer quatre chars *Mark I* échoue, quelques programmes d'automitrailleuses parviennent au stade du prototype, comme ceux de la Ford Canada M1935, un véhicule quadriplace à dix roues (les deux essieux arrière sont à roues jumelles) armé de deux mitrailleuses Vickers .303 en tourelle, et de la Chevrolet M1935, sa concurrente tout à fait similaire mais à six roues. L'une et l'autre sont testées à Petawawa, Ontario, par le *Royal Canadian Dragoons*, mais aucune commande ne peut être passée en raison des restrictions budgétaires. Par conséquent, la première est affectée au *Lord Strathcona's Horse*, alors que la seconde reste aux ordres du *Royal Canadian Dragoons*.

En dépit de ses moyens quasi inexistants, l'Armée canadienne dispose bien, depuis 1930, d'une école de blindés, la *Canadian Armoured Fighting Vehicle School*, à Camp Borden, qui met en œuvre douze tankettes Vickers-Carden-Loyd *Mk. VI* exclusivement dédiées à l'entraînement. En revanche, elle n'aligne aucune unité d'active ni de réserve dotée de chars. En 1936, six bataillons d'infanterie de la *Permanent Active Militia* sont bien convertis en *Tank Battalions*, mais faute de pouvoir disposer du moindre engin, cette dénomination

reste purement théorique, et lesdits bataillons demeurent rattachés à leur Arme d'origine. Néanmoins, en 1938, profitant de l'inquiétude des hommes politiques à la suite de la dégradation de la situation en Europe et en Asie, Worthington obtient l'achat de deux Vickers Light Tanks *Mk. VIB* suivis de dix autres l'été d'après. La mobilisation de septembre 1939 ne se traduit par aucun accroissement de moyens au profit de l'Arme blindée canadienne, mais l'effondrement de l'Armée française sous le poids des percées décisives des *Panzer-Divisionen* marque le début d'un changement. C'est en effet au cours de l'été 1940 que le *Canadian Armoured Corps* (CAC) voit le jour, regroupant des éléments des *Ontario Regiment*, *Three Rivers Regiment*, *1st Hussars* et *Fort Garry Horse*. Dans la foulée de la création du CAC, Ottawa passe commande de 265 M1917, copie américaine du Renault FT, achetés au prix de la ferraille (120 \$ pièce !) à l'arsenal de Rock Island à des fins d'entraînement. La transaction est effectuée par la fonderie de Camp Borden afin de contourner les restrictions d'exportations d'armements décrétées par les États-Unis. Ces antiquités sont tout juste suffisantes pour familiariser les équipages au char de combat.

VERS UNE PRODUCTION NATIONALE

Or, depuis 1937, Worthington étudie la possibilité de construire des chars dans le dominion. Malgré les objections du père de l'Arme blindée canadienne, le choix du ministère de la Défense se porte sur l'*Infantry Tank* Valentine britannique. Les ateliers montréalais Angus de la Canadian Pacific Railway's – les seuls à disposer des capacités industrielles adaptées – décrochent ainsi un contrat pour la construction

Ford Canada M1935

Prototype

Royal Canadian Dragoons

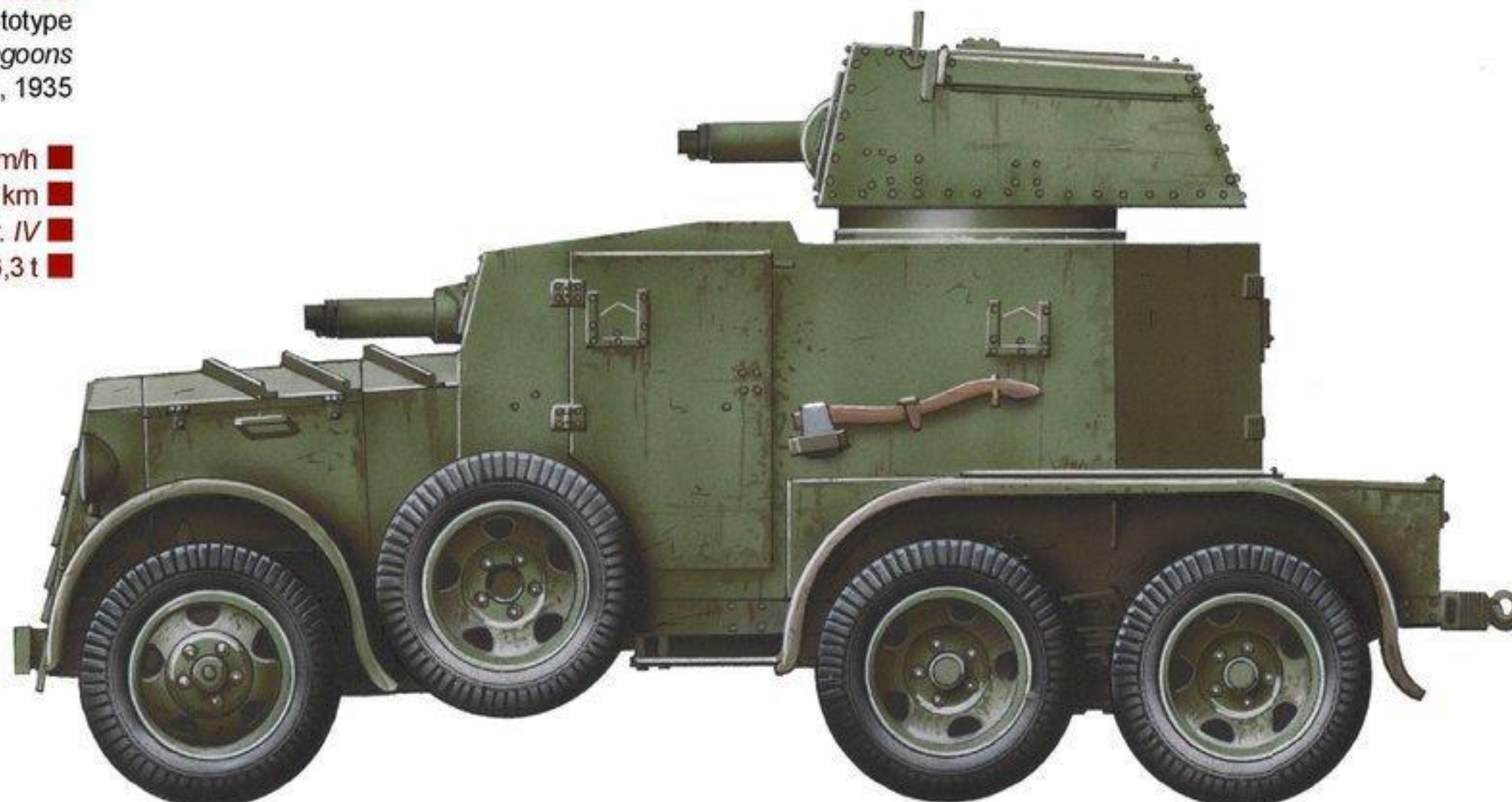
Petawawa, Ontario, Canada, 1935

Vitesse max. : 48 km/h

Autonomie : 160 km

Armement : 2 mitrailleuses Vickers *Mk. IV*

Poids : 6,3 t



**M1917**

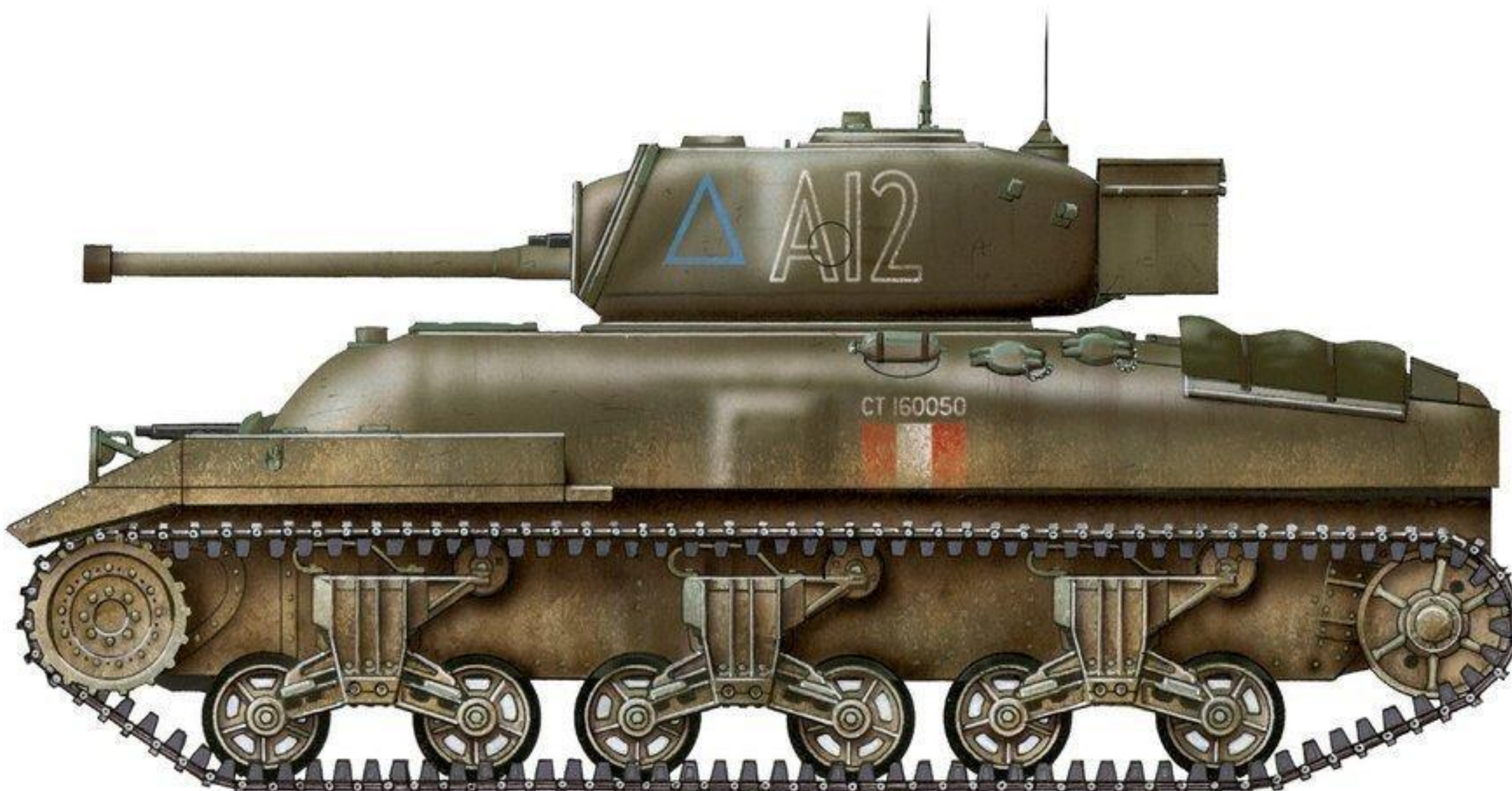
Canadian Armoured Fighting Vehicle School
Armée canadienne
Camp Borden, Ontario, Canada, décembre 1940

- Vitesse max. : 8 km/h
- Autonomie : 48 km
- Blindage : 6-15 mm
- Puissance : 42 ch

**Ram I OP**

95th Field Battery, 15th Field Artillery Regiment
4th (Canadian) Armoured Division
Armée canadienne
Normandie, France, août 1944

- Vitesse max. : 40 km/h
- Autonomie : 232 km
- Blindage : 30-75 mm
- Poids : 29,4 t

**Ram II**

Sherbrooke Fusiliers
2nd Tank Brigade
Armée canadienne
Angleterre, 1943

- Vitesse max. : 40 km/h
- Autonomie : 232 km
- Blindage : 30-75 mm
- Puissance : 400 ch

de 300 chars, celle-ci tenant compte des standards de production locaux et des composants disponibles : par exemple, les Valentine canadiens (Mk. VI et Mk. VII) sont propulsés par un moteur Diesel GMC plus puissant, qui sera finalement adopté par les modèles de métropole ! Un lot de 488 machines supplémentaires est bientôt commandé au profit de la 1st Tank Brigade créée en février 1941 et des unités en cours de constitution, mais tous ces chars d'infanterie seront finalement attribués à l'exportation. En effet, des 1 420 Valentine Mk. VI et Mk. VII sortis des chaînes canadiennes entre mai 1941 et 1943,

la quasi-intégralité sera expédiée en URSS (où ils seront très appréciés) au titre du *Lend-Lease*, Ottawa en conservant seulement une trentaine pour l'entraînement.

Car la 1st Tank Brigade gagne l'Angleterre en juillet 1941 pour y être équipée de Matilda Mk. IIA, puis, à l'initiative de Worthington, de Churchill Mk. I et Mk. II, avec lesquels le 14th Army Tank Regiment (The Calgary Regiment (Tank)), débarqué par des LCT, se fera malheureusement étriller sur les plages de galets de Dieppe durant l'opération « Jubilee ».



Sexton Mk. I

8th Field Regiment

5th (Canadian) Armoured Division

Armée canadienne

Ligne « gothique », Italie, août 1944

Vitesse max. : 40 km/h ■
Autonomie : 200 km ■
Blindage : 15-32 mm ■
Poids : 25,8 t ■



La Grande-Bretagne étant dans l'incapacité de fournir les blindés nécessaires aux deux brigades que les Canadiens sont en train de lever – 2nd Tank Brigade en janvier 1942 et 3rd Tank Brigade en juin 1943 – et qu'ils projettent de transformer en divisions (les besoins sont chiffrés par Ottawa à 1 200 Cruiser Tanks), le pays est contraint de se débrouiller seul. Et force est de constater qu'il y arrive fort bien ! En janvier 1941, l'Inter-department Tank Committee a lancé le développement d'un engin purement national reprenant le châssis et le moteur du char américain M3 Lee, mais avec une tourelle d'inspiration canadienne et un armement britannique. Concernant ce dernier, le choix se porte initialement sur le 2-Pdr, la tourelle étant incapable de supporter le poids et le volume du canon 6-Pdr et *a fortiori* du 75 mm espéré. Une petite tourelle dotée d'une mitrailleuse Browning de 7,62 mm est placée à l'avant gauche de la caisse. Ces travaux donnent naissance au Ram I (Ram ou béliet, en référence au blason de la famille du General Worthington) de la Montreal Locomotive Works, dont le prototype est terminé dès le mois de juin. En novembre 1941, la production du Ram

commence aux usines American Locomotive Company (dont la Montreal Locomotive Works est une filiale) situées près de Montréal. Mais, au bout de trois mois et seulement 50 exemplaires produits, décision est prise de remplacer le faible 2-Pdr par un 6-Pdr Mark III canadien (auquel se substituera finalement un 6-Pdr Mark V britannique). Moyennant quelques améliorations (blindage arrondi, nouveau masque de canon, gyroscopisateur facilitant le pointage de la pièce, embrayage et suspension améliorés), le char prend alors la désignation de Ram II ; 1 948 exemplaires sortent des chaînes entre février 1942 et juillet 1943 ainsi que 84 véhicules d'observation d'artillerie Ram OP. Car, depuis mars 1942, Ottawa a décidé de doter les unités canadiennes avec des M4A1 Sherman, et seuls des retards de production des usines américaines expliquent le maintien de la construction du Ram II jusqu'à l'été suivant.

Les châssis disponibles sont alors convertis en une pléthore d'engins spéciaux, à l'instar des véhicules lance-flammes Badger, des transports de troupes Ram Kangaroo élaborés par la 1^{re} armée canadienne en Normandie en 1944

(qui modifie aussi des M7 Priest en Kangaroo), des engins de dépannage Ram ARV et des obusiers automoteurs Sexton (et de leurs ravitailleurs en munitions Wallaby). Le Sexton est l'autre belle réussite de l'industrie du pays. Né d'une demande formulée à la Canadian Army Engineering Design Branch du ministère pour les Munitions et les Approvisionnements afin d'obtenir un équivalent au M7 Priest américain, il consiste en un canon 25-Pdr monté sur le châssis du Ram. La Montreal Locomotive Works termine le prototype en juin 1942. Ses performances sont telles qu'Ottawa en commande 124 exemplaires et que la Grande-Bretagne demande l'envoi du prototype chez elle pour évaluation, celle-ci aboutissant à une commande de la part de Londres de 300 engins de plus. En définitive, 2 026 Sexton seront construits pour les Britanniques. Les automoteurs bâtis sur châssis de Ram, réservés à l'Armée canadienne, sont appelés Sexton I (ils tirent leurs premiers obus avec le 1^{er} Canadian Corps déployé en Italie au second semestre 1943) ; ceux construits pour le Royaume-Uni, le sont sur Grizzly et sont nommés Sexton II. Le Grizzly est le successeur du Ram II sur

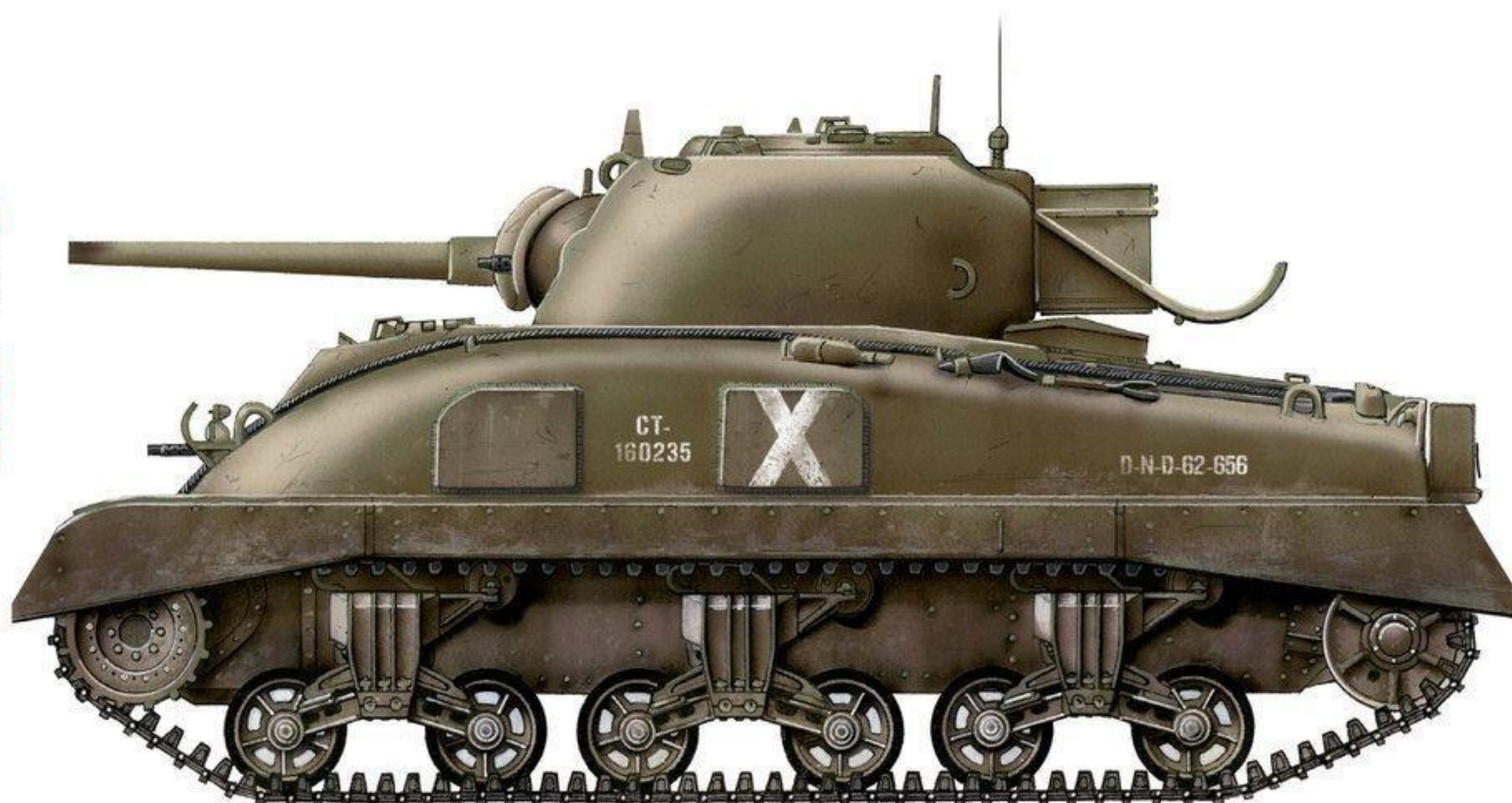
Grizzly (v.M4A1)

Canadian Tank School

Armée canadienne

Camp Borden, Ontario, Canada, 1944

Vitesse max. : 34 km/h ■
Autonomie : 193 km ■
Blindage : 38-76 mm ■
Poids : 30,3 t ■

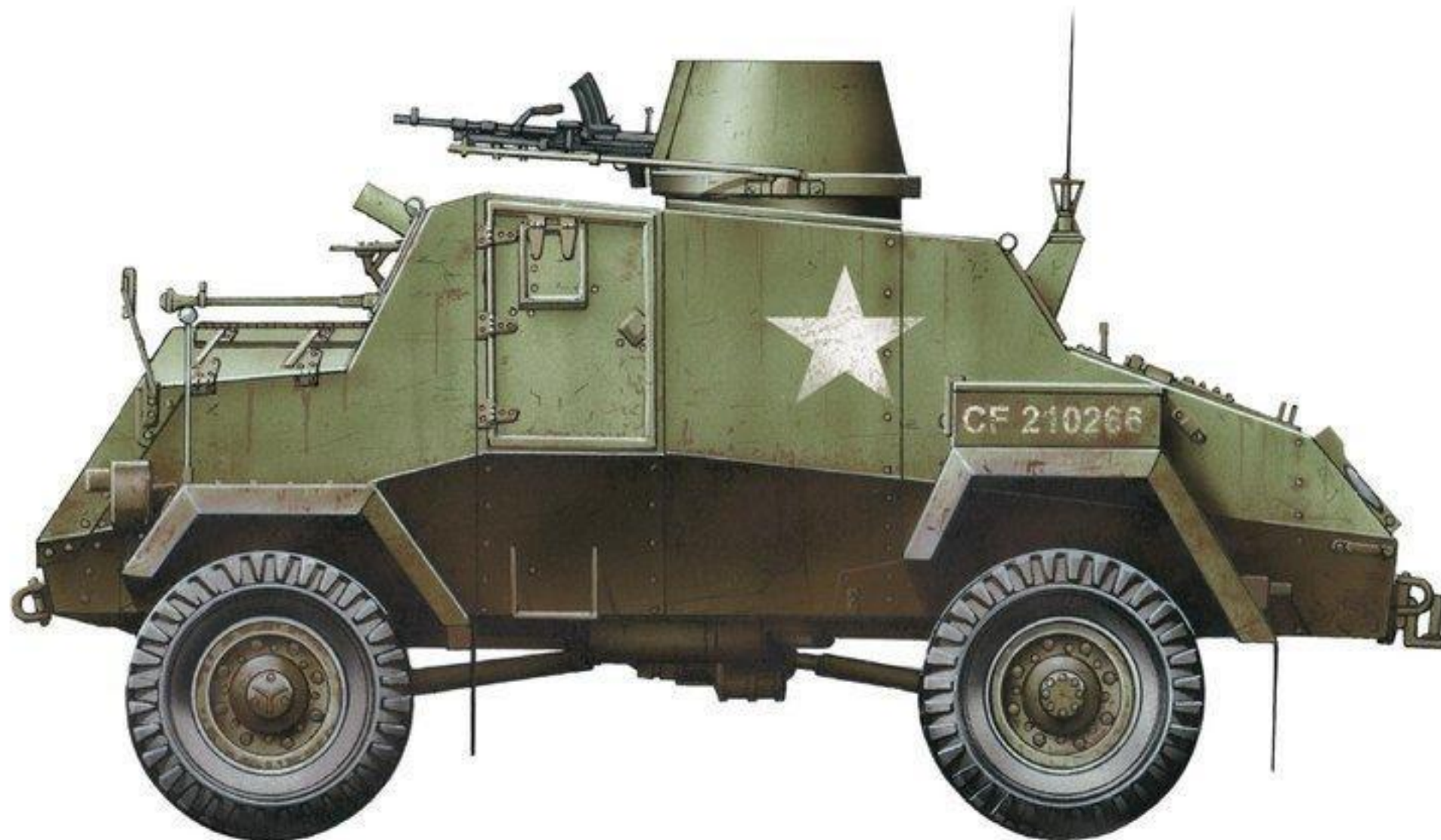




les chaînes de montage de la Montreal Locomotive Works dans l'attente de la livraison des Sherman américains. Il s'agit ni plus ni moins que d'un M4A1 Sherman présentant quelques aménagements mineurs : un lance-grenades de 2 *inch* monté sur le toit de la tourelle pour la défense rapprochée, un poste radio d'origine britannique (*Set No. 19*) remplaçant l'appareillage américain modèle SCR508/528/538, certains engins étant dotés de chenilles type CDP améliorant la mobilité sur terrain meuble (seule la dotation en obus est revue à la baisse en passant de 90 à 78 projectiles). Débutée en septembre 1942 grâce à la livraison des plans du Sherman par l'allié américain, la construction du Grizzly s'étale jusqu'en décembre 1943, lorsque l'industrie américaine peut enfin prendre à son compte la totalité de la production du Sherman. Alors que les Ram (à l'exception des Ram OP intégrés aux régiments d'artillerie mécanisés) restent au pays pour l'entraînement des tankistes, les Grizzly sont déployés, aux côtés des M4A1 et des Sherman Firefly livrés respectivement par les États-Unis et la Grande-Bretagne, au sein des unités blindées qui combattent en Europe à partir de 1943. La *5th Canadian (Armoured) Division* et la *1st Canadian Armoured Brigade* participent en effet, avec le *I Canadian Corps*, à la campagne d'Italie à partir de la fin 1943 (le corps d'armée rejoindra ensuite la 1^{re} armée canadienne aux Pays-Bas début 1945), alors que les *4th Canadian (Armoured) Division* (ancienne 4^e division d'infanterie), *2nd (ex-3rd Tank Brigade)* et *3rd Canadian Armoured Brigades* sont engagées en Normandie en juin 1944 avec la 1^{re} armée canadienne articulée autour du *II Canadian Corps*. C'est au sein de cette dernière que la version antiaérienne du Grizzly, le Skink élaboré au début de

l'année 1944, est intégrée. Armé de quatre canons automatiques Polsten de 20 mm en tourelle, cet engin devait initialement être construit à raison de 300 exemplaires (c'est du moins la quantité de tourelles commandées), mais le faible nombre de sorties de la *Luftwaffe* auquel est confronté le *21st Army Group* en Normandie entraîne l'annulation pure et simple du programme après seulement trois engins produits. L'un des Skink est tout de même envoyé en Angleterre pour évaluation, puis en France auprès de la *1st Canadian Army* pour tester son aptitude au combat, où il donnera satisfaction, notamment lors de ses engagements au feu entre Nimègue et Clèves en février-mars 1945. Concernant les autres unités d'éclairage de l'Armée canadienne, elles mettent en œuvre des automitrailleuses britanniques : les unités de reconnaissance des unités d'infanterie reçoivent des *Morris Mark I*, les formations blindées des *Lynx*, *Humber* et *Daimler Scout Cars* ainsi que des *Staghound*, les *Royal Canadian Engineers* et le *Royal Canadian Army Service Corps* des *Otter* de construction nationale et des *Humber Mark III*. Quant aux états-majors et aux régiments d'infanterie mécanisée, ils disposent respectivement de PC roulants *Armoured Command Vehicles* et de semi-chenillés *Half-Tracks*.

Parti de quasiment rien en 1940, le *Canadian Armoured Corps*, façonné par l'obstiné *Major General* Frederic F. Worthington, constitue une Arme blindée de tout premier plan dans le camp allié à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Ayant de surcroît joué les premiers rôles dans les combats de la libération entre la Normandie et le nord de l'Allemagne, il reçoit la distinction honorifique de « Royal » du roi George VI en 1945. ■



Otter Light Reconnaissance Car Mk. I

8th Field Squadron
4th (Canadian) Armoured Division
Armée canadienne
Normandie, France, août 1944

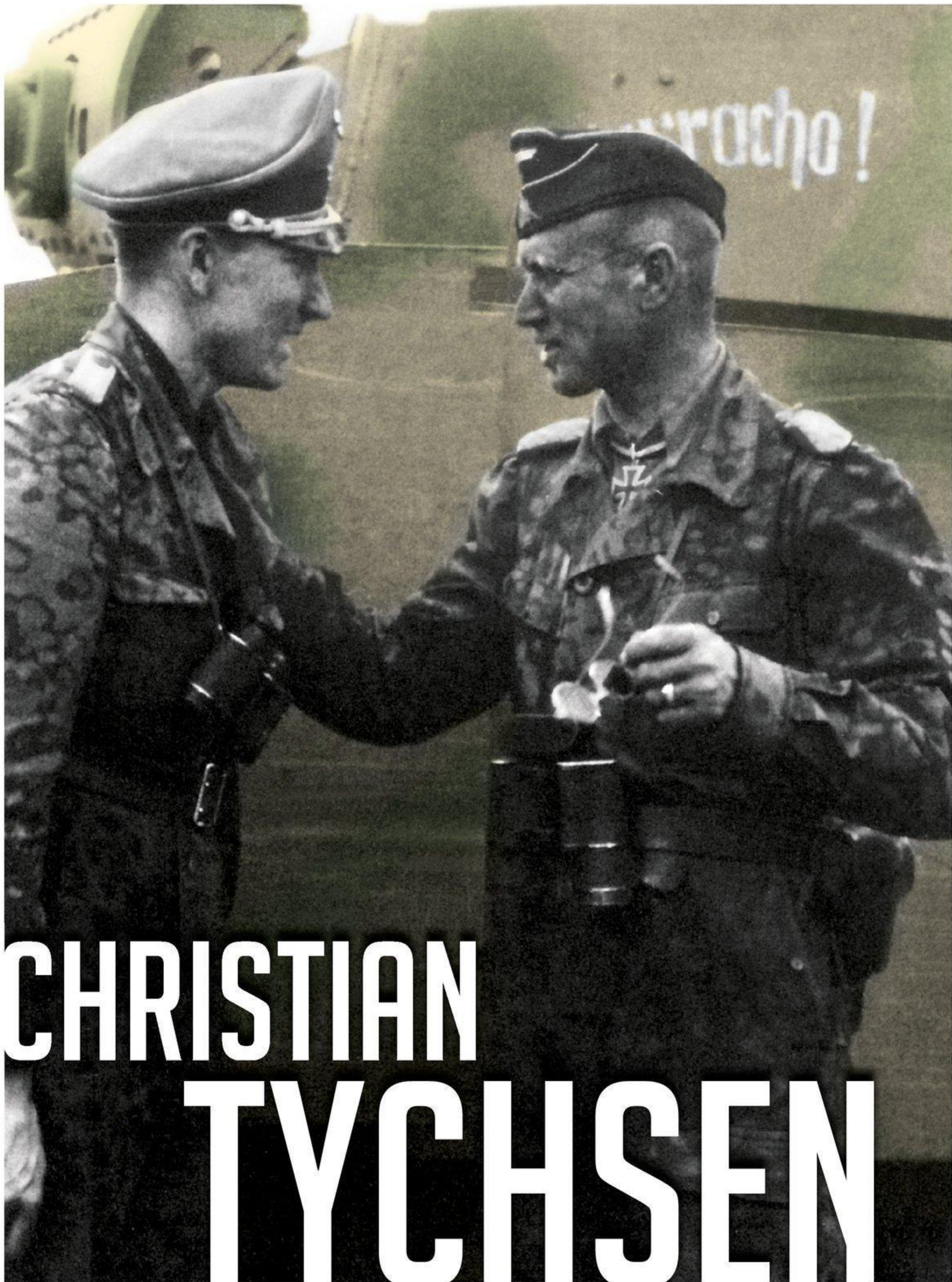
- Vitesse max. : 75 km/h
- Équipage : 3
- Blindage maximum : 12 mm
- Armement : 1 fusil antichar Boys .55 et un F-M Bren

Tank AA, 20mm Quad, Skink

2nd Canadian Armoured Brigade
Armée canadienne
Nimègue, Pays-Bas, février 1945

- Vitesse max. : 38,5 km/h
- Autonomie : 193 km
- Équipage : 4
- Poids : 28,5 t





CHRISTIAN TYCHSEN

LE GUERRIER FANATIQUE

Les militaires affirment que la guerre est un révélateur de caractère. Christian Tychsen est sans nul doute l'exemple type illustrant cet adage. Avant l'embrasement de l'Europe dans le plus violent conflit du XX^e siècle, qui aurait soupçonné que ce jeune homme destiné à travailler le bois de ses mains allait devenir l'un des plus redoutables officiers que la *Waffen-SS* ait connus ?

Par Laurent Tirone

◀ Le *SS-Obersturmbannführer* (lieutenant-colonel) Christian Tychsen en pleine discussion avec un *Bordführer* (chef de char) durant la bataille de Koursk. L'inscription sur les *Schürzen* (jupes blindées) de tourelle du *Befehlspanzer III* est le mot russe « Karracho ! » – Bien, Bon, D'accord, O.K. selon les circonstances –, qui semble être le cri de ralliement de son unité. L'officier *SS* porte autour du cou sa *Ritterkreuz des Eisernen Kreuzes*, autrement dit la prestigieuse Croix de chevalier de la Croix de fer. US Nara

Christian Tychsen voit le jour le 3 décembre 1910 à Flensburg, dans le Schleswig-Holstein. Dans un premier temps, le jeune homme se lance dans des études d'architecte, avant de marcher sur les traces de son père et de devenir charpentier. Un métier bien peu en rapport avec son caractère aventureux, si bien que, le 19 décembre 1931, il s'inscrit dans l'antenne *SS* de la ville qui l'a vu naître. Tychsen fait ses premières armes dans la 1. *Kompanie* de la 1./*SS-Standarte* 50. Il adhère ensuite au NSDAP, prouvant son affiliation précoce aux théories du national-socialisme. Son ascension au sein de l'Ordre noir est alors irrésistible. Il monte un à un les échelons de la hiérarchie pour être nommé *SS-Oberscharführer* le 10 décembre 1933.

Le 1^{er} octobre de l'année suivante, Tychsen est transféré à la *SS-Verfügungs-Truppe*, la future *Waffen-SS*. Il intègre la 1./*SS-Standarte* « Germania », au sein de laquelle il reçoit un entraînement à la fois militaire et idéologique. Il est pour l'instant affecté dans une unité de cérémonie, le *SS-Bataillon* « N » (Nuremberg), qui participe aux

grands événements politiques nazis. Son supérieur, le *SS-Standartenführer* Ernst Deutsch, remarque alors le potentiel de ce jeune homme prometteur, au point de le recommander pour une formation de sous-officier à la *SS-Junkerschule* de Braunschweig. Tychsen en sort avec le grade de *SS-Untersturmführer* le 30 janvier 1937.

ASCENSION FULGURANTE

Promu *SS-Obersturmführer* le 1^{er} juin 1938, Tychsen prend le commandement de la 1. *Kompanie* en décembre de la même année. Il y fait rapidement ses preuves comme chef de peloton. Abandonnant son statut d'unité d'apparat en juin 1939, le *SS-Bataillon* « N » devient le 1. /*Panzerabwehr-Abteilung*, ou comment passer sans transition de l'art de défiler au pas de l'oie aux tactiques de lutte antichar ! L'unité est toutefois rapidement dissoute. Le sous-officier *SS* prend alors la tête de la 1. *Kradschützen-Ersatz-Kompanie*, une formation motocycliste de réserve.

► Positionnés dans un fossé, des motocyclistes de la *SS-Verfügungs-Division*, dont le bataillon est aux ordres de Tychsen, viennent de mettre en batterie une mitrailleuse MG-34 de 7,92 mm. Un des soldats est équipé d'une arme française : un revolver d'ordonnance modèle 1892 fabriqué par la Manufacture d'armes de Saint-Étienne. Une belle prise pour ce *Kradschütze* ! Il est vrai aussi que la *Waffen-SS* n'est pas toujours bien équipée en 1940. US Nara





Il est nommé *SS-Hauptsturmführer* le 9 novembre 1939 et, par la suite, muté au sein de la 3. *Kradschützen-Kompanie* de l'*Aufklärungs-Abteilung* (unité de reconnaissance) de la *SS-Verfügungs-Division* (la future division « Das Reich ») en tant que commandant de compagnie.

Pour ses faits d'armes pendant la campagne de France, l'homme est décoré successivement des Croix de fer 2^e classe le 30 mai, puis 1^{re} classe le 18 juillet 1940.

GUERRE À L'EST

En février 1941, le *Kradschützen-Bataillon* (le bataillon motocycliste) de la *SS-Division* « Reich » est mis sur pied à partir d'éléments déjà existants. L'unité de Tychsen en devient officiellement la 3. *Kompanie*. Mais déjà l'opération « Barbarossa », l'invasion de l'URSS, se profile à l'horizon. Les hommes des formations de reconnaissance sont en première ligne, prêts à éclairer le passage des unités mécanisées dans les steppes soviétiques. Élément de pointe de la division de Paul Hausser, le *Kradschützen-Bataillon* est rapidement au contact de l'Armée rouge. Tychsen se distingue immédiatement par son courage au feu. Les semi-chenillés de sa compagnie foncent à travers les lignes ennemies, trouvant les points faibles du dispositif adverse, semant la confusion sur les arrières de

▲ Soldats de la *SS-Division* « Reich » faisant une pause dans une ville soviétique lors de la marche sur Moscou fin 1941. Les hommes sont chaudement vêtus – ils portent leur *Tamjacke* camouflée sur leur capote –, car le rude hiver russe est sur le point de débiter. La contre-offensive du général Joukov va sonner le glas de l'offensive allemande à l'Est. C'est durant ces combats que Tychsen sera défiguré par une grenade.

NAC

► La guerre n'a pas épargné le *SS-Obersturmbannführer* Christian Tychsen, dont le visage dévoile l'une de ses nombreuses blessures. Celle causée par une grenade à sa mâchoire l'apparente à une vraie gueule cassée de la Première Guerre mondiale.

DR

troupes soviétiques totalement dépassées par la vitesse d'exécution des assaillants. Le 30 juin 1941, ses hommes établissent une tête de pont à proximité de Puchowicze avec leurs automitrailleuses blindées. Bien décidés à réduire cette dernière, les Soviétiques lancent toutes leurs forces disponibles dans la bataille. Le courage ne fait pas défaut à notre officier, qui a encore l'occasion de démontrer toute sa valeur. Pour lui, il n'est pas question de lâcher prise ! Alors que le chef de bataillon hésite sur la conduite à tenir, Tychsen prend l'initiative de lancer une brusque contre-attaque qui repousse les Soviétiques sur leurs bases de départ. Les combats vont se poursuivre sans que le *Kradschützen-Bataillon* ne cède devant la pression ennemie. Une fois la tête de pont sécurisée, Tychsen repart en avant. « Ivan » ne doit pas pouvoir souffler ! Dans la nuit du 3 au 4 juillet 1941, il tente un audacieux coup de main sur un pont enjambant la Berezina, dans le secteur de Perewos. Tychsen est le premier à donner l'assaut à la petite garnison chargée de protéger l'ouvrage d'art. L'opération est un plein succès. Une nouvelle fois, ses supérieurs ne tarissent pas d'éloges à son égard. Il est vrai que ses décorations parlent pour lui, car le jeune homme totalisera tout au long de sa carrière quatre *Panzervernichtungsabzeichen* (insignes de destruction de char) et un *Infanteriesturmabzeichen* (insigne d'assaut de l'infanterie).

INITIATIVES À TOUT CRIN

Les Soviétiques sont toutefois loin de subir sans réagir. Ainsi, une contre-offensive prend de court la *Wehrmacht* dans le secteur de Jelnja. Sous l'impulsion énergique de Tychsen, le *Kradschützen-Bataillon* organise ses positions défensives autour de la ville de Semechina pour résister aux assauts. Bombardés en continu par l'artillerie lourde ennemie, les SS ne cèdent pas, repoussant les vagues « rouges » les unes après les autres. Tychsen fait le coup de feu avec ses hommes, prenant tous les risques pour faire barrage aux *Frontoviki*. La chance finit pourtant par tourner : l'officier est touché par le feu ennemi. Une blessure qui ne l'empêche pas de revenir rapidement prêter main-forte à ses camarades, au grand dam des médecins militaires qui voulaient le garder au repos !

En octobre 1941, Tychsen est l'un des premiers à atteindre les faubourgs de Mojaïsk, sur la route de Moscou. Plein d'initiative, il fait occuper par ses hommes de solides positions qui serviront de base de départ pour la conquête de la bourgade. Toujours en avant de son unité, il n'hésite jamais à prendre le commandement du bataillon lorsque les circonstances l'exigent. Ainsi, en janvier 1942, alors que le *Kradschützen-Bataillon* est engagé pour défendre la ville de Pysino après la fulgurante contre-attaque de Joukov ayant permis de dégager Moscou, son officier supérieur est tué par les Soviétiques. Le jeune homme prend immédiatement sa place et redresse une situation bien mal engagée. Un rapport pris sur des prisonniers illustre bien la résistance acharnée, voire fanatique, des SS. Les Russes reconnaissent eux-mêmes que la 375^e division de fusiliers, soldats comme officiers, a été prise de panique ! Le 12 février, Tychsen est blessé à la mâchoire par une grenade : l'entaille le défigure.

UN FORMATEUR EXPÉRIMENTÉ

En mai 1942, Christian Tychsen retourne en Allemagne pour servir d'instructeur au sein de la *SS-Junkerschule* de Braunschweig. Tout en se rétablissant de sa blessure,

Panzerbefehlswagen III Ausf. H

Char personnel de Tychsen, Stab
II./SS-Panzer-Regiment 2
SS-Panzer-Grenadier-Division « Das Reich »
Union soviétique, octobre 1942



© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2015

il prodigue aux jeunes recrues les conseils indispensables pour survivre sur le champ de bataille. Une fois remis, il revient au sein de la SS-Division « Reich » comme commandant du II./Regiment « Langemarck ». La division est alors en pleine réorganisation pour devenir une *Panzer-Grenadier-Division*, qui est rebaptisée « Das Reich » en octobre 1942. Pour sa conduite héroïque face aux forces soviétiques, Tychsen est promu le 1^{er} septembre 1942 au grade de *SS-Sturmbannführer*.

Le 14 octobre, la *Panzer-Abteilung* de la division est refondue pour devenir *Regiment*. Le II. Bataillon de Tychsen est alors transformé en II. Abteilung du SS-Panzer-Regiment 2. Une directive datée du 11 novembre 1942 confirme Tychsen comme commandant de cette nouvelle unité. Ce changement de fonctions implique l'acquisition de nouvelles compétences. Du 26 octobre au 11 novembre 1942, il part immédiatement parfaire sa connaissance des blindés à l'école des *Panzertruppen* de Wünsdorf.

RETOUR AU FRONT

Début 1943, la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Das Reich » participe à la reconquête de la ville ukrainienne de Kharkov. Le 11 février, son régiment est violemment attaqué par un puissant groupement de chars soviétiques qui tentent de rejoindre la ville. Avec seize *Panzer* immédiatement disponibles, Tychsen organise une contre-attaque appuyée par une division de sécurité en guise d'infanterie d'accompagnement. Motivés par l'allant contagieux de leur commandant, les *Panzerschützen* se ruent sur leurs assaillants. Débordés, leurs T-34 mis en flammes, les Soviétiques retraitent en désordre. Profitant du moment de flottement, l'officier SS pousse ses *Panzer* à la poursuite de l'ennemi, transformant le repli en déroute. Mais ce faisant, il s'avance trop dans les lignes adverses, et son char tombe dans une embuscade. Trois obus antichars s'écrasent sur le blindage, transformant le *Panzer* en carcasse fumante.

▼ Tychsen en pleine conversation avec ses camarades décorés à l'issue de la bataille de Kharkov de février-mars 1943. Tous viennent de recevoir la Croix de chevalier de la Croix de fer. L'homme est un fonceur, qui n'hésitera jamais, même lorsqu'il sera à la tête de la 2. SS-Panzer-Division « Das Reich », à aller se rendre compte par lui-même de la situation, et cela au plus près de la ligne de front. Cette témérité lui vaudra une rencontre mortelle avec une patrouille américaine en Normandie à la fin du mois de juillet 1944. Archives Caractère





Blessé, Tychsen parvient à s'extirper du cercueil de flammes. La douleur ne l'empêche pas de remonter dans un autre *Panzer IV* quelques jours plus tard. Le 18 février, il a pour ordre de mener une attaque à la lisière de la ville pour détruire des T-34 enterrés. Une tâche des plus périlleuses, car ces blockhaus sur chenilles sont extrêmement difficiles à repérer. Ses supérieurs ont toutefois toute confiance en ses qualités. Qui mieux que ce jeune commandant plein d'allant peut réussir une mission aussi délicate ?

RIPOSTES ENNEMIES

Son unité vient juste de monter en ligne que des groupements d'assaut soviétiques tentent une percée vers Kharkov. Lorsque Tychsen repère les formations ennemies, il est déjà trop tard. Accompagnées de T-34, les troupes russes sont profondément enfoncées au milieu des faubourgs. À ce moment précis, le commandant de

▲ Durant la bataille de Koursk, l'équipage d'un *Panzerbefehlswagen III* observe le terrain alors qu'une carcasse soviétique brûle au loin. Durant cette bataille, qui constitue le véritable tournant à l'Est, la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Das Reich » s'illustre au détriment d'une Armée rouge affichant une supériorité numérique insolente.
US Nara

la *II. Abteilung* doit faire un choix pour le moins cornélien. En milieu urbain, il sait que ses *Panzer* sont vulnérables sans l'appui de l'infanterie. Alors que faire ? Attendre prudemment l'arrivée des *Grenadiere* ou passer immédiatement à l'attaque avant que l'unité russe ne frappe dans le dos de la division allemande ? Pas le temps de demander des ordres à ses supérieurs ! En tête de son unité, Tychsen lance ses chars à l'assaut des Soviétiques. Surpris, ceux-ci tentent de mettre en batterie un « Ratsch-Baum » (un canon antichar de 76,2 mm), mais le *Bordführer* est plus rapide. Une *Sprenggranate* (obus explosif) fait voler en éclats la pièce ennemie. Moteurs poussés à fond, les *Panzer* déboulent au milieu d'une colonne russe totalement prise au dépourvu. Les canons allemands aboient de manière presque frénétique, les véhicules soviétiques s'embrasent les uns après les autres, la confusion est telle que la riposte est quasi impossible. Bousculé, l'ennemi lâche prise, refluant précipitamment. Au mépris de sa propre survie, la *II. Abteilung* vient de retourner une situation qui aurait pu virer à la catastrophe pour les Allemands. Tychsen revendique officieusement la destruction de huit chars soviétiques en un seul engagement. Le 31 mars, il reçoit pour ses faits d'armes la Croix de chevalier de la Croix de fer. Les affrontements sur le front de l'Est, et notamment la bataille de Koursk, permettent à ce soldat froid et efficace d'exprimer pleinement son caractère de meneur d'hommes. L'officier a la réputation d'être dur aux combats et de ne pas ménager sa peine face à un ennemi qui lui infligera pas moins de neuf blessures tout au long de la guerre, dont celle qui lui a valu d'être partiellement défiguré.

LA MEILLEURE DÉFENSE ? C'EST L'ATTAQUE !

Après le suicide du *SS-Obersturmbannführer* Hans Albin von Reitzenstein, alors *Kommandeur* du *SS-Panzer-Regiment*, Tychsen prend logiquement sa place. Le 1^{er} novembre 1943, son unité se retrouve au beau milieu d'une offensive soviétique dans le secteur de Chodorov. Balayant les premières lignes allemandes sous un violent barrage de feu, seize T-34 accompagnés de fusiliers parviennent à percer, boutant les *Landser* hors des positions qu'ils occupaient sur la cote 118,0. De cette hauteur stratégique, les assaillants réussissent à lancer des pointes sur les villages de Gruchev et Dudari. Engagés eux aussi dans de durs combats, les éléments allemands placés sur les flancs ne parviennent pas à réduire la solide tête de pont adverse. L'intervention brutale des obusiers de 15cm de la *III./Artillerie-Regiment* « Das Reich » bloque néanmoins l'avance soviétique après Gruchev. Écrasé par une pluie d'obus, le groupement russe se replie avec de lourdes pertes. La menace d'une percée sur les arrières reste toutefois forte, d'autant que les deux villages sont désormais contrôlés par l'ennemi. De sa propre initiative, le *SS-Sturmabführer* Tychsen décide de retirer un *Panzer VI Ausf. E* Tiger I et trois *Panzer IV* de son dispositif défensif. Sans laisser le temps aux Soviétiques de réaliser ce qui se passe, il ordonne à son peloton hâtivement formé d'attaquer par le flanc la formation ennemie. S'ensuit une furieuse mêlée dans laquelle les T-34 et les *Panzer* cherchent à se tourner pour mieux se détruire. Le Tiger attire sur lui tous les feux des canons de 76,2 mm des T-34, tandis que les chars moyens allemands parviennent à les déborder. Tychsen s'adjuge personnellement deux ou trois T-34, tandis que son peloton revendique la mise hors de combat de six chars. Les Soviétiques doivent alors évacuer leur position

sur la cote 118,0, sous peine d'être totalement anéanti. La victoire est écrasante. Les *Panzerschützen* n'ont toutefois pas le temps de se réjouir qu'une ultime contre-attaque de l'infanterie russe déferle sur les positions fraîchement conquises. Les *Panzer* ouvrent alors le feu sans discontinuer à coups d'obus explosifs, et l'assaut est brisé dans le sang. La hauteur restera finalement aux mains des Allemands. La courageuse, voire suicidaire, décision de Tychsen vient de bloquer une tentative de percée soviétique. Pour sa conduite au feu, il accroche le 10 décembre 1943 les feuilles de chênes à sa *Ritterkreuz*. À cette nouvelle décoration s'ajoute sa nomination au grade de *SS-Obersturmbannführer* le 30 janvier 1944.

SUR LE FRONT OUEST

Lorsque les Alliés débarquent sur les plages normandes, la 2. *SS-Panzer-Division* « Das Reich » stationne dans le Sud-Ouest de la France pour être remise en état après les éprouvants combats sur l'*Ostfront*. La division SS n'arrive au complet en Normandie que le 10 juillet 1944, lors d'une remontée ponctuée de massacres sanglants, comme à Tulle et Oradour-sur-Glane, avant de monter en ligne au nord-est de Périers, dans le Cotentin. Tychsen a sous ses ordres des combattants hors norme, comme le *SS-Oberscharführer* Ernst Barkmann qui va semer la terreur en Normandie à bord de son Panther. Les combats sont particulièrement violents, et le sinistre *Kommandeur* de la « Das Reich », le *SS-Gruppenführer* Heinz Lammerding, est grièvement blessé. Le 26 juillet 1944, Tychsen prend provisoirement sa place à la tête de la division. Une fonction qu'il n'aura malheureusement pas le temps d'occuper bien longtemps, car son courage et sa témérité vont finalement avoir raison de lui. Pour mieux suivre la progression de ses *Panzer*, il n'hésite pas à sauter dans son tout-terrain *Kübelwagen* pour se

rendre compte par lui-même de la situation. Le 28 juillet, alors qu'il vient d'effectuer une reconnaissance et qu'il retourne vers son poste de commandement à Trelly, il tombe nez à nez avec une patrouille américaine au nord-est du hameau de Cambry, au croisement de la départementale 7. À l'approche de la voiture allemande, les *GIs* ouvrent le feu à la mitrailleuse. Touché de plein fouet, le véhicule heurte violemment une haie. Tychsen est relevé grièvement blessé. Après lui avoir prodigué quelques soins sommaires, les Américains l'envoient dans un camp de prisonniers. Tandis que les hommes de sa division tentent sans succès de négocier sa libération, les « chasseurs de souvenirs » américains le dépouillent de sa vareuse avec toutes ses décorations, dont sa Croix de chevalier, et de ses papiers d'identification... Le jeune *Kommandeur* de la « Das Reich » meurt en captivité, à l'âge de 34 ans, des suites de ses blessures. Tychsen est enterré dans l'anonymat le plus total. Sa dépouille sera plus tard identifiée, et il recevra sa propre sépulture. ■

▲ Appartenant à la 2. *SS-Panzer-Division* « Das Reich », en déplacement sur les routes françaises, ce *Sd.Kfz. 251/9* est un modèle de début de série. En effet, le semi-chenillé est une *Ausf. D* qui embarque un « vieux » canon court 7,5cm *Kanone 37 (Sfl.)*. Les engins suivants sont armés d'un 7,5cm *Kanone 51 (Sfl.)*, qui ne sera plus issu des anciens stocks de l'Armée allemande provenant des *Panzer IV* et *StuGe III kurz*. Ce type d'engin donne une puissance de feu considérable aux *Panzer-Grenadiere*, notamment lors de l'attaque des points d'appui ennemis. En juillet 1944, Tychsen prend le commandement de la « Das Reich » après la blessure de son *Kommandeur*, Heinz Lammerding, le bourreau de Tulle et Oradour-sur-Glane. AMC - 1-322



Panzerbefehlswagen III Ausf. J

Char personnel de Tychsen, *Stab*

II./SS-Panzer-Regiment 2

SS-Panzer-Grenadier-Division « Das Reich »

Secteur sud de Kursk, Union soviétique, juillet 1943





LA BATAILLE, OCCULTÉE D'AIX-LA-CHAPPELLE

(12-20 SEPTEMBRE 1944)



LA DERNIÈRE CHANCE AMÉRICAINE DE PASSER LE RHIN AVANT NOËL

17 septembre 1944, alors que des milliers de corolles colorent le ciel des Pays-Bas, prélude à un spectaculaire échec, plus au sud, la *1st US Army* échoue à franchir le corridor d'Aix-la-Chapelle, à 70 km du Rhin. Les deux opérations visaient les mêmes objectifs (établir une tête de pont au-delà du fleuve) et offraient les mêmes perspectives (s'ouvrir les portes de la Ruhr). Mais si l'échec de Montgomery est resté célèbre, celui de Bradley a été occulté. Il conduit pourtant à réviser le poids des responsabilités, car, bien loin d'être la conséquence d'un pari trop audacieux, ce revers s'explique tout entier par des défaillances du commandement américain.

► Un Sherman semi-enterré. Après plus de 600 kilomètres de poursuite, les Américains calent aux portes d'Aix-la-Chapelle, à 70 kilomètres du Rhin. Pour ne pas avoir su gérer le passage du *Westwall*, les voilà englués dans une guerre de position qui va durer six mois.



► Le Stuart est un char léger totalement dépassé, trop lourd et bruyant pour la reconnaissance ; il est en outre doté d'une pièce de 37 mm trop peu puissante. Il reste pourtant largement en service, en particulier dans les *Cavalry Groups*, des unités indépendantes qui patrouillent dans l'intervalle entre les 1st et 3rd Armies.

En mai 1944, les experts du SHAEF – quartier général du corps expéditionnaire allié en Europe – estimaient que pour gagner la guerre en Europe, il fallait obliger l'Armée allemande à s'engager dans une bataille décisive en menaçant un objectif vital pour elle et ainsi la détruire. Cet objectif, c'était la Ruhr, le poumon économique du *Reich* : 65 % de sa production d'acier, 55 % de son charbon et le quart de ses manufactures [1]. Pour l'atteindre, passer par le corridor d'Aix-la-Chapelle semblait la meilleure option. Certes, elle était la voie la plus prévisible, certes elle impliquait de franchir la portion la plus solide du *Westwall* [2], mais ce choix présentait les avantages d'opérer sur le champ de bataille le plus propice au déploiement de chars, d'être à proximité du plus grand port d'Europe (Anvers) et d'emprunter la route la plus courte, sans effrayer l'état-major américain, adepte doctrinalement de la confrontation du fort au fort. Une fois le Rhin franchi à Cologne, le portail Sud de la Ruhr s'ouvrirait aux Alliés. Il faudrait cependant ne s'y risquer qu'une fois le port belge remis en service, et les experts enjoignent Eisenhower à une poussée secondaire en direction de la Sarre depuis la Lorraine pour étirer la défense allemande.

Mais ces prévisions ne se réalisent pas. Les Alliés atteignent la frontière allemande avec 220 jours d'avance à la suite d'une chevauchée fantastique, traquant une *Wehrmacht* en décomposition. Cet effondrement allemand incite les Anglo-Américains à repenser leur stratégie. Tandis que Montgomery prône une charge unique de son 21st Army Group et de la 1st US Army à travers les Pays-Bas pour contourner le *Westwall*, saisir la Ruhr par le Nord et foncer sur Berlin, Bradley et Patton défendent l'option d'une charge à travers la Lorraine et la Sarre pour arriver sur les bords du Rhin, dans la région de Francfort, avec les

1st et 3rd US Armies. De là, elles pourraient descendre le fleuve vers la Ruhr ou poursuivre plein est vers la capitale. Le corridor d'Aix-la-Chapelle n'intéresse alors plus personne, à l'exception d'Eisenhower.

DANS LA TÊTE DE DWIGHT EISENHOWER

Le commandant suprême, bien aiguillé par ses officiers de la logistique, ne croit à aucune des « poussées uniques ». Tant qu'Anvers n'aura pas été rouvert, les Alliés ne seront capables de ravitailler que quinze divisions sur le Rhin. Tout juste neuf pourraient poursuivre au-delà. En plaçant tous ses œufs dans le même panier, le risque est trop grand de s'essouffler, puis de se faire « pincer » par l'ennemi. Fidèle à son schéma initial, Eisenhower ordonne, le 24 août, au grand dam de Bradley et Patton, d'engager la 1st US Army au nord des Ardennes. Sa mission : aider à la destruction de la 15. Armée allemande, la dernière encore intacte en France, couvrir les Britanniques qui prendront Anvers et se positionner pour une poursuite des opérations « plein est vers la Ruhr » (donc à travers la trouée d'Aix-la-Chapelle). Le 2 septembre, lors d'une entrevue avec Bradley, Hodges et Patton, Eisenhower précise qu'il entend libérer en priorité le port belge avec les forces britanniques et pénétrer en Allemagne selon un axe Liège–Aix-la-Chapelle–Cologne avec trois corps, le XXX du Britannique Horrocks et les VII et XIX US Corps de Collins et Corlett. Le troisième corps de l'Armée américaine, le V de Gerow, serait immobilisé pour économiser l'essence. Patton pourra poursuivre vers l'est afin de faire diversion, dans la mesure où sa manœuvre ne détourne pas le ravitaillement indispensable à la 1st Army [3].



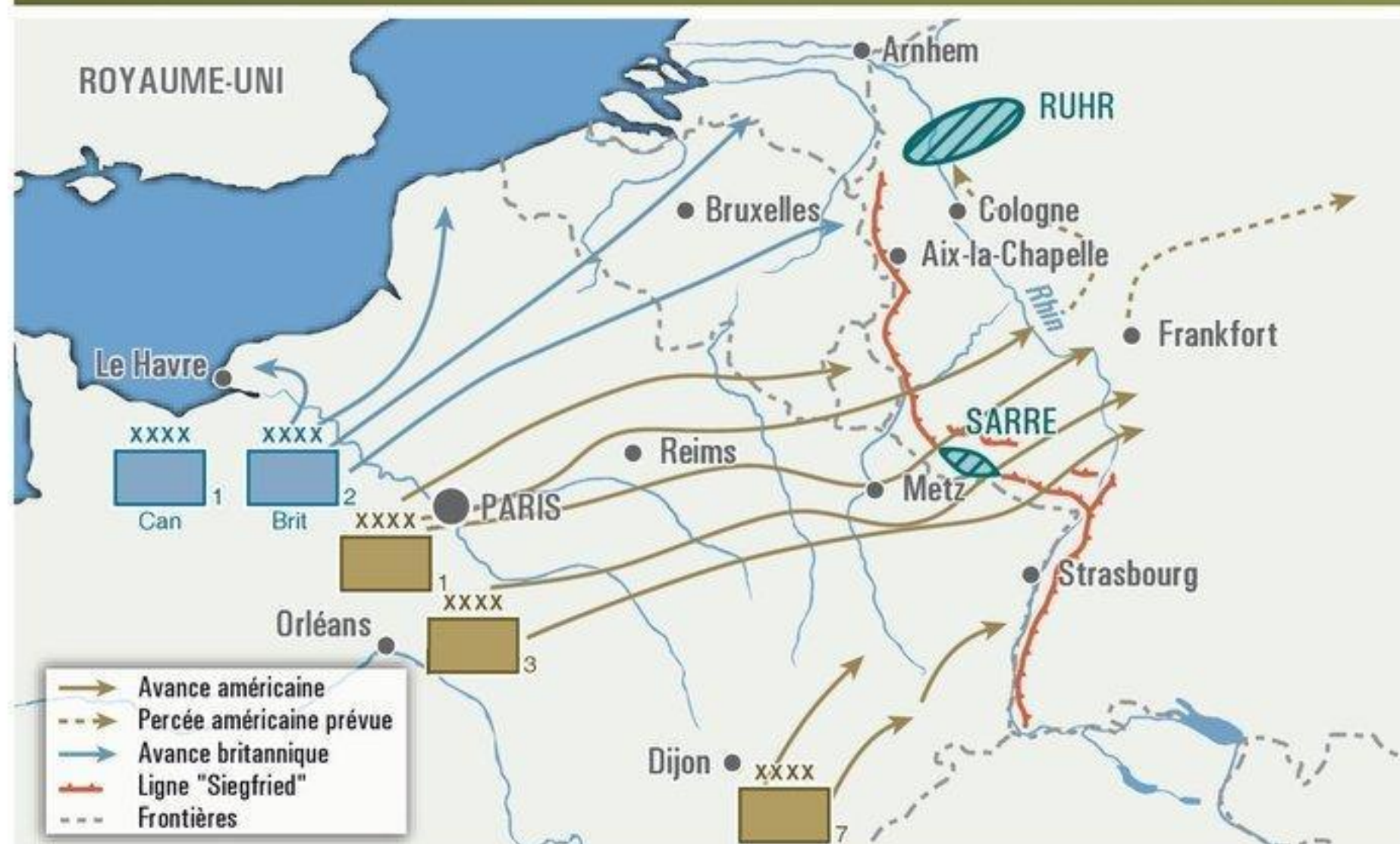
[1] SHAEF Planning Staff Draft, SGS 381 Post-Overlord, Courses of Action After Capture of the Lodgment Area, Main Objectives and Axis of Advance, I, 03.05.44, p. 1.

[2] La ligne fortifiée construite avant-guerre par Hitler sur la frontière occidentale du *Reich*.

[3] John A. Adams, *The battle for western Europe*, Fall 1944, Indiana University Press, 2012, p. 93.



LE PLAN DE PATTON ET BRADLEY



Eisenhower conserve donc sa ligne directrice :

- Poursuivre le travail de destruction de l'armée ennemie (ici la 15. Armee) en s'efforçant de le faire aussi près que possible de la base logistique alliée.
- Ne pas sacrifier l'équilibre de ses forces (comme offrir un flanc à l'ennemi) ou grever l'avenir (en négligeant le port d'Anvers) par une prise de risque inconsidérée.
- Menacer, voire établir une tête de pont sur le Rhin vers Cologne pour contraindre les dernières forces allemandes à accepter le combat, les y détruire et prendre la Ruhr.
- Écarteler l'ennemi en poussant dans deux directions différentes, ce qui permet de conserver l'initiative en pouvant basculer l'effort d'un axe sur un autre, mais en accordant pour le moment la priorité à la poussée vers la Ruhr *via* Aix-la-Chapelle.
- Ne pas laisser aux seuls Britanniques la conduite de la poussée principale pour des raisons politiques évidentes, mais aussi du fait d'un manque de confiance en eux et d'une rivalité avec Montgomery.

Mais le 4, l'ordre d'opération d'« Ike » s'avère bien plus vague [4]. Rappelant que « la plus belle des opportunités de défaire l'ennemi à l'Ouest consiste à frapper le Ruhr et la Sarre, je suis confiant dans le fait que les Allemands

La Wehrmacht dans sa retraite a souffert du harcèlement de l'aviation alliée, comme ici avec un canon de 7,5cm et des épaves de semi-chenillés renversées ou détruites, et a dû aussi abandonner un matériel précieux par manque d'essence. DR

[4] FWD 13765, 4/09/1944, SHAEF Papers

[5] John A. Adams, *op. cit.*, p. 97.

devront concentrer le reste de leurs forces disponibles pour défendre ces secteurs essentiels », il ordonne à Patton de pousser le plus vite possible vers la Sarre et Frankfurt et confie au « groupe d'armées du Nord [le 21st Army Group] et de la partie du groupe d'armées du Centre [le 12th de Bradley] opérant au nord-ouest des Ardennes [la 1st US Army] » la mission de « sécuriser Anvers, ouvrir une brèche dans la ligne « Siegfried » qui couvre la Ruhr et ensuite prendre la Ruhr ». Ce texte est loin d'être explicite. L'historien John A. Adams en déduit qu'Eisenhower souhaitait en fait voir le 21st Army Group prendre Anvers pendant que la 1st US Army commencerait une attaque à travers la trouée d'Aix-la-Chapelle, histoire de ne pas laisser le temps aux Allemands de s'y fortifier. Puis, une fois le grand port belge sécurisé, Montgomery se joindrait à l'attaque engagée à l'est [5]. Ce plan serait en accord avec son schéma directeur initial, sauf que rien dans le texte ne va dans ce sens. Eisenhower ne dissocie jamais les missions du groupe d'armées britannique de celles de l'armée de Hodges (1st Army), il n'ordonne pas non plus explicitement que l'attaque vers la Ruhr soit menée à travers la trouée. Aix-la-Chapelle n'est pas nommée. Certes, les plus attentifs auront remarqué que la circulaire parle « d'ouvrir une brèche dans la ligne « Siegfried » »,



Non, le maréchal Montgomery n'a pas été muté à la RAF. Il a cependant alors la tête dans les nuages, plongé dans les préparatifs de « Market-Garden », qui vont divertir la 2nd British Army vers le nord au détriment du corridor d'Aix-la-Chapelle initialement prévu pour être l'axe principal d'entrée en Allemagne. Library and Archives Canada

Un M7 Priest, canon automoteur de 105 mm. En septembre, ce sont les obus qui manquent pour appuyer les GIs, la faute à une chaîne logistique bien trop tendue.



ce qui semble exclure une tentative de débordement par le nord, mais le moins que l'on puisse dire, c'est que cela manque de clarté, d'autant que la limite entre les deux groupes d'armées, qui suit la ligne Bruxelles-Krefeld (au nord de Düsseldorf), laisse aux Britanniques un espace de manœuvre pour exécuter le plan de contournement de Montgomery, ce qui ne l'encourage pas à emboîter le pas à la 1st Army dans la trouée d'Aix-la-Chapelle. Eisenhower connaît trop bien les projets de Montgomery et son caractère pour ne pas savoir quelles conclusions tirera le maréchal britannique de ces vagues instructions. D'ailleurs, la veille, « Monty » a déjà diffusé ses directives pour pousser la 2nd British Army en direction du Rhin, entre Wesel et Arnhem, afin d'encercler la Ruhr par le nord [6].

En fait, Eisenhower s'efforce de garder ouvertes toutes les options. Il ménage la chèvre et le chou. D'un côté, il autorise, quelques jours plus tard, Montgomery à engager l'opération « Market-Garden » ; de l'autre, il laisse Patton avancer en Lorraine. D'un côté, il cède au maréchal britannique en ordonnant à Bradley d'engager la

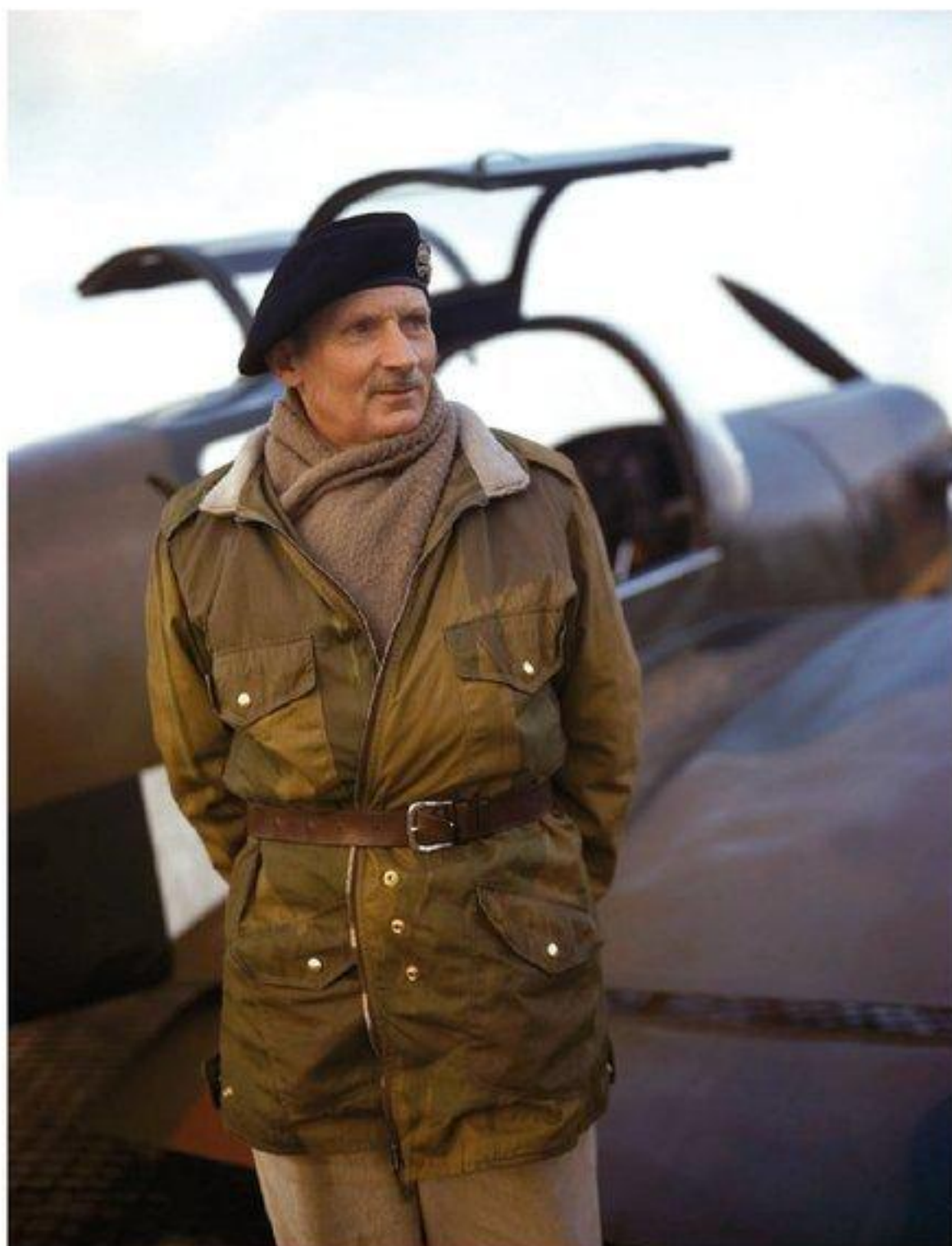
▲ Le défi des Américains : ravitailler des points motorisés à plus de 600 kilomètres des dépôts. La solution : l'ouverture d'une route à sens unique (la « Red Ball Express ») où circulent les convois du Transportation Corps. Mais la combinaison de la vitesse, de la fatigue, du stress, de l'alcool, du manque de formation et des mauvaises conditions climatiques provoque nombre d'accidents. Ici, un Diamond T 969 redresse un GMC rapidement pour ne pas ralentir davantage le convoi.

1st US Army en appui du 21st Army Group ; de l'autre, cet ordre conduit l'armée américaine à se retrouver en bonne position pour pénétrer dans le corridor, dans le respect du projet directeur du SHAEF. D'un côté, il ordonne la sécurisation d'Anvers ; de l'autre, il autorise une continuation des opérations de poursuite. Cette absence de « priorisation » s'explique largement par des contraintes politiques. Il ne peut, par égard pour l'allié britannique, immobiliser Montgomery ou le cantonner à des missions de nettoyage des ports. Il ne peut davantage immobiliser Patton, qui focalise l'attention de l'opinion publique américaine. Il ne peut pas non plus ralentir sa poursuite afin de restaurer sa chaîne logistique, alors que cette même opinion croit la victoire à portée de main. Une pause, à quelques semaines des élections présidentielles, aurait un effet déplorable pour Roosevelt. Dans l'esprit d'Eisenhower, sa stratégie au mieux conduira à une victoire rapide, au pire elle s'essouffera, et il sera alors toujours temps de revenir au schéma initial. Elle a le mérite, au contraire des plans de ses subordonnés, de ne pas exposer les armées alliées à une contre-attaque ennemie. Elle a par contre l'inconvénient d'être peu rentable, car, dans l'immédiat, et alors que se multiplient les signes d'un essoufflement de la logistique, ces attaques tous azimuts conduisent les Alliés à être faibles partout. Sans compter que l'attaque le long d'un axe Aix-la-Chapelle-Cologne, qui devait être le tombeau de la Wehrmacht, se trouve réduite à un coup de main improvisé.

L'armée de Hodges représente cependant une force impressionnante sur le papier : neuf divisions regroupant 130 000 hommes et 850 chars [7]. Elle termine alors un enveloppement au sud de Mons. Le XIX Corps de Corlett (2nd Armored Division, 30th et 79th Infantry Divisions) en forme la pince gauche et le VII Corps de Collins (3rd Armored Division, 1st et 9th Infantry Divisions) la pince droite. Bloquant le fond de la poche, le V Corps (5th Armored Division, 4th et 28th Infantry Divisions) est freiné par la pénurie d'essence. À la réception des ordres, c'est l'euphorie à l'état-major de la 1st Army, dont le principal souci semble être la prise en charge de 25 000 prisonniers supplémentaires.

[6] PRO 229/72, Directive M523, 21st Army Group, 3/09/1944. Dans ses mémoires, Eisenhower assume d'ailleurs la responsabilité du plan « Market-Garden » (*Croisade en Europe*, Ed. du Nouveau Monde, 2013, p. 403).

[7] À ces divisions s'ajoutent 3 groupes de cavalerie, 9 bataillons de chars (7 moyens, 2 légers), 12 bataillons de Tank Destroyers, 31 bataillons de DCA, 46 bataillons d'artillerie, 3 bataillons de mortiers. Cependant, une bonne part de la DCA et de l'artillerie a été immobilisée au sud de la Seine. Avec toutes les unités de service, la 1st Army totalise 256 351 hommes.





▲ Les premières patrouilles de l'US Army découvrent la ligne « Siegfried » le plus souvent vide. Seuls ces obstacles en béton (les fameuses « dents de dragon ») semblent faire barrage entre les forces américaines et l'Allemagne tant convoitée. Mais quelques tergiversations plus tard, c'est de vive force qu'il faudra les franchir.

▼ Même si ce n'est que le 25 septembre qu'est officiellement créé le *Volkssturm*, une milice populaire rassemblant des hommes de 16 à 60 ans, l'Allemagne lève déjà à Aix-la-Chapelle des unités (les *Landeschützen-Abteilungen*) bricolées par l'*Ersatzheer* d'Hitler, à la valeur combative quasi nulle.

▼ Même réduites à une poignée de chars et quelques centaines de *Panzer-Grenadiere*, les divisions de *Panzer* pourrissent toujours la vie des *GIs* en multipliant les infiltrations et en servant de mûles à une défense allemande faite de bric et de broc. ECPA-D

UNE WEHRMACHT À LA DÉRIVE

Et il n'a pas tort, tant, en face, la situation est désespérée. Il ne reste aucune division digne de ce nom à la 7. Armée de Brandenberger. Ses cinq unités d'infanterie, toutes en retraite, ne sont que des états-majors sur lesquels se sont greffés des fuyards de tous horizons. Quant à ses quatre *Panzer-Divisionen*, elles ne sont plus que des spectres. La poignée de blindés de la *Panzer-Brigade 105* n'a même plus d'essence. L'ensemble ne cumule pas plus de 60 chars et 30 000 hommes [8]. Quant aux soldats, les rapports les décrivent complètement démoralisés. Les unités de services sont particulièrement stigmatisées. Leur attitude « *sent l'air de l'arrière à plein nez : uniformes débraillés, un tas de filles éméchées qui ne pensent qu'à s'amuser, et des soldats qui se traînent ensemble dans les groupes les pires et les plus douteux, des camions chargés des produits divers, équipements d'appartement, lits, etc.* » [9]. Keitel ordonne d'être intransigeant, les exécutions devant la troupe pour servir d'exemple se multiplient ; 200 commissaires politiques, les *NFSO*, sont dépêchés à l'Ouest. Dans les faits, les attitudes sont cependant très diverses. Un rapport américain réalisé sur des milliers de prisonniers allemands prouve



que, même capturés, 15 % demeurent convaincus de la victoire, tandis que la moitié témoigne d'un dévouement à Hitler quelles qu'en soient les conséquences.

Le 7 septembre, dépliant une carte dans une pharmacie du massif de l'Eifel, le *Generalfeldmarschall* Model, chef de la *Heeresgruppe B*, et le commandant de l'*Oberbefehlshaber West*, Gerd von Rundstedt, s'accordent à faire de l'axe Liège-Aix-la-Chapelle-Cologne le secteur le plus menacé dans l'immédiat. La trouée d'Aix-la-Chapelle est un champ de bataille historique, large d'une soixantaine de kilomètres, avec au sud la sinistre forêt de Hürtgen, qui prolonge le massif de l'Eifel, et à l'extrémité Nord les marais du Peel, qui sont tout bonnement infranchissables à une armée motorisée. Entre les deux, le terrain se décompose en trois ensembles. Au milieu se trouve la capitale du 1^{er} Reich, Aix-la-Chapelle, autrefois 165 000 habitants mais où seulement 20 000 survivent désormais dans les caves après les violents raids aériens alliés. La ville en elle-même est difficile à défendre dans sa cuvette, mais elle profite d'une banlieue minière qui fait office d'espace tampon. Déborder la localité par le sud implique de se glisser dans le corridor de Stolberg, large de 10 à 30 km, qui est en fait une région mitée de petites villes, de carreaux de mines, de collines, entrecoupée par trois cours d'eau encaissés et dominée au sud par la crête de Hamish. Déborder Aix-la-Chapelle par le nord est un peu plus aisé en empruntant le tracé d'une ancienne voie romaine qui suit un autre couloir moins accidenté que celui de Stolberg, traversé par une seule rivière, mais tout aussi constellé de mines et de villages. Dans les deux cas, il faut franchir la double ceinture fortifiée du *Westwall*. Il s'agit d'un réseau de petits bunkers d'infanterie, armés de mitrailleuses ou de pièces antichars de 3,7cm, protégés par une barrière de fossés antichars, des mines

[8] Bundesarchiv, Brandenberger, « 7. Armee », MS-B-730, pp.69-70.

[9] Rapport du Gau de Baden-Baden cité par Ian Kershaw, *La fin, Allemagne 1944-1945*, Seuil, p. 103.

ORDRE DE BATAILLE ALLEMAND, 12 SEPTEMBRE 1944

7. Armee (Brandenberger)			1. Armee (von Knobelsdorff)
LXXXI. Armee-Korps (au nord d'Aix-la-Chapelle)	LXXIV. Armee-Korps (d'Aix-la-Chapelle à la forêt de Hürtgen)	I. SS-Panzer-Korps (dans le Schnee Eifel, d'Ormont à Diekirch)	LXXX. Korps
• Kampfgruppe 49. Infanterie-Division (1 500 hommes essentiellement des unités de service) • KG 275. ID (5 000 hommes, dont 1 800 combattants, 4 obusiers de 10,5cm) • KG 353. ID (un état-major sans valeur combative)	• KG 116. Panzer-Division (1 600 combattants, 3 Panzer IV, 2 Panther, 2 StuGe III) • KG 9. Panzer-Division (2 500 combattants, 8 Panther, 6 StuGe III) • Panzer-Brigade 105 (5 Panther, 3 StuGe III) • KG 89. ID (un noyau de 350 combattants renforcé par un Ost-Bataillon, trois bataillons de forteresse de la Luftwaffe, 14 Pak de 7,5cm, 7 canons) • KG 347. ID (un état-major renforcé par un régiment d'entraînement, un bataillon de forteresse et un autre de malades de l'estomac)	• KG 2. Panzer-Division • KG 2. SS-Panzer-Division Cumulent : trois bataillons de Panzer-Grenadiere, deux bataillons du génie, 6 Panzer, 17 canons d'assaut et 29 pièces d'artillerie. Aucun obus antichar de 7,5cm ni d'obus pour ses obusiers	• KG Panzer-Lehr-Division (une compagnie de Panzer-Grenadiere, une compagnie du génie, six pièces de 10,5cm, 5 Panzer) • KG 5. Fallschirmjäger-Division (un régiment d'infanterie, un régiment de sécurité, aucun canon)

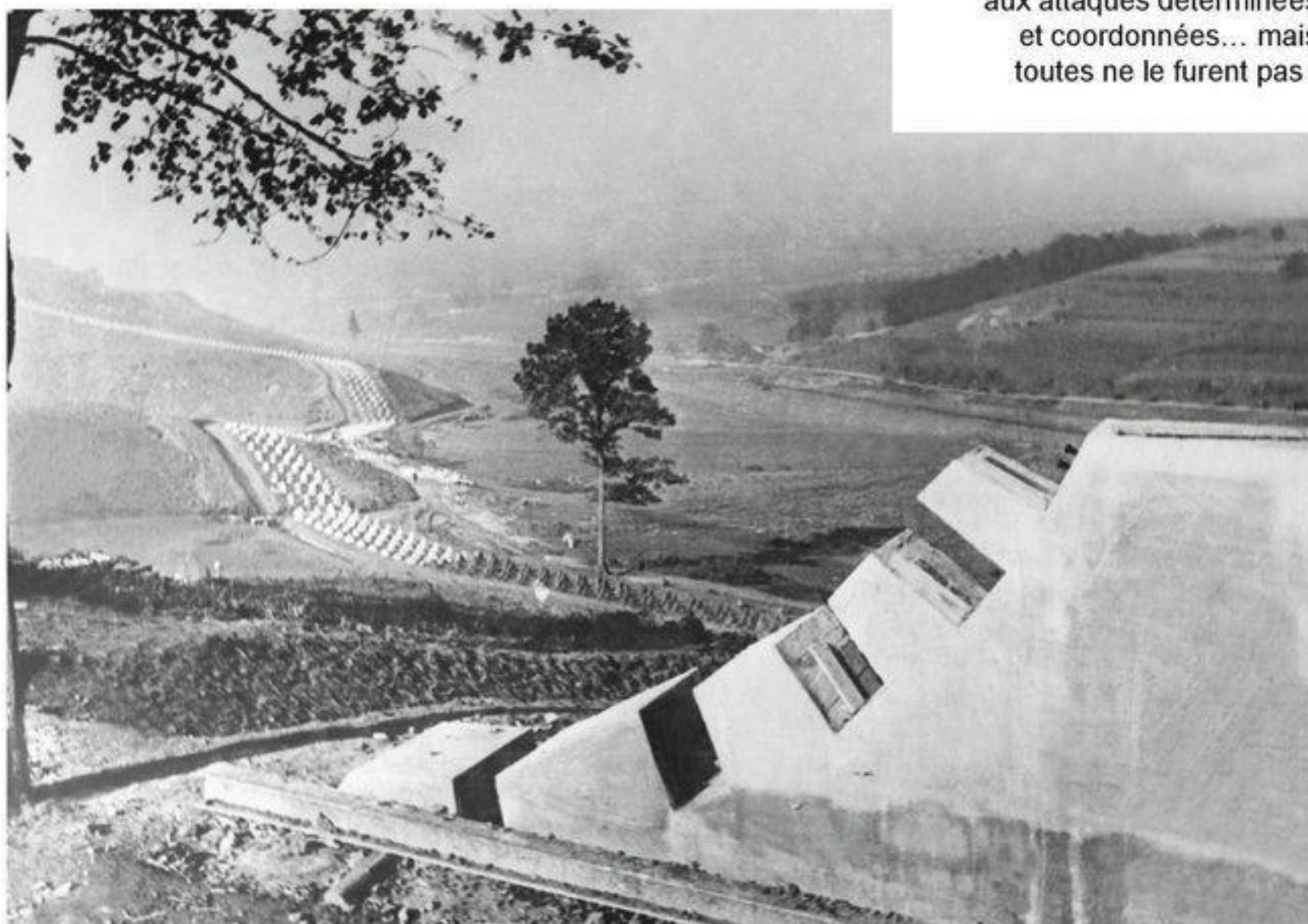
Déployés sur le Westwall : 7 à 8 Landeschützen-Abteilungen (détachements) issues des 406., 526. et 172. Divisionen de la Ersatzheer, avec respectivement 3 700, 13 400 et 3 000 hommes. Total : 20 100 recrues sans formation.

En cours de transfert :

- 32 bataillons de forteresse, dont plusieurs de la Luftwaffe (16 000 hommes)
- Sturmgeschütz-Abteilung 394 (30 StuGe)
- 30 Panther, 30 Tiger et des canons d'assaut
- 12. Infanterie-Division (14 800 hommes) et Sturmgeschütz-Abteilung 102 (17 canons d'assaut) (14 septembre à Aix-la-Chapelle)
- 183. Volks-Grenadier-Division (23 septembre à Aix-la-Chapelle)

et des « dents de dragon » (des obstacles antichars en béton). Abandonné depuis 1940, il n'est dorénavant que rarement armé, les champs de tir ont été envahis par la végétation, des clés d'ouvrages sont introuvables, et certains bunkers ont même été transformés en étables par des paysans ! La ligne « Siegfried » est de surcroît obsolète. Impossible d'y installer les canons de Pak de 7,5cm ou les mitrailleuses MG-42, armes standards de la Wehrmacht de 1944. Cependant, bien occupés, ils peuvent servir de points d'ancrage à la défense, d'autant que, dans la trouée d'Aix-la-Chapelle, il y a en moyenne soixante bunkers tous les 10 km, et il existe deux lignes, une en avant d'Aix-la-Chapelle, la ligne « Scharnhorst »,

▼ Une photo de propagande d'avant-guerre censée prouver la solidité du Westwall (ou ligne « Siegfried » pour les Alliés). En fait, il n'est qu'une succession de bunkers pour mitrailleuses largement obsolètes en 1944, parfois à l'abandon, et même les « dents de dragon » visibles à l'arrière-plan sont aisément franchissables à condition d'avoir des équipes du génie disponibles. Nulle part la ligne ne résista d'ailleurs durablement aux attaques déterminées et coordonnées... mais toutes ne le furent pas !



et une en arrière, la ligne « Schill ». S'il est possible d'arrêter les Américains, ce ne peut être qu'ici. Mais pour le grand malheur de Rundstedt, les fortifications sont presque vides. Sept à huit *Abteilungen* seulement, sous l'autorité de l'Ersatzheer (l'armée de réserve), s'y étirent sur 120 km...

À la vitesse où les opérations s'enchaînent, pensent les deux maréchaux allemands, les Américains auront enfoncé le Westwall dans deux jours et se baigneront dans le Rhin dans quatre. Il est plus qu'urgent d'y replier les lambeaux de la 7. Armee et d'y faire converger le maximum de renforts. Comme de coutume, Model active son réseau et appelle Speer pour obtenir 30 Panther, 30 Tiger et des canons d'assaut. Dans l'après-midi, Rundstedt réclame à l'OKW cinq à dix divisions ! En réponse, et en raclant les fonds de tiroir, l'OKW trouve 16 000 recrues sans formation qu'il regroupe dans 32 bataillons de forteresse et la 12. Infanterie-Division, une unité détruite en Biélorussie et en cours de reconstitution en Prusse. Mais encore faut-il leur laisser le temps d'arriver...

NEMESIS

Le pire est le chaos ambiant. La Wehrmacht n'a initialement aucune autorité sur cette terre allemande. Celle-ci est administrée par des *Gauleiter* et des *Kreisleiter* (responsables régionaux et locaux du parti nazi de Martin Bormann) pour sa branche civile, et par Himmler pour sa branche armée, conséquence de sa fraîche nomination à la tête de l'Ersatzheer, poste qu'il cumule avec la direction de la SS et de la police. Le 20 août, les *Gauleiter* ont été chargés par Hitler de mobiliser la population pour restaurer les fortifications.



▲ Cet avion d'attaque au sol Douglas A20 G « Havoc » et ses quatre Browning calibre .50 dans le nez ne pourront guère appuyer les GIs en cette semaine de septembre à cause d'un temps couvert persistant. L'absence d'appui aérien et la pénurie d'obus sont deux explications aux difficultés rencontrées par une Armée américaine adepte d'une doctrine du feu davantage que du choc.

[10] L'attentat du 20 juillet a définitivement discrédité les officiers de la *Wehrmacht* aux yeux des nazis.

[11] Ian Kershaw, *La fin*, op. cit., pp. 96-100.

▼ Les villes en ruines sont toujours plus faciles à tenir, surtout quand le défenseur possède des armes adaptées au combat urbain, comme le lance-flammes et le pistolet-mitrailleur. Or, les villes allemandes en 1944, à commencer par Aix-la-Chapelle, ne sont déjà que des champs de ruines après les pilonnages des bombardiers lourds alliés.

NIOD



Le 10 septembre, 211 000 jeunes, vieillards, femmes s'affairent sur l'ensemble du *Westwall*. Mais tout le monde s'active sans se concerter. Xavier Dorch, un subordonné de Speer, note l'impression désastreuse laissée par ces cadres du parti incapables de loger et nourrir les travailleurs et absents partout où l'on a besoin d'un chef mais qui parquent en uniforme neuf aux galons dorés et sapent involontairement le moral de la troupe en vitupérant contre les officiers [10], selon eux incapables de loger et nourrir les travailleurs et absents partout où l'on a besoin d'un chef [11]. Sans surprise, les aménagements réalisés par des hommes dépourvus d'expérience combattante se révèlent inappropriés. Alors que Brandenberger aspire à une défense mobile, partout des barrières et des mines gênent la circulation. Mahlmann, qui commande la région fortifiée, se plaint aussi que des fonctionnaires du parti nazi retardent la montée en ligne des 30 *StuGe* de la *Sturmgeschütz-Abteilung 394*. Pire, le 12 septembre, quand les combats se rapprochent, les cadres d'Aix-la-Chapelle disparaissent, abandonnant la population à son sort. Celle-ci cède à la panique et fuit en longues colonnes de piétons qui gênent la montée en ligne de la 116. *Panzer-Division*. L'anarchie est totale.

Himmler a autorité pour rétablir l'ordre et organiser les défenses. Il ordonne d'abord de « cueillir le plus brutalement possible » tous ceux qui franchissent la frontière – qu'ils fussent de la *Wehrmacht*, de la *Waffen-SS*, de la police, de l'Organisation Todt ou du Service du Travail du *Reich* – pour les diriger, avec leurs véhicules, vers l'*Ersatzheer*. À la mi-septembre, il n'est pas peu fier d'annoncer à Hitler d'avoir « retrouvé et renvoyé au front » 160 000 soldats. En fait, sans en avoir conscience, Himmler a surtout saisi les unités du train des divisions de première ligne, les privant de tout ravitaillement et aggravant le chaos ambiant. Il forme aussi des unités de circonstance avec plus ou moins de bonheur. Ainsi, dans l'Eifel, un officier des transmissions de la *Luftwaffe* se retrouve à la tête d'une *Alarm-Batterie* dépourvue d'équipement de pointage et au sein de laquelle seuls trois membres du personnel sont des artilleurs. Ce n'est que le 8 septembre que l'*OKW* autorise Rundstedt à se replier sur le *Westwall*. Encore doit-il patienter deux jours de plus pour que sa 7. Armée obtienne autorité sur les fortifications. Et encore, celle-ci n'aura jamais les plans d'occupation, et les états-majors devront en catastrophe visiter les points d'appui pour y affecter leurs unités et repérer les positions d'intervalle à couvrir, une mission rendue d'autant plus difficile par la mauvaise volonté de l'intrusif *Gauleiter* d'Aix-la-Chapelle, Josef Grohé, qui s' imagine prendre le commandement des opérations.

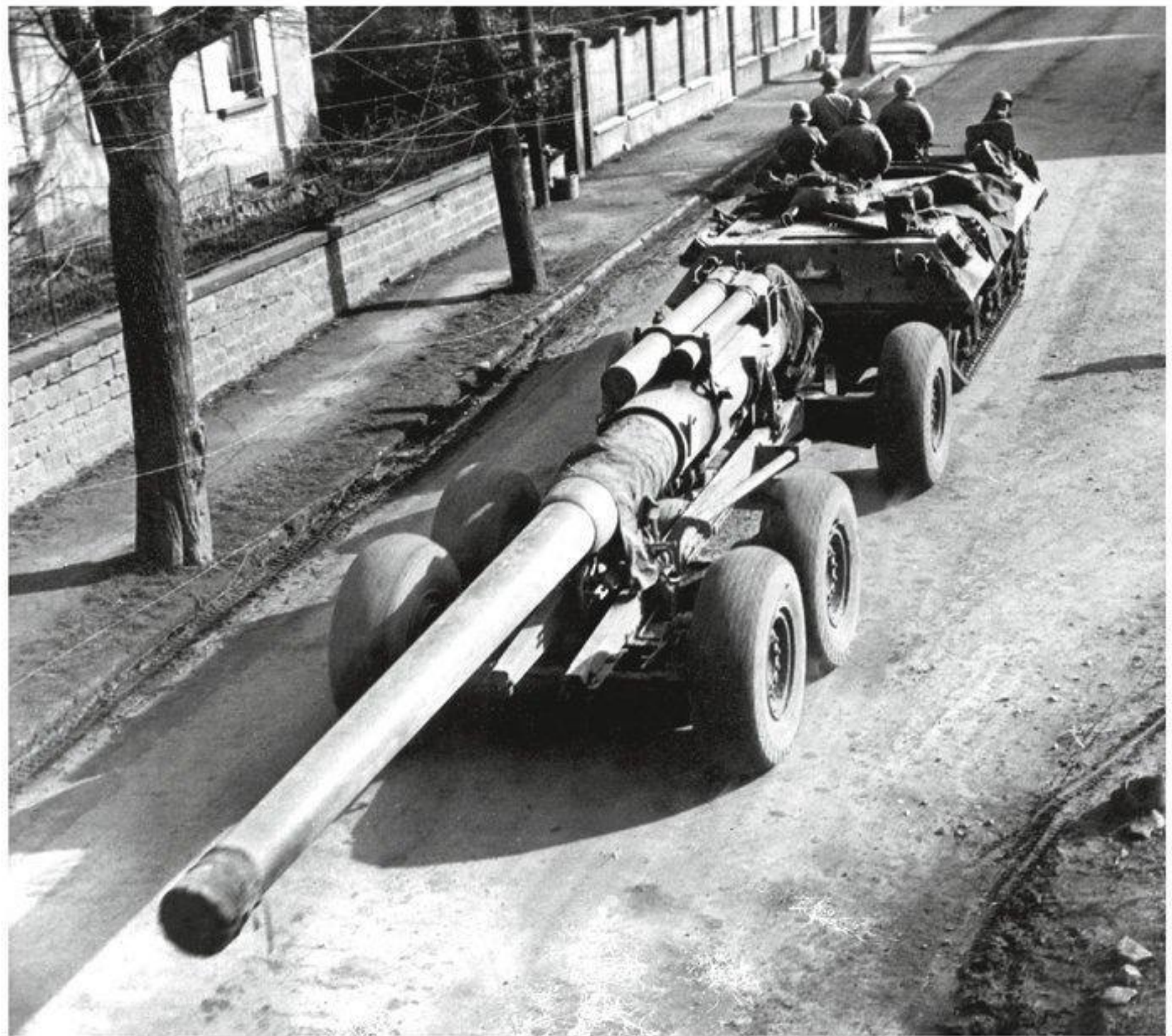
Une course de vitesse est engagée, et le risque est grand de voir les Américains surgir avant les *Landser*. Le soir du 11, Model télégraphie à l'*OKW* qu'en l'état actuel, « la défense du *Westwall* ne peut être assurée ». Rundstedt, qui n'est pas d'un naturel optimiste, confesse être persuadé qu'une tentative de percée de la 1st Army serait couronnée de succès. Le lendemain, 12 septembre, les premiers Sherman sont signalés au sud de la ville. Le 12 septembre ! Il a donc fallu neuf jours pour exécuter l'attaque ordonnée par Eisenhower, un répit inespéré pour les Allemands. Pourquoi les Américains ont-ils tant tergiversé ?

LOGISTIQUE ET HÉSITATIONS

Tout a commencé dès le 2 septembre, quand « Ike » est venu expliquer sa manœuvre à ses subordonnés. Patton, Bradley et Hodges, écoeurés de ne pouvoir foncer sur Francfort, obtiennent du Commandant suprême qu'il

laisse au moins un corps d'armée se déployer à travers les Ardennes pour maintenir le contact avec la *3rd Army* distante de 150 km. Au-delà de l'argument de couvrir les flancs des deux armées, sans doute ont-ils encore l'espoir de voir la *1st Army* roquer sud-est pour rejoindre Patton dans la vallée du Rhin, au sud de Coblenze. Hodges ordonne immédiatement au *V Corps* de pivoter plein est pour franchir la Meuse entre Namur et Sedan, avant que les Allemands ne s'y retranchent. Il lui affecte le ravitaillement prévu pour le *XIX Corps*. En effet, les Américains ne peuvent plus approvisionner tout le monde. Toujours dépendante des dépôts en Normandie, l'armée ne reçoit que le tiers de ses besoins, bien que Hodges ait immobilisé des dizaines d'unités d'artillerie lourde et de services au sud de la Seine pour économiser l'essence et libérer des utilitaires. L'infanterie redécouvre les joies de la marche à pied. Plus grave, les machines sont à bout. La « *Spearhead* » (*3rd Armored Division*) n'a plus qu'un tiers de ses chars. Cela fait plusieurs jours que les ateliers divisionnaires n'ont plus de pièces détachées. Les munitions commencent à manquer, et les hommes n'ont rien d'autre à se mettre sous la dent que les rations K d'urgence. Pourtant, les Américains ne semblent pas évaluer les conséquences de cette situation. Personne n'admet que la poursuite arrive à son terme.

Pendant que les hommes de Gerow s'enfoncent dans la forêt sans rencontrer une réelle résistance, libérant le Luxembourg le 9 septembre et bordant la frontière allemande le 11, ceux de Collins chevauchent seuls vers Aix-la-Chapelle. La *3rd Armored Division* entre dans Namur et file sur Liège les 4 et 5 septembre, écrasant sur son chemin la *347. Infanterie-Division*, mais, ralentie à son tour par le manque d'essence, elle n'atteint la frontière que le 11. La division du général Rose est alors seule en pointe, car la « *Big Red One* » (la *1st Infantry Division*) a été distancée, et la *9th Infantry Division* a été détournée pour franchir la Meuse plus au sud, à Dinant, et garder le contact avec le corps de Gerow. La décision d'engager le *V Corps* dans les Ardennes est donc lourde de conséquences. Elle a immobilisé une semaine le *XIX Corps*, qui était le mieux à même d'accompagner la manœuvre de Collins en direction du corridor. Elle a gâché un précieux carburant et a conduit l'armée à atteindre le *Westwall* tardivement, en ordre dispersé et étirée sur près de 200 km.



▲ Pour économiser le carburant, Bradley a ordonné d'immobiliser de nombreuses unités d'appui sur la Seine : formations de guerre chimique, DCA et artillerie lourde, comme cette pièce de 8-inch, mais Hodges s'inquiète de ne plus les avoir au moment d'affronter le *Westwall*, d'où sa décision de reporter l'attaque le temps de les faire monter en ligne.

[12] Letter of Instruction n° 8, 10/09/1944, 12th US Army Group, Bradley Files, MHI.

BRADLEY PERVERTIT LE PLAN

Le 10 septembre, Bradley ordonne à la *1st Army* de « continuer à avancer plein est pour franchir le Rhin dans le voisinage de Coblenze, Bonn et Cologne » [12], qui n'est plus distant que de 70 km des avant-gardes. Cette instruction révèle d'importants accommodements à l'égard des ordres d'Eisenhower. Au lieu de concentrer ses efforts sur Cologne, la *1st Army* va se disperser vers trois objectifs bordant le fleuve sur plus de 100 km. Avec les moyens à sa disposition, Hodges n'a pas d'autres choix que d'engager en ligne tous ses corps, en contradiction avec l'esprit du plan d'Eisenhower ; le *XIX Corps* avancera vers Cologne en contournant Aix-la-Chapelle par le nord, le *VII* visera Bonn en remontant le corridor de Stolberg, et le *V* traversera le massif de l'Eifel vers Coblenze.



M4A1(76) Sherman

32nd Armored Regiment
3rd US Armored Division
Ligne « Schill », Allemagne, septembre 1944



Au lieu du coup unique et puissant mené par trois corps, tel que recommandé par Eisenhower, l'offensive américaine se dilue en trois attaques indépendantes. Bradley se disperse à l'instant même où sa logistique lui dicte de se concentrer sur l'essentiel.

Il ne semble pas tenir compte de la géographie. Au sud, les G/s du corps de Gerow devront d'abord gravir une crête escarpée de 700 m, percer une ligne de bunkers, puis traverser des ravins profondément encaissés, le tout à travers une forêt où la visibilité par endroits ne dépasse pas les vingt mètres, ce qui rend l'orientation difficile, les appuis-feu téméraires et l'accompagnement blindé restreint à quelques mauvaises routes. Ce paysage s'étire sur une cinquantaine de kilomètres, avant de déboucher sur la plaine de Coblenze.

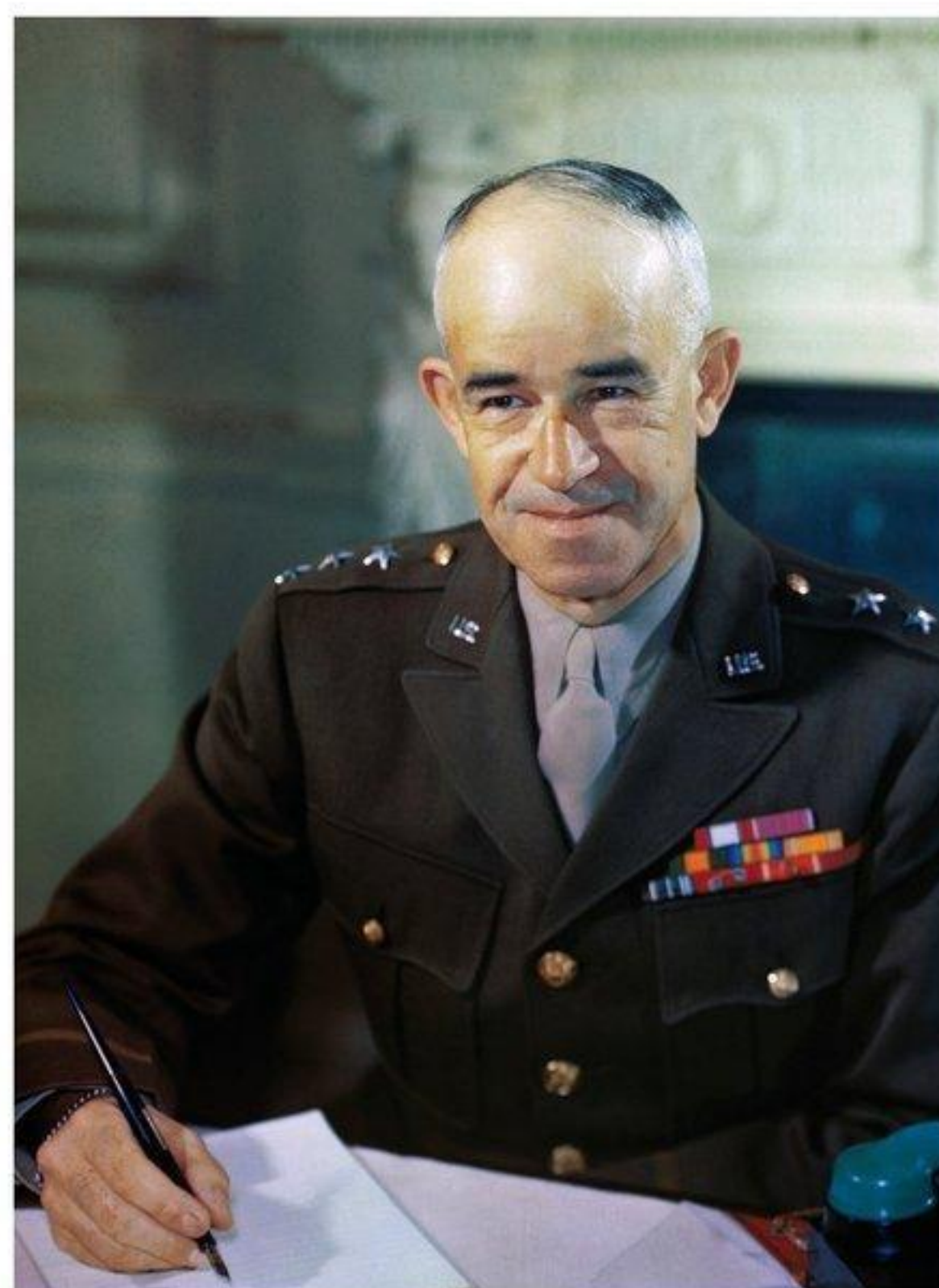
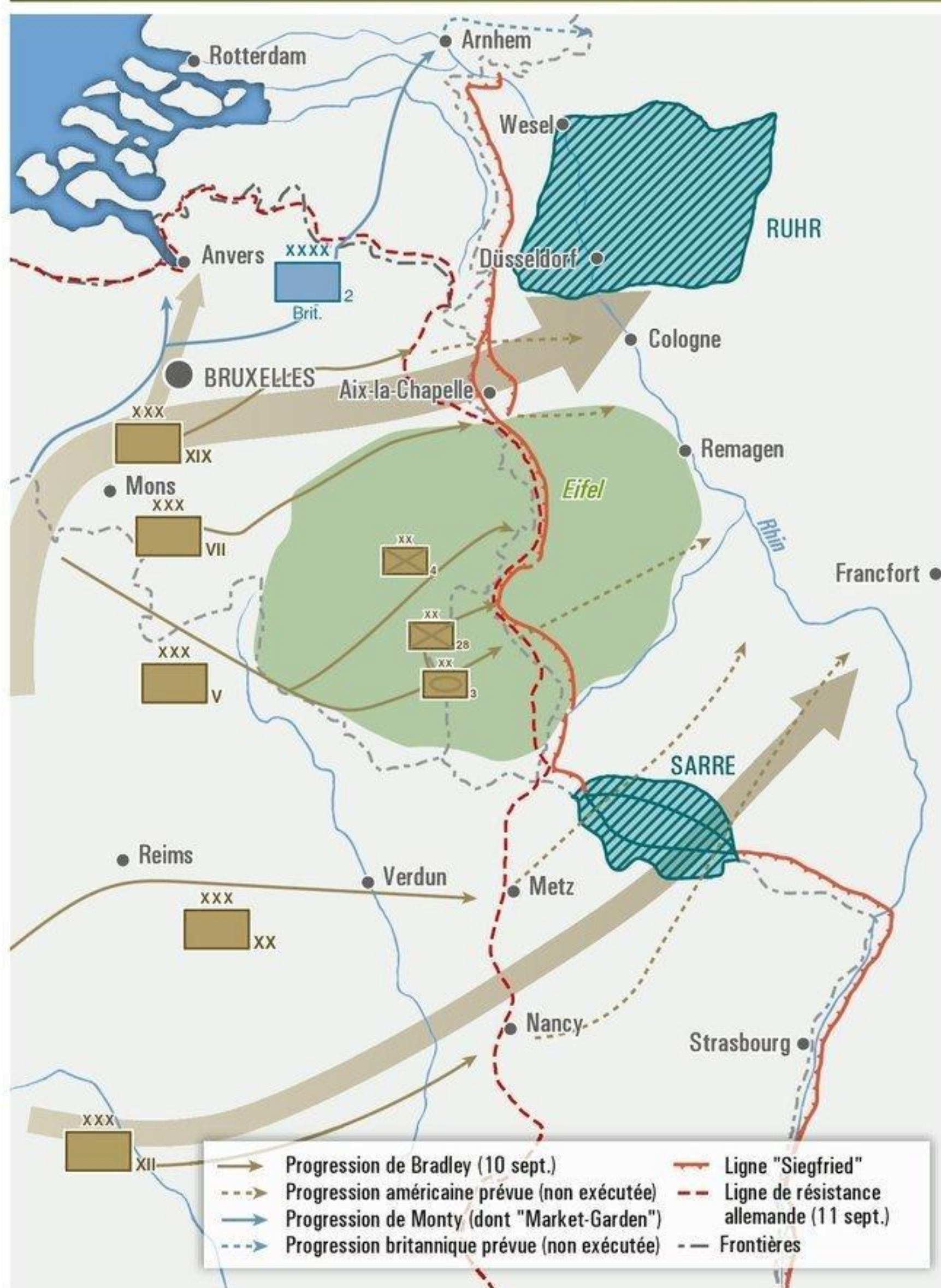
L'immobilisation du corps de Corlett, une semaine plus tôt, empêche dorénavant la simultanéité des opérations. En effet, réactivé seulement le 10 septembre, le XIX Corps s'emploie maintenant à nettoyer la région de Maastricht, défendue avec acharnement par les *Kampfgruppen* des 49. et 275. *Infanterie-Divisionen*, un préalable indispensable pour sécuriser une base de départ avant de s'engager dans le corridor Nord. De fil en aiguille, la cible unique d'Eisenhower qu'était Cologne est devenue chez Bradley la dernière roue du carrosse. En attendant, l'ensemble de l'effort repose sur Collins. De surcroît, il autorise Patton à reprendre immédiatement l'offensive, lui alloue autant de ravitaillement qu'à la 1st Army et même lui transfère la 79th *Infantry Division* du XIX Corps, affaiblissant ce qui aurait pu être son corps d'attaque principal et brûlant un précieux carburant. Pourquoi agit-il de la sorte ?

Tout d'abord, il ne partage pas la ligne directrice d'Eisenhower et espère toujours rassembler ses deux armées. On constate qu'en ciblant Coblenze, Bradley se positionne pour tendre la main à Patton. S'il ne partage pas les idées d'« Ike », c'est aussi parce qu'il craint que le simple bon sens militaire amène le commandant suprême à céder la 1st Army à Montgomery pour unifier le commandement au nord des Ardennes. Or, cette armée c'est la sienne, celle qu'il a commandé le Jour-J. Pas question de s'en dessaisir. Déjà, il a écrit à « Ike » que si cette éventualité devait se réaliser, il demanderait de suite à être relevé de son poste. Pour la protéger, rien de mieux que de la roquer vers le sud-est pour l'éloigner de « Monty » et la rapprocher de Patton. Enfin, la semaine précédente, il a déjà désobéi à Eisenhower, – moins franchement, il est vrai – en empiétant sur la zone dédiée aux Britanniques, avec pour résultat le brillant encerclement de Mons. Bradley a confiance en son jugement.

Il est probablement aussi convaincu qu'en allant vite, il est possible de surprendre les Allemands avant qu'ils ne se soient retranchés. Le général américain place ses corps en ordre de poursuite plus qu'en ordre de bataille. En les déployant en ligne, il oblige l'ennemi à se disperser, multiplie les chances de trouver le point faible de la défense. En l'occurrence, ses services de renseignements font état d'une brèche béante au niveau des Ardennes, l'attaque du V Corps est donc aussi une opportunité. Peut-être anticipe-t-il des difficultés au sortir de la trouée d'Aix-la-Chapelle. Au cas où les choses ne s'y dérouleraient pas comme prévu, Gerow, une fois à Coblenze, pourrait descendre le Rhin vers Cologne, débloquent la situation. Le souci, c'est que c'est seulement une fois sur le Rhin que Gerow trouvera les routes pour se rabattre au nord. S'il est bloqué avant Coblenze, il se retrouvera dans une impasse.

À ces arguments tactiques s'ajoute une raison humaine. Pour cette opération brusquée, Bradley a confiance en

LE SCHÉMA DIRECTEUR D'EISENHOWER PERVERTI



► Le discret Omar Bradley a acquis après-guerre une solide réputation de compétence. Son sang-froid et sa bonne humeur le distinguaient du sanguin Patton et de l'impossible caractère de « Monty ». Mais il a surtout su occulter ses échecs en éludant ses responsabilités et en chargeant ses partenaires.

Gerow et surtout en Collins, mais il estime Corlett trop timoré. « Cowboy Pete » a en effet la réputation d'être revenu du Pacifique avec des réflexes de prudence, l'amenant à privilégier à l'excès les appuis-feu. En outre, « Corlett n'était pas mon préféré. Il était agressif, irascible et était arrivé avec rancœur », reconnaît-il [13]. Débarqué tardivement en Europe en 1944, cet officier remarquable n'avait jamais réussi à s'intégrer au sein d'une équipe soudée par les campagnes précédentes. La marginalisation du XIX Corps s'explique de fait.

UN ÉTAT-MAJOR D'ARMÉE HÉSITANT ET SANS IMAGINATION

Bradley délègue naturellement la réalisation concrète de l'attaque à Hodges, un général au parcours atypique. Refusé à West Point en 1904, il avait rejoint le front en 1917 comme simple soldat. Là-bas, il avait prouvé son courage et ses aptitudes. Expert du combat d'infanterie, il avait, après-guerre, grimpé la hiérarchie. Bradley l'apprécie particulièrement. Il dit de lui que « ses compétences techniques et tactiques irréprochables font de lui le plus qualifié des cadres sous mon commandement... De tous ceux de mon armée, Hodges est celui qui exige le moins de supervision... Il a implicitement confiance dans son jugement ». Par contre, ses divisionnaires lui reprochent un manque d'énergie, de communication et d'intelligence. Ils le décrivent fragile, prudent à l'excès, lunatique et cassant. Patton le qualifie de balourd, Beddell Smith de « plus faible des commandants ». Ces travers ne seront pas compensés par un état-major de la 1st Army expérimenté, mais que l'historien David Hogan estime déficient, « incapable de concentrer ses forces et utilisant ses blindés au coup par coup », prompt à se noyer dans les détails, « quand vous lisez les rapports de situation de la 3rd Army, vous voyez les régiments, sur celui de la 1st Army, vous voyez les pelotons », ce qui l'amène à être « lent, prudent, et sans allant ». Le plan d'attaque se révèle de fait sans imagination, se bornant purement et simplement à déployer toutes les divisions disponibles des VII et V Corps sur un front très étendu et de les pousser en avant.

Gerow attaquera le Westwall sur un front de 50 km au cœur du massif du Schnee Eifel, avec ses trois divisions en ligne, du nord au sud, les 4th, 28th Infantry Divisions et la 5th Armored Division. Quand le commandant du V Corps propose de concentrer ses efforts sur la moitié Nord de son front et de n'attaquer qu'avec ses deux divisions d'infanterie pour conserver en réserve sa division blindée, Hodges le tance. Arguant que « Brad » veut une aile droite ferme, il y déploie les deux tiers de la 5th Armored Division et les renforce même d'un régiment d'infanterie prélevé à la 28th Infantry Division. Cette dernière, bien obligée de se reconstituer une réserve, gênée aussi dans son déploiement par le terrain cloisonné et contrainte d'économiser ses munitions, ne peut donc attaquer qu'avec deux bataillons sur des routes parallèles, incapables de s'appuyer l'un l'autre. La division blindée n'est finalement pas mieux lotie, écartelée par une triple mission : patrouiller dans le sud pour garder le contact avec la 3rd Army, être prête à s'engager en cas de percée de l'infanterie au nord, tout en attaquant elle-même au centre. Sans surprise, seul un Combat Command – l'équivalent d'un régiment interarmes – sera engagé. L'assaut du V corps est si dilué qu'il accouche finalement d'une souris.



▲ Eisenhower (Supreme commander), Bradley (12th US Army Group) et Collins (VII Corps) en grande discussion suggérant une saine coopération de la chaîne de commandement. Mais en septembre, celle-ci vole en éclats, Eisenhower ne contrôle plus ses subordonnés : Bradley prend des initiatives malheureuses, Collins se heurte à son supérieur Courtney Hodges. Chacun est convaincu de gagner la guerre presque à lui tout seul en suivant sa propre logique.

[13] Omar N. Bradley, *Histoire d'un soldat*, Gallimard, 1952, p. 224.

BRADLEY ET LES PETITS ACCOMMODEMENTS AVEC L'HISTOIRE

Dans ses mémoires parues en 1952, voici comment Omar Bradley rappelle ces journées décisives : « Monty et moi avons convenu de la route à suivre au-delà de Bruxelles dans notre poussée septentrionale vers le Rhin. Nous devions engager deux corps USA dans cette avance ; Monty en fournirait un. Tous trois devaient frapper de front à travers les plaines de Cologne, entre Düsseldorf et Bonn. [...] Sur la droite de cet effort principal, le corps résiduel de Hodges ensermerait les Ardennes d'un mince anneau et dirigerait son avance en remontant la vallée de la Moselle vers Coblenze. [...] [Market-Garden] me laissait perplexe, parce que si l'opération devait être réduite à son secteur [de Montgomery], elle n'en paralysait pas moins l'offensive combinée dont nous avions convenu quelques jours auparavant. [...] Monty découvrirait le flanc gauche de Hodges et l'exposerait à la contre-attaque. Pour protéger ce flanc, il devenait indispensable que je prisse une des trois divisions blindées de Patton pour la diriger au nord et l'assigner à Hodges. » (Omar N. Bradley, *Histoire d'un soldat*, Gallimard, 1952, pp. 393-394). Et c'est tout ! Pas un mot sur les opérations de septembre. Tout le texte amène le lecteur à conclure que le déclenchement de « Market-Garden » a conduit à l'annulation de l'attaque sur Cologne. Bradley est surpris en flagrant délit de mensonge quand il affirme être à l'origine du plan d'offensive sur Cologne ou qu'il parle de la division blindée prise à Patton, alors qu'au contraire, il retire la 79th Division à Hodges. Voilà comment le discret et intègre Omar Bradley élude ses responsabilités et charge Montgomery. Quant à Eisenhower, il n'évoque pas cet épisode dans son autobiographie, *Croisade en Europe*. ■



Face à Aix-la-Chapelle, la *1st Army* imagine tout emporter sur son passage avec un seul corps : s'emparer de la ville elle-même, du corridor de Stolberg, franchir la Roer 20 km plus loin, puis marcher sur Bonn ! Mais Hodges s'inquiète des rapports d'ULTRA qui alertent sur un raidissement probable. Il s'alarme aussi d'attaquer une ligne fortifiée avec si peu de munitions. Il décide donc de rameuter l'artillerie lourde abandonnée sur la Seine et de rassembler un millier de tonnes d'obus, ce qui l'oblige à retarder de quatre jours l'attaque, maintenant fixée au 15. Hodges incline donc vers la prudence, en contradiction totale avec l'esprit du plan de Bradley. Cette prudence n'empêche pas la négligence, car aucune étude pour le franchissement de la Roer n'est menée. Or, la paisible rivière de l'été devient tumultueuse une fois gonflée par les pluies d'automne, au point que les Allemands ont construit plusieurs barrages en amont pour la dompter. Que les vannes s'ouvrent, et la Roer deviendra un obstacle majeur de plusieurs centaines de mètres de large...

Ce plan ne satisfait nullement Collins, qui a en sa possession plusieurs témoignages de prisonniers : il n'y a quasiment rien pour défendre la frontière, 5 000 combattants épuisés de trois divisions qui retraitent depuis la Normandie face au *V Corps*, 7 700 vieillards ou adolescents dépourvus de la moindre formation combattante devant le *VII Corps* [14]. Son officier de renseignements pense que la résistance sera symbolique. Pour Collins, la course n'est pas terminée, il est encore temps de devancer les Allemands sur le *Westwall*. À condition d'aller vite ! Le « patron » du *XIX Corps* élabore un plan plus audacieux. Il propose d'attaquer immédiatement avec deux *Combat Commands* de la *3rd Armored Division* à travers le corridor et franchir la Roer avant que les Allemands ne se soient retranchés. À charge pour les deux divisions d'infanterie de couvrir ses ailes, la « Big Red One » à gauche face à Aix-la-Chapelle, qui ne sera pas investie, la *9th Infantry Division* à droite qui, elle, devra nettoyer la forêt de Hürtgen pour éviter qu'elle ne serve de repaire aux observateurs d'artillerie ennemis. Percer et exploiter est cependant une double tâche ambitieuse pour une division blindée privée des deux tiers de ses chars et sans appui d'artillerie lourde [15], mais c'est le seul moyen que Collins a trouvé pour agir vite avec aussi peu de troupes.

Une discussion s'engage avec Hodges, et un compromis étrange émerge : l'attaque est avancée au 14, et les deux chefs de corps pourront ordonner des reconnaissances en force dès le 12. Collins l'interprète comme un blanc-seing. Gerow laisse pour sa part liberté d'agir à ses divisionnaires, avec pour conséquence un décalage entre une *28th Infantry Division* agressive dès le 12 et ses deux voisines qui patienteront jusqu'au 14.

ÉCHEC DANS L'Eifel !

Sans surprise, l'attaque du *V Corps* échoue. Le 13 septembre, seuls deux bataillons de la *28th Infantry Division* se lancent à l'assaut de la crête du Schnee Eifel. Ils sont cloués au sol par les tirs de mitrailleuses en provenance des bunkers et par un pilonnage imprévu d'artillerie. Le lendemain, la *4th Infantry Division* avance de quelques kilomètres, profitant de l'absence de défenseurs dans le *Westwall*, avant d'être arrêtée et contre-attaquée. Le *CCR* de la *5th Armored Division* a plus de succès au sud du front en s'infiltrant à la jointure

[14] V Corps G-2 Estimate, 10 sept 1944 & Order of Battle, VII Corps, G-2, NARA.

[15] Doctrinalement, les Américains encouragent l'ouverture d'une brèche avec une division d'infanterie au profit d'une division blindée chargée de l'exploitation.

entre la *Heeresgruppe B* et la *Heeresgruppe G* dans un angle mort de la défense allemande. Il établit une tête de pont sur l'Our et progresse d'une dizaine de kilomètres. Cependant, les Américains manquent d'infanterie pour tenir les positions conquises et sont victimes d'infiltrations dévastatrices sur leurs flancs qui immobilisent la division. Les Allemands réagissent aussi efficacement en roquant des forces importantes prélevées plus au sud : deux régiments de la *19. Volks-Grenadier-Division* et un *Flak-Regiment* arrivent dès le 15 septembre, suivis le 19 par la *Panzer-Brigade 108* et un régiment de la *16. Infanterie-Division* qui contre-attaquent la tête de pont. Le 16, Gerow jette l'éponge. Les *109th* et *110th Regiments* de la *28th* ont perdu à eux seuls 1 500 hommes, soit 50 % de leurs combattants en six jours. L'échec est d'autant plus rageant que tous les prisonniers allemands sont unanimes : quelques heures plus tôt, les fortins étaient vides. Un cuisinier reconverti mitrailleur avoue avoir été capturé deux heures après avoir rejoint le front. Les bunkers occupés seulement par deux ou trois hommes ont été suffisants pour fixer les Américains le temps que des unités mobiles s'infiltrèrent sur leurs arrières. C'est avec des moyens dérisoires que les Allemands se sont accrochés. Le fiasco ne réside pas dans le manque de courage des *GIs*, mais bien dans la négligence de la planification. Ainsi, trois jours durant, le *1st Battalion* du *110th Infantry* se saigne sans succès pour prendre la colline 553. Le 15 septembre, à 17 heures, arrive enfin une équipe du génie avec des pains de TNT, accompagnée de quelques chars et *Tank Destroyers*. Une heure et demie plus tard, les artificiers ont réussi à faire exploser les obstacles qui bloquent la route. Les chars foncent, tirent à bout portant sur les ouvrages dépourvus d'armes antichars, l'infanterie suit et, en 45 minutes, le bataillon a emporté 17 blockhaus, capturé 55 hommes, conquis la colline. Le lendemain, le même bataillon occupe deux autres hauteurs. En septembre 1944, les *GIs* maîtrisent la coopération interarmes, mais encore faut-il que les armes soient là. De plus, même ces exploits ne débouchent que sur une progression mineure de 4 km, et les effectifs manquent pour exploiter cette ébauche de percée. Pour Charles Mc Donald, quatre raisons expliquent ce revers :

- le terrain désastreux ;
- la pluie qui a empêché l'appui aérien et gêné les déplacements (en particulier une tentative d'exploitation de la *4th Infantry Division* qui avait profité de l'absence de défenseurs pour percer le *Westwall* dans sa partie la plus montagneuse) ;

◀ Page de gauche, de haut en bas :

- Le moment tant attendu du franchissement du *Westwall* par les fantassins de la *3rd Armored Division*. Le territoire du Reich a été atteint en trois mois... le front va s'y stabiliser six de plus. Les deux constructions monumentales de part et d'autre de la route étaient destinées à accueillir des barres d'acier infranchissables pour les chars.

- Une bonne illustration des difficultés d'emploi des chars (ici des *Tanks Destroyers*) dans le massif de l'Eifel et la forêt de Hürtgen. Cantonnés à quelques mauvaises routes, ne pouvant profiter de leur allonge à cause du relief et des arbres, ils ne semblent guère utiles. Pourtant, ils se révéleront souvent indispensables pour emporter des points d'appui. Tout comme dans le bocage, les Américains sauront s'adapter à ce paysage, mais à quel prix !

- Les pluies de septembre transforment les dépôts en bourbier, rendant d'autant plus difficile la manutention et ralentissant les chargements. Il faudra attendre novembre pour que les stocks reconstitués dans les dépôts avancés permettent d'envisager une reprise sereine des opérations.

[16] En fait, une modeste Kampfgruppe de 1 600 hommes, 2 *Panzer IV*, 1 *Panther*, 5 *StuGe*, 9 *Pak* de 7,5cm, 3 canons de 10,5cm et 5 de 15cm.

- la pénurie de munitions (la *28th Infantry Division* n'a pu tirer que 25 obus par pièce quotidiennement ; les hommes ont manqué de lance-flammes et de charges de démolition ; les chars étaient rares et cantonnés aux routes ; la principale arme d'appui était le 57 mm antichar tracté, une pièce vulnérable et à la puissance de feu insuffisante) ;
- la dispersion de l'effort, à la fois dans le temps (le 12 septembre, seules des reconnaissances sont lancées ; le 13, deux bataillons du *V Corps* attaquent ; l'opération principale ne commence que le 14) et dans l'espace (les Américains ont attaqué sur cinq axes isolés les uns des autres ; une tentative menée par la *5th Armored Division* de prendre à revers l'ennemi en remontant plein nord est tuée dans l'œuf par manque de route).

Pour John A. Adams, Gerow n'avait tout simplement pas les effectifs suffisants. Plus grave encore aux yeux du chercheur américain, cette attaque inutile s'est faite au détriment de celle – essentielle – du *XIX Corps* et a privé la *1st Army* d'un corps qui aurait pu servir de réserve opérationnelle dans le secteur d'Aix-la-Chapelle.

LA BATAILLE DANS LE CORRIDOR DE STOLBERG

Au sud d'Aix-la-Chapelle justement, l'attaque brusquée de Collins ne remporte guère plus de succès. Le 12 septembre, les éléments avancés du CCA sont rapidement bloqués par les obstacles. Les premières remontées signalent une inhabituelle résistance. C'est finalement le lendemain que l'attaque commence véritablement. La ligne « Scharnhorst » est enfoncée. Les chars américains ont pu s'infiltrer en profitant d'un remblai posé par les paysans locaux sur les dents de dragon. Les Allemands se débandent. Chez Brandenberger, la situation apparaît vite insurmontable. Dès le 12, l'annonce de la présence d'éléments américains dans la forêt municipale d'Aix-la-Chapelle, au sud de la ville, a déclenché une véritable panique. Comme la *116. Panzer-Division* [16] tarde à se déployer – à cause d'embouteillages mais aussi parce que son *Kommandeur*, le comte von Schwerin, estime indispensable d'offrir une journée de repos à ses hommes épuisés –, seuls un bataillon d'instruction (*Grenadier-Ersatz- und Ausbildungs-Bataillon 453*) et un bataillon de mitrailleuses (*MG-Bataillon 34*) protègent la cité.

Panzer V Ausf. G Panther

Panzer-Grenadier-Bataillon 2105

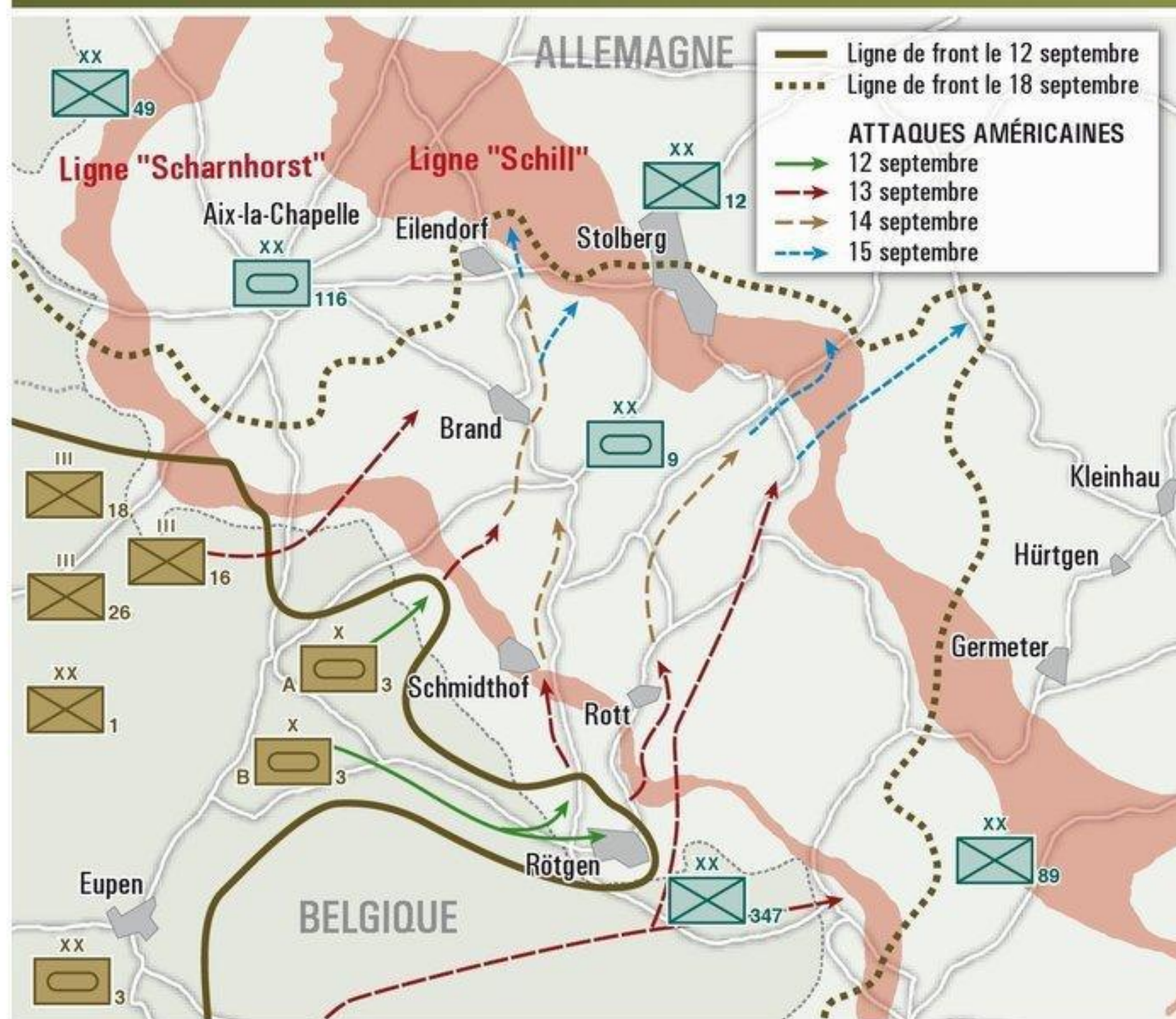
Panzer-Brigade 105

Secteur d'Aix-la-Chapelle, Allemagne, septembre 1944





LE CORRIDOR DE STOLBERG - 12/18 SEPTEMBRE 1944



Le 14, tandis que la « Big Red One » se rapproche, Schwerin, persuadé que la ville va tomber dans les prochaines heures, rédige un billet à l'intention du commandant américain lui demandant de prendre soin des civils. Mais il n'en est rien. La 1st Infantry Division n'a pas vocation à investir la ville et elle se contente de la contourner par l'est pour couvrir la 3rd Armored Division, dont l'action doit être décisive.

L'avance de la « Spearhead » s'accélère le 14. Mais une mauvaise surprise survient sous la forme de prisonniers portant les emblèmes de la 9. Panzer-Division, une unité dont on croyait qu'elle ne pourrait intervenir si tôt dans le secteur. Les combats s'intensifient. La Panzer-Division reçoit l'ordre suivant : « refouler l'ennemi hors du Westwall. Il n'y a pas de temps à perdre ! » Les Sherman tombent d'embuscade au 8,8cm en traquenard au Panzerfaust. L'avance est stoppée le lendemain, le temps de rassembler des groupes de choc pour sortir les chars de ce mauvais pas. Le manque d'infanterie est patent, d'autant qu'il faut sécuriser chaque puits de mine, dont les galeries sont utilisées par les Landser pour prendre à revers les Américains. Un régiment de chaque division d'infanterie voisine est rattaché à la « Spearhead ». Le ciel bouché empêche tout appui aérien. Pour autant, bon an

mal an, la division blindée atteint la ligne « Schill », et son CCB découvre avec bonheur que la portion Sud n'est pour ainsi dire pas défendue. Deux bataillons de Landesschützen ont fui. Le 16, une Task Force de la 9th Infantry Division débouche en terrain dégagé, la Roer n'est plus qu'à 11 km. C'est alors que surgit une nouvelle division allemande, la 12. Infanterie-Division, une unité fraîche à pleins effectifs et correctement équipée à défaut d'être expérimentée, qui contre-attaque de suite. Un tiers de ses combattants se font tailler en pièces par les mitrailleuses, les mortiers et l'artillerie, mais leur sacrifice empêche toute reprise de l'avance américaine. Les Allemands ont désormais des réserves, tandis que Collins n'en a plus. Les munitions de 105 mm manquent également du côté des assaillants. Collins jette alors l'éponge. Hodges l'approuve. C'est le monde à l'envers, la Wehrmacht aux abois a été capable de concentrer davantage de moyens que la puissante US Army.

Quelques jours plus tard, *bis repetita*. Quand Corlett s'avance le 19 septembre, après une semaine d'opérations dans la région de Maastricht, il a été devancé de quelques heures au nord d'Aix-la-Chapelle par la toute nouvelle 183. Volks-Grenadier-Division. Avec seulement deux divisions et une aile gauche en l'air depuis que les Britanniques remontent vers le nord au rythme de « Market-Garden », avec des stocks de munitions au plus bas, avec un temps bouché qui rend illusoire l'aide de l'aviation, le général Corlett ajourne à son tour l'attaque. Une nouvelle fois, Hodges s'y résout.

Ainsi, ce qui devait être l'axe de pénétration principal chez Eisenhower n'a finalement même pas été emprunté.

DANS LES OUBLIETTES DE L'HISTOIRE

Le revers spectaculaire de « Market-Garden » a largement occulté l'échec américain à Aix-la-Chapelle ; un revers autrement humiliant et révélateur des lacunes du Haut commandement, car il n'est pas la conséquence d'un excès de témérité ou d'un adversaire redoutable, mais est le fruit d'une défaillance généralisée de toute la chaîne de commandement, aveuglée par l'imminence de la victoire. Eisenhower porte la responsabilité de n'avoir pas réussi à imposer sa stratégie à ses subordonnés. Ce déficit d'autorité s'explique à l'aune des tensions interalliées. Après avoir rejeté le plan des Américains et, en apparence, fait preuve de laxisme à l'égard de Montgomery, le commandant suprême ne pouvait user d'autoritarisme vis-à-vis de Bradley et Hodges. En agissant de la sorte, « Ike » serait devenu un véritable traître à la solde des Britanniques et aurait été sans



nul doute « lynché » par la presse outre-atlantique. Le compromis du 2 septembre est à inscrire dans ce contexte tendu. Ses subordonnés sont responsables de s'être obstinés dans leur plan. La clé de l'échec réside tout entière dans l'envoi du V Corps dans les Ardennes. Outre le fait que cela a dispersé la 1st Army, ce déploiement malheureux a conduit à stopper le XIX Corps, qui devait emprunter la route la plus favorable. Finalement, les Américains se sont retrouvés à frapper au mauvais endroit avec trop peu de moyens. Bradley est coupable d'avoir perverti le plan de son supérieur, et Hodges l'est aussi par son exécution confuse, voire négligente. Les tensions entre Eisenhower et ses subordonnés masquent également un dysfonctionnement de toute la chaîne de commandement. Chaque échelon a opéré selon son propre rythme et sa propre logique, à contretemps, ruinant l'harmonie de tout l'orchestre. Gerow confessa n'avoir pas compris les attentes de Hodges. Son message était brouillé, et en laissant le choix dans la date de l'attaque, ce dernier s'est défaussé sur ses subordonnés plus qu'il ne leur a accordé une marge de manœuvre.

On est également surpris du souci constant de tous les généraux de vouloir sécuriser leurs flancs, consommant des effectifs considérables, alors que dans le même temps, ils étaient persuadés que les Allemands défaits étaient inoffensifs. En conséquence, bien que disposant d'une supériorité écrasante, les Américains se sont retrouvés en infériorité à l'endroit décisif, incapables d'alimenter l'avance vers la Roer. Le 16 septembre, des huit divisions de l'armée, seuls deux *Combat Commands* épuisés par quatre jours de combat et un régiment d'infanterie opèrent au débouché du corridor de Stolberg. À tous les niveaux, les Américains n'ont pas été en mesure de concentrer leurs moyens.

Cette incapacité a été d'autant plus préjudiciable qu'ils atteignaient au même moment le point culminant, « le point en un temps et en un lieu où la puissance de l'attaquant, érodée par la poursuite et l'éloignement de sa base logistique, n'excède plus la capacité de résistance du défenseur qui s'est rapproché de sa base ». À 600 km de ses dépôts, après six semaines d'opérations ininterrompues qui ont usé les mécaniques, alors que les ateliers de réparation sont vides, les crocs de l'US Army sont sérieusement élimés.

Une avance déterminée des six divisions de Collins et Corlett dès le 4 septembre en direction du corridor Nord, suivie d'une poussée jusqu'à Cologne, aurait-elle pu entraîner l'effondrement du front allemand ? Pour John A. Adams, c'est certain ! La relative facilité avec laquelle le *Westwall* a été enfoncé – ce qui prouve, au passage, que les angoisses de Montgomery à s'y frotter étaient exagérées –, le savoir-faire tactique acquis par les GIs, le chaos qui frappe le camp allemand jusqu'au 12 sont autant d'éléments allant dans ce sens. Une attaque en échelon, un corps derrière l'autre, aurait eu l'avantage de permettre d'alimenter la bataille en troupes fraîches tout en économisant les maigres moyens en artillerie et en essence. Cependant, il faut aussi garder à l'esprit qu'hommes et matériels étaient épuisés. Une telle opération ne pouvait de toute façon finir la guerre, car elle n'engageait, au mieux, qu'une poignée d'unités à bout de souffle. Elle n'aurait pas pu aller bien au-delà du Rhin [17], mais au moins, les Américains auraient fait l'économie de la « Longest Battle », la bataille la plus longue, celle dans la forêt de Hürtgen et sur la Roer, qui ne s'est achevée qu'en février 1945... la plus sanglante aussi ! ■



▲ Une vieille mitrailleuse Browning M1917 calibre .30 à refroidissement par eau appuie l'avance des GIs dans l'Eifel. Bien que lourde (38 kg, le double du modèle 1919) et encombrante, elle offre encore de précieux services au cours de cet automne quand il s'agit de prendre d'assaut des positions retranchées ennemies.

BIBLIOGRAPHIE

- Adams (J. A.), *The battle for western Europe, Fall 1944*, Indiana University Press, 2012
- Hogan (D.), *A command post at war*, CMH, 2000
- Guderian (H.-G.), *From Normandy to the Ruhr with the 116th Panzer Division in WWII*, Aberjona, 2001
- Kershaw (I.), *La fin, Allemagne 1944-1945*, Seuil, 2013.
- Ludewig (J.), *Rückzug. The german retreat from France*, University Press of Kentucky, 2012
- Mc Donald (C.), *The Siegfried line campaign*, CMH, 1963

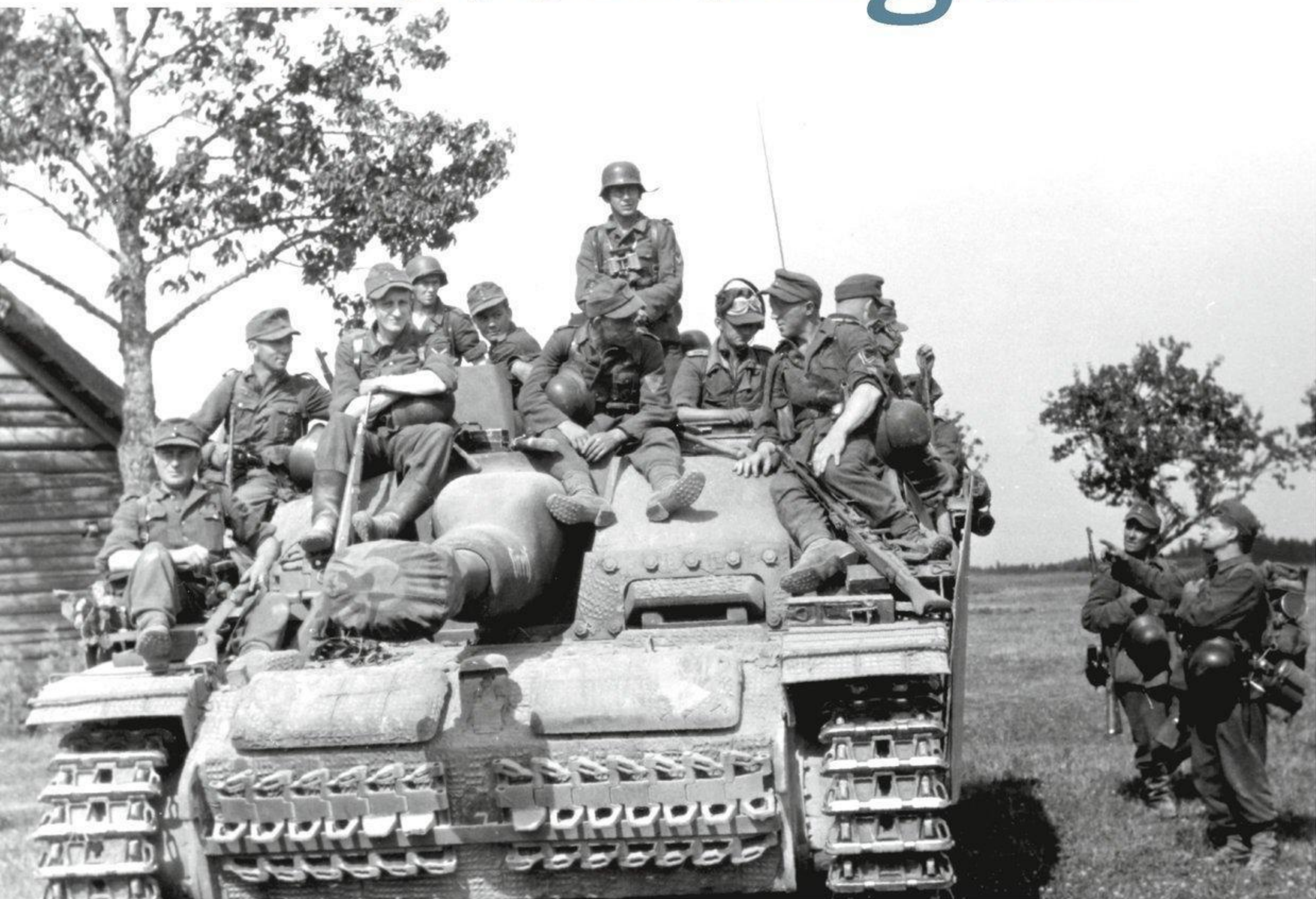
▼ Si la *Wehrmacht* ne peut concurrencer la puissance de feu américaine en volume, elle dispose encore de nombreux mortiers et canons d'infanterie (comme cette pièce sIG 33 de 15cm d'une compagnie lourde de bataillon) qui offrent un appui-feu rapproché immédiat souvent déterminant, sans faire appel au régiment d'artillerie divisionnaire. Les obus brisants de 38 kg (dont 8 de TNT) déclenchent les enfers autour des GIs, mais heureusement pour eux, seulement 2 à 4 peuvent être tirés à la minute. En guerre de position, son poids – la pièce exige un attelage de six chevaux – n'est plus un réel handicap. 60 % des pertes alliées ont été causées par l'artillerie allemande durant la guerre.



[17] Cependant, ce constat est tout aussi valable pour « Market-Garden ». Même si le Rhin avait été franchi à Arnhem, Monty n'avait rien pour exploiter au-delà.



Les *Sturmgeschütz- Abteilungen*



**DANS L'OMBRE DES *PANZER-DIVISIONEN*,
MAIS INDISPENSABLES !**

Les canons d'assaut de la *Sturm-Artillerie* sont une invention typiquement allemande. À part quelques imitations des autres armées de l'Axe (*Semoventi*), ce concept n'a pas été repris par les nations alliées. Pourtant, au combat, l'arme va se révéler très efficace, au point de s'imposer aux plus sceptiques des officiers de la *Wehrmacht*, parmi lesquels un certain Guderian.

Par Hugues Wenkin

L'étude qui suit est consacrée à une formation propre aux unités de l'Armée allemande : l'*Abteilung*. D'un point de vue étymologique, la traduction française la plus proche de ce terme serait « détachement ». Par ailleurs, cette notion d'*Abteilung* ne fait aucunement référence à la taille de l'unité en question. Au sein de la *Wehrmacht*, c'est exactement en ces termes qu'il faut la comprendre. En effet, dans certains cas, il s'agira d'une unité composant un régiment et comprenant plusieurs *Kompanien* ; il peut alors être considéré que le mot bataillon est la notion de référence française la plus appropriée. Cependant, ce choix ne peut pas être pris pour une généralité. En effet, dans le cas qui nous occupe, les tableaux d'effectifs (*K.St.N.*) vont varier de dix engins à quarante-cinq... Aussi, il convient d'envisager l'*Abteilung* pour ce qu'elle est : un détachement autonome ou non, dont la dimension dépendra du contexte, tant historique que tactique.

► Erich von Manstein est un brillant stratège, dont les succès en France et en Crimée font oublier qu'il est aussi le promoteur d'un engin révolutionnaire : le canon d'assaut.
NAC



Sauf mention contraire, toutes photos Archives Caractère

L'IDÉE D'UN CANON D'ASSAUT

Au cours du premier conflit mondial, la *Kaiserheer* décide de mettre sur pied des *Stoßtruppen*, des troupes de choc spécifiquement entraînées et équipées pour prendre d'assaut une position retranchée. L'*Oberst* Max Bauer, membre influent de l'état-major impérial et spécialiste reconnu de la guerre de siège, propose la mise en ligne d'un petit canon Krupp de 37 mm au sein de ces unités spécialement constituées, alors appelées *Sturm-Abteilungen* ou détachements d'assaut. Leur mission est d'amener ces tubes légers, rebaptisés pour la circonstance *Sturmkanonen*, à pied d'œuvre à proximité des tranchées adverses. L'attaque menée au moyen de ces unités de choc est prévue en quatre phases. Tout d'abord, les défenseurs subissent un pilonnage indirect pendant que les pièces de 37 mm installées sur la ligne de front prennent à partie des cibles identifiées à l'avance, telles que les nids de mitrailleuses. Ensuite, lorsque le barrage préparatoire se déplace vers l'arrière, des petits groupes de pionniers avancent dans le *no man's land*, protégés par des boucliers. Ils suppriment les obstacles au fil de la progression. Ils sont suivis par les *Sturmkanonen* qui se positionnent à une distance de cinquante à soixante-quinze mètres de la ligne de défense adverse. Leur mise en place est protégée par le tir de l'infanterie. Enfin, des troupes d'assaut constituées de pionniers s'introduisent dans la tranchée

◀ Pris en 1944 dans les steppes russes, le cliché de cette *Sturmhaubitze* accompagnée de fantassins incarne le duo gagnant de la *Wehrmacht*, qui va s'illustrer d'une manière parfaitement efficace pendant toute la durée du second conflit mondial. Le canon d'assaut est en effet l'outil de combat parfait pour appuyer les *Landser* au cœur du champ de bataille. La *Sturmhaubitze* diffère du *StuG* par son canon de 10,5cm procurant une puissance de feu supérieure aux *Landser*.

et la nettoient, parfaitement appuyés par les bouches à feu de 37 mm qui s'en prennent aux points d'appui subsistants. Cette méthode est très efficace, mais elle peut être améliorée. D'une part, les obus de 37 mm ne disposent pas d'un pouvoir de destruction suffisant ; d'autre part, faire avancer le canon à travers un terrain tourmenté à la force des bras des artilleurs n'est pas idéal pour assurer la fluidité des opérations.

Le canon d'infanterie 7,5cm *leichte Infanteriegeschütz 18* constitue la réponse adéquate au problème de la puissance explosive. Il est mis en service au sein de la *Reichswehr* en 1927. Il pèse cependant 400 kg, et sa mise en œuvre au combat se fait au prix de gros efforts musculaires. En 1935, Erich von Manstein n'est alors qu'*Oberst* (colonel). Il a servi dans l'Infanterie pendant la Grande Guerre et est bien conscient des limitations d'emploi de ce type d'arme au front.

Panzer-Selbstfahrlafetten III Versuchsgeräte 0

Prototype du Sturmgeschütz III





Il propose donc de créer une nouvelle branche moderne au sein de la plus scientifique des Armes de la *Reichswehr* en motorisant la pièce d'appui-feu sur un châssis chenillé. L'officier poursuit en suggérant que chaque *Infanterie-Division* se voit assigner un détachement de ce type, consistant en trois batteries de six pièces. Le *Generaloberst* von Fritsch lui octroie son soutien. Le cahier des charges 449/36 pour un « *Begleitartillerie unter Panzer für Infanterie und Panzerabwehr* » ¹ spécifie entre autres choses : que l'engin devra être dépourvu de tourelle et doté d'une superstructure ouverte, la pièce aura une portée maximale de 6 000 mètres et un débattement en site de 30 degrés, sans avoir à tourner le véhicule. Parmi ces exigences, trois vont avoir un impact capital sur le développement et la future doctrine d'emploi : la pièce doit avoir des capacités antichars pour défaire tous les blindages connus jusqu'à 500 mètres ; les dimensions ne doivent pas dépasser celles des chars alors utilisés ; enfin, la hauteur totale du blindé ne doit pas excéder celle d'un soldat se tenant debout.

S'agissant d'une arme nouvelle, il faut encore l'attribuer à une des composantes de la *Heer*. L'Infanterie n'est pas preneuse pour des raisons essentiellement logistiques, puisqu'elle ne dispose ni des moyens ni des compétences pour mettre en œuvre un tel engin. Par ailleurs, les coûts inhérents au développement et à l'achat du matériel sont autant de ressources budgétaires que les fantassins voudraient voir attribuées à d'autres besoins. Quant aux *schnelle Truppen*, elles y voient avant tout

▼▼ La campagne de Pologne de septembre 1939, bien qu'étant couronnée par une victoire, met en exergue les faiblesses de l'Armée allemande, notamment la nécessité de disposer d'un moyen d'appui pour les fantassins. La 4. *Panzer-Division*, lancée à l'assaut des faubourgs de Varsovie le 8 septembre (circonstances dans lesquelles a été prise cette photo), l'apprend à ses dépens lorsqu'elle est sévèrement châtiée par les défenseurs. Bundesarchiv - Bild 1011-012-0022-26 - Lanzinger

▼ Le semi-chenillé *leichte gepanzerten Beobachtungswagen Sd.Kfz. 253* est un engin spécialement conçu pour l'observation d'artillerie. Il est employé en grand nombre dans les *Sturmgeschütz-Abteilungen* par les chefs de *Zug* et de *Batterie*, jusqu'à ce que les cadences de production permettent leur remplacement par des *StuGe*.



un concurrent aux chars. En effet, les châssis détournés à cet usage sont autant de *Panzer* en moins pour leurs unités. Dans leurs rangs se trouve un ferme opposant à l'idée, qui voit l'engin comme « le fossoyeur de l'Arme blindée » : un certain Heinz Guderian. En définitive, seuls les artilleurs se disent intéressés par la proposition de Manstein. Au sein de l'*Heereswaffenamt*, c'est donc à la section 4 de l'Artillerie qu'est confié le dossier de la mise au point de l'automoteur. Un contrat de développement est passé avec Daimler-Benz en 1936 pour fournir des châssis de *Panzer III*, tandis que Krupp est responsable d'y installer l'armement.

LES DÉBUTS DE LA STURM-ARTILLERIE

L'*Artillerie-Lehr-Regiment (mot.)* de Jüterbog reçoit la tâche de définir les doctrines de combat et les possibles utilisations des canons d'assaut. L'automne 1937 voit ainsi la création d'une batterie d'essai. Le programme prend du retard, et les deux premiers exemplaires ne sont livrés qu'au printemps 1938. Il faut dire que le sort s'est quelque peu acharné sur le projet. L'éviction de Fritsch, poussé à la démission lors de l'affaire Blomberg-Fritsch, et la perte de son soutien se sont avérées fortement préjudiciables. En outre, les retours d'expérience de la guerre civile espagnole démontrent que les *Panzer I* sont inférieurs aux T-26 alignés par l'Armée républicaine équipée par les Soviétiques, alors que le *Panzer II* se révèle à peine plus performant. Les *schnelle Truppen* ont donc un besoin urgent de successeurs, et les châssis de *Panzer III* ne sont pas produits en nombre suffisant pour y répondre. Toutes ces circonstances peu favorables retardent le dossier, pourtant prometteur, de la *Sturm-Artillerie*. Au déclenchement du conflit, en septembre 1939, la dotation en *Sturmgeschütze* se résume aux cinq véhicules de la « *Serie O* », versés à l'*Artillerie-Lehr-Regiment*, dont la casemate avait été confectionnée en acier doux non blindé. Dans les faits, ce n'est que le 13 octobre que la décision est prise de produire trente engins. Comme la France et la Grande-Bretagne sont entre-temps entrées en guerre contre le *Reich*, la perspective de les affronter a quelque peu changé la donne.

En effet, le Haut commandement allemand n'est pas encore entièrement convaincu par les potentialités offensives de ses cinq *Panzer-Divisionen* ². Elles sont en quantité insuffisante pour venir à bout des nombreux chars dont disposent les Alliés occidentaux. Les quatre *leichte Divisionen* se sont révélées trop faibles pour obtenir des résultats probants. Ces formations appartenant à la Cavalerie sont ainsi transformées en *Panzer-Divisionen* entre les deux campagnes. La tournure des événements fait craindre la transformation de l'offensive à l'Ouest envisagée en guerre d'usure, ce que l'Allemagne, pour les mêmes raisons qu'en 1914, redoute le plus. Aussi, les canons d'assaut sont-ils perçus sous un nouveau jour, au cas où le scénario d'une guerre de position se représentait : la cadence de production des *StuGe* est revue à la hausse. Le délai de sept mois offert à l'Allemagne par le *Sitzkrieg* (« drôle de guerre ») tombe à point nommé et lui permet d'accélérer son programme d'armement. Cependant, celui-ci n'est pas encore assez rapide pour équiper la *Heer* d'un grand nombre de batteries d'artillerie d'assaut.

La première *Sturm-Batterie* (portant le numéro 640) est constituée début novembre 1939, alors que le premier engin de série n'est délivré qu'au mois de février suivant. Il sera suivi par 14 autres en avril et 10 de plus en mai.



◀ Le *StuG Ausf. A (1. Serie)* est un engin typique de la campagne de France, caractérisé par les évidements ronds sur le barbotin et l'absence de porte latérale dans la caisse. Il connaît son baptême du feu dans les Ardennes en mai 1940. Le succès du canon d'assaut ne se démentira pas au cours des cinq années suivantes.

[1] Artillerie d'escorte sous blindage pour l'infanterie et la défense antichar.

[2] il s'agit des 1., 2., 3., 4., 5. *Panzer-Divisionen* auxquelles nous ajoutons la 10., qui est encore au stade de formation au début de la campagne de Pologne et sert en tant que réserve.

Seuls 25 exemplaires sont donc disponibles au moment où la *Wehrmacht* prend l'offensive à l'Ouest. Or, la *K.St.N. 445* du 1^{er} novembre 1939 statue qu'une *Sturm-Batterie* est constituée de trois *Züge* de deux engins, soit six canons d'assaut au total. Il n'est donc potentiellement possible à la *Heer* d'en aligner que trois au moment du *Fall Gelb* : à savoir, les *Sturm-Batterien 640, 659 et 660*. Les formations sont considérées comme étant indépendantes. Elles sont donc intégrées temporairement dans des unités de plus grande ampleur en fonction des besoins ponctuels. Notons que le tableau des effectifs précise également que cinq véhicules blindés légers d'observation d'artillerie

(*leichte gepanzerten Beobachtungswagen, Sd.Kfz.253*) renforcent l'organigramme et sont répartis à raison de deux dans le *Stab* et trois dans la *Batterie* (un par *Zugführer*) ; ces blindés participent, également, à la direction de tir. En outre, chaque *StuG* dispose de son semi-chenillé de ravitaillement (*Sd.Kfz.252*) et d'un semi-chenillé, par peloton (*Zug*), assurant le transport des équipages de réserve. Ces trois formations sont quant à elles négligeables dans le dispositif de la *Heer* en mai 1940. Mais, dès leur baptême du feu, les *StuGe* se révèlent très performants. L'*Infanterie-Regiment (mot.)* « *Großdeutschland* » est ainsi appuyé par la *Sturm-Batterie 640*.

STURM-BATTERIE - K.St.N. Nr.445 - 1^{er} novembre 1939

BATTERIE-TRUPP

(Partiellement confirmé)



Sd.Kfz. 253



Kfz. 15



Sd.Kfz. 10

GEFECHTSSTAFFEL

1. Zug



x2

Sd.Kfz. 142



x2

Sd.Kfz. 252



Sd.Kfz. 251 Ausf. A

2. Zug



x2



x2



3. Zug



x2



x2





Celle-ci est engagée au combat dès le 10 mai dans la région Sud de Habay-la-Neuve, à proximité d'Arlon, en Belgique. Le petit village de Villers est puissamment tenu par des éléments de la 2^e division légère de cavalerie. Le II./Infanterie-Regiment « Großdeutschland » ayant affaire à un trop fort parti, son *Kommandeur* fait appel, pour la première fois, aux canons d'assaut. C'est le 3. *Zug* qui intervient. Celui-ci se rue jusqu'au centre de la localité sans rencontrer de résistance. Là, des mitrailleuses lourdes françaises arrosent les *Landser*. En deux coups chacun, les *StuGe III* réduisent au silence les cavaliers. En tirant dans une maison toute proche, la pièce n° 6 effraye les chevaux français qui s'égaillent dans la nature, tandis que l'autre canon d'assaut s'emboîte dans la cour d'une église pour continuer son action dévastatrice contre les Français. Ces derniers évacuent le village rapidement. La pertinence de l'idée de Manstein est donc confirmée dès le premier contact avec l'adversaire. En parlant de l'échauffourée, le journal *Die Woche* affirmera : « la performance de la *Sturm-Batterie* dans son engagement

▲ Construit à 320 exemplaires à partir de juin 1940, le *StuG Ausf. B* est le modèle qui accompagne l'expansion des *Sturmgeschütz-Abteilungen*. Ces unités font merveille pendant les opérations « Marita » et « Barbarossa » en 1941. Si leur utilisation est relativement anecdotique pour la première en raison de la brièveté de la campagne, l'invasion de l'URSS avec les lignes fortifiées rencontrées et les contre-attaques blindées de l'Armée rouge consacrent le rôle prépondérant du canon d'assaut.

initial lui permet d'acquiescer l'entière confiance des fantassins. En plus d'appuyer les soldats à pied dans la bataille, cette artillerie autopropulsée a aussi été utilisée pour transporter des mitrailleuses légères, des mortiers et apporter des munitions. »

En fait, au cours de leur première campagne, les rares *StuGe III* disponibles sont gardés dans la réserve régimentaire du « Großdeutschland » et ne sont utilisés que quand l'infanterie n'arrive pas à prendre le dessus sur l'adversaire. Ils s'emboîtent alors à proximité de la ligne de feu pour traiter les cibles qui leur sont désignées. Ils ne sont pas encore employés pour ouvrir la voie aux fantassins, mais bien comme une artillerie d'appui se tenant à l'arrière.

Durant la seconde phase de la campagne de France, la *Sturm-Batterie 665* s'ajoute aux trois premières, tandis que la 640 entre officiellement dans l'organigramme du régiment « Großdeutschland » et devient la 16./*Sturm-Batterie* « GD ». En juillet 1940, après la capitulation française, les *Sturm-Batterien 666* et 667 sont créées.

LA DOCTRINE D'EMPLOI GÉNÉRALE

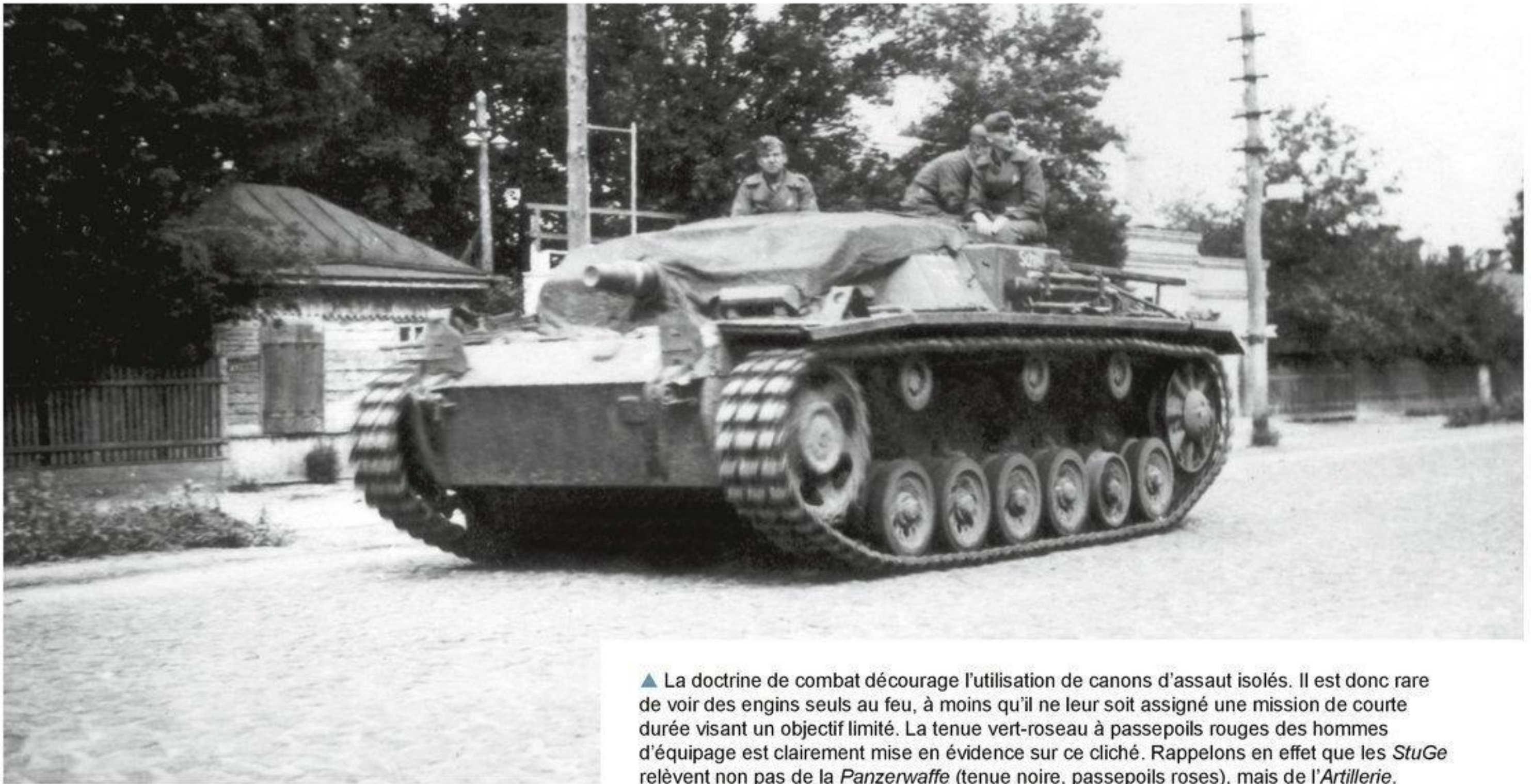
Au mois de mai 1940 sort la première version des instructions définissant les rôles des unités de canons d'assaut de la *Heer*. Les principes tactiques de base sont définis comme suit :

« Le *Sturmgeschütz* est une arme offensive. Il ne peut tirer que dans la direction générale dans laquelle le véhicule est pointé. Grâce à son blindage, il est capable de suivre partout sa propre infanterie ou les troupes blindées.

Appuyer les fantassins dans l'attaque est la principale mission du *StuG* du fait de l'avantage apporté par sa protection, sa manœuvrabilité, ses performances en tout-terrain et la rapidité avec laquelle il peut ouvrir le feu. Le soutien moral que le combattant à pied retire de sa présence est important. L'engin ne doit pas tirer en mouvement. En combat rapproché, il est vulnérable à cause de son blindage latéral léger et de son toit ouvert [3].

▼ Un *Zug* formé de trois engins avance sur une route de campagne. Cette configuration de combat va se généraliser lorsque les batteries passeront à dix pièces.





▲ La doctrine de combat décourage l'utilisation de canons d'assaut isolés. Il est donc rare de voir des engins seuls au feu, à moins qu'il ne leur soit assigné une mission de courte durée visant un objectif limité. La tenue vert-roseau à passepoils rouges des hommes d'équipage est clairement mise en évidence sur ce cliché. Rappelons en effet que les *StuGe* relèvent non pas de la *Panzerwaffe* (tenue noire, passepoils roses), mais de l'*Artillerie*.

Par ailleurs, il n'a pas les moyens de se défendre seul au contact. Il n'est, en plus, pas en position de réaliser des missions de reconnaissance ou des tâches de combat. Cette arme doit toujours être appuyée par des troupes à pied.

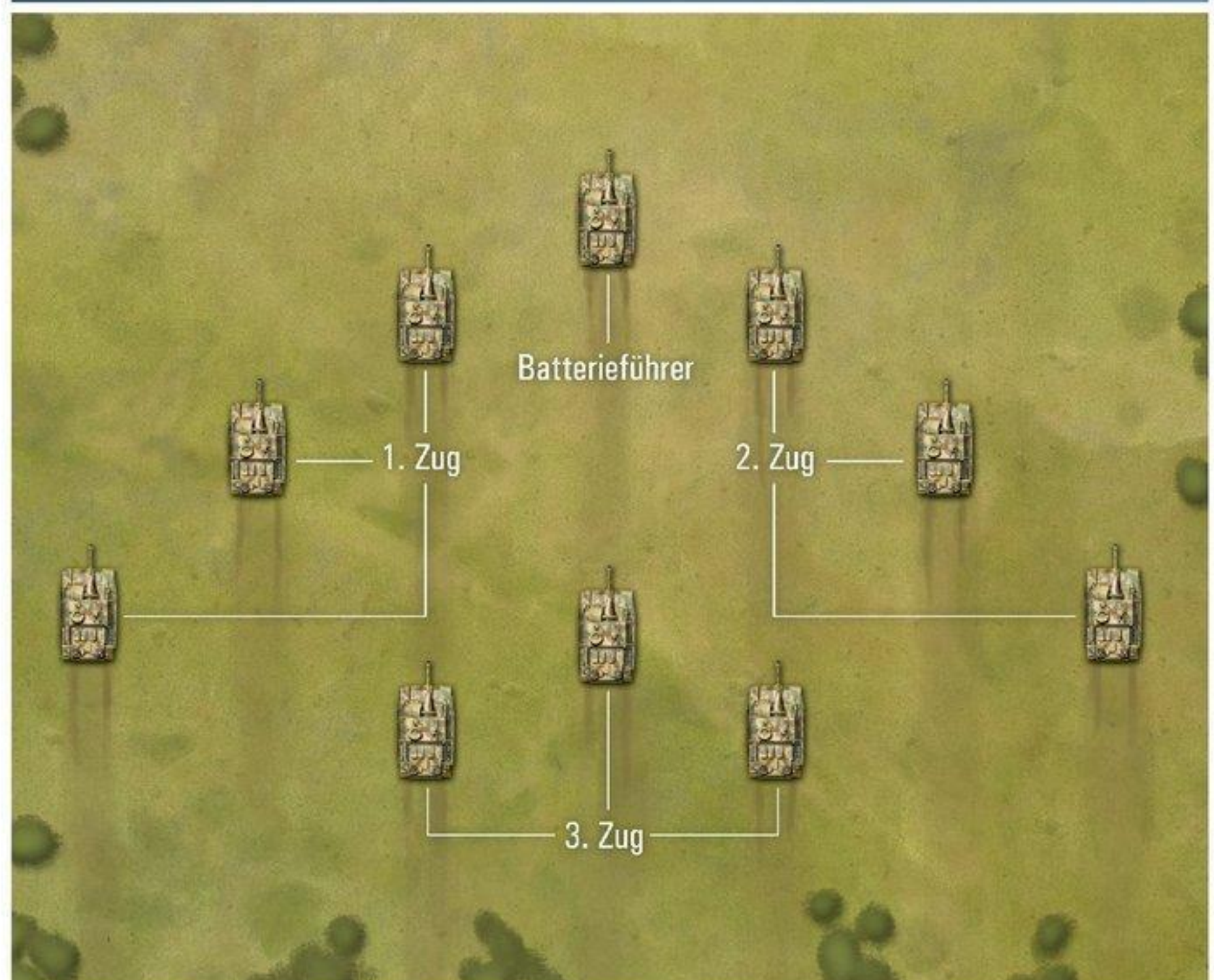
En appui du fantassin, le *StuG* engage les armes lourdes d'infanterie qui ne peuvent pas être rapidement ou efficacement détruites par d'autres moyens. En accompagnement d'une attaque de char, il prend le rôle du *Pz.Kpfw. IV* et s'occupe des canons antichars apparaissant sur le front. Il ne sera qu'occasionnellement employé comme artillerie divisionnaire, si la situation tactique et l'approvisionnement en munitions le permettent. La *Sturm-Artillerie* n'est pas incluse dans le plan de feu de l'artillerie divisionnaire, mais doit être considérée uniquement comme moyen subsidiaire (par exemple comme batterie nomade). Son utilisation pour ses tâches principales doit toujours être accompagnée. Elle n'est pas utilisée en tant qu'unité antichar et n'engagera les blindés ennemis uniquement qu'en cas d'autodéfense ou quand les *Pak* ne peuvent pas les détruire. »

Il s'ensuit une description complète de l'organigramme, précisant au passage que les engins seront alignés le plus en avant possible aux côtés de l'infanterie afin que celle-ci dirige son tir. Le document continue en précisant les principes d'emploi. Il y est notamment stipulé que les *Sturm-Batterien* dépendent de l'*Arko*, l'état-major de l'artillerie du corps d'armée. Pour la conduite de certains engagements, des *Abteilungen* ou des batteries séparées sont attachées aux divisions ou à des *Kampfgruppen* spécifiques. Le *Kommandeur* de la division concernée est censé rattacher certaines ou toutes les batteries d'artillerie d'assaut sous son contrôle à des formations d'infanterie ou de chars. Ce n'est que lors de circonstances exceptionnelles qu'elles sont placées sous le commandement de l'Artillerie. Le transfert d'une batterie en appui à une unité vers une autre peut se faire très rapidement au cours de la bataille. L'accomplissement de la mission assignée implique une coordination rapprochée efficace entre les éléments, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du groupe de combat. Les *Sturmgeschütze* tirent depuis des positions leur procurant une bonne vision du champ de bataille et engagent leurs cibles en

tirs directs. Ils doivent se dissimuler à la vue des observateurs terrestres ou aériens. Ce n'est que lorsqu'ils sont employés comme complément à l'artillerie divisionnaire qu'il leur est possible de tirer depuis des positions couvertes. Le règlement insiste également sur la nécessité d'opérer en « meute » : « éclater la *Sturm-Batterie* en petits morceaux (*Zug* ou engin isolé) compromet la puissance de feu et facilite la défense ennemie. Cela ne peut arriver que dans des cas exceptionnels : quand le détachement entier ne peut pas être employé, par exemple pour l'appui d'une troupe d'assaut spécialisée ou sur un terrain qui ne permet pas l'observation. S'ils sont employés isolément, en cas de rupture de formation en terrain difficile, l'appui et l'aide mutuelle ne sont pas possibles. »

[3] À l'origine de son développement, le *StuG* devait être doté d'une superstructure ouverte. Par ailleurs, il n'est pas le seul canon d'assaut disponible en 1940, le *sIG 33 auf Geschützwagen I* est également une arme utilisée pour l'appui rapproché.

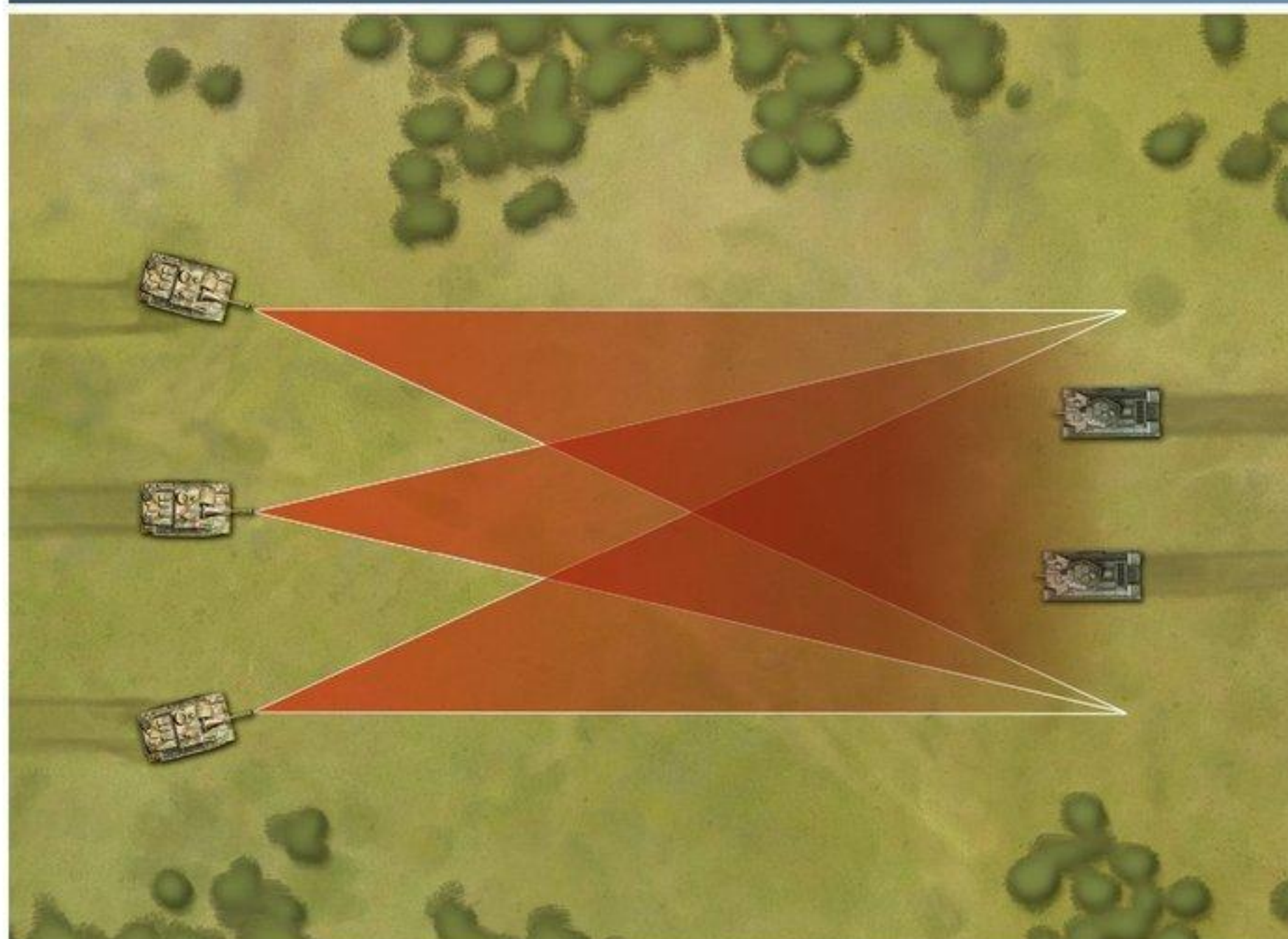
PROGRESSION TYPE D'UNE STUG-BATTERIE





▲ Au début de sa carrière opérationnelle, le *StuG* n'est pas censé engager des blindés adverses. Cette tâche doit être laissée aux *Pak*. Ceux-ci ne tarderont pas à passer le relais. Ici, un *StuG III* s'apprête à avancer sous la protection d'un modeste *Pak 35/36* de 3,7cm aux capacités bien limitées au moment d'envahir l'URSS.
US Nara

PLAN DE FEU D'UN ZUG DE STUGE



Le rédacteur de la note d'emploi insiste sur la nécessité d'obtenir une idée aussi complète que possible du dispositif des armes perforantes adverses et des champs de mines avant l'attaque. Il est vivement opposé à un assaut monté hâtivement. Sans une reconnaissance en profondeur préalable, tout déploiement prématuré est même proscrit. Les engins doivent être retirés de la ligne de feu immédiatement après l'engagement, aucune mission de sécurité ne peut leur être confiée, surtout pendant la nuit. Les pauses sont prévues pour réorganiser l'unité et refaire les pleins de carburant et de munitions. Après quatre ou cinq jours d'action, les *StuGe* doivent être retirés du front, au risque de voir certains engins tomber en panne en plein combat. Quand ils sont à l'arrière, ils sont rassemblés dans une zone où un espace a été alloué pour l'échelon de maintenance. Les troupes coopérant avec les canons d'assaut doivent leur fournir tout l'appui possible, notamment pour franchir les champs de mines et les autres obstacles du terrain. L'usage des *StuGe* est clairement envisagé dans une vision interarmes, car le règlement précise en outre que l'artillerie lourde et celle de campagne doivent également appuyer les engins. Toutes ces précautions traduisent une prudence d'emploi qui se retrouvera aussi pour les *schwere Panzer-Abteilungen*.

La crainte de voir les officiers d'infanterie mésestimer l'usure mécanique des machines au profit de la protection de leurs propres hommes est réelle. Le règlement insiste donc sur ces règles de base pour pérenniser l'emploi des blindés dans la durée par une utilisation judicieuse et parcimonieuse des pièces automotrices disponibles. La note poursuit en mettant en exergue la nécessité de la surprise comme facteur essentiel de l'utilisation des canons d'assaut. Il est important pour eux de se mettre en position de tir en arrivant par un itinéraire caché aux yeux de l'adversaire et d'ouvrir le feu soudainement, sans préavis, en prenant pour cible en priorité les batteries ennemies qui constituent la menace la plus dangereuse pour l'infanterie, en particulier les armes lourdes : mitrailleuses sur affût trépied ou mortiers. Le *StuG* doit les détruire et ensuite se mettre à l'abri des pièces antichars. L'automoteur est en mesure de créer un écran de fumée pour faciliter le déploiement des fantassins. Notons que ce rôle semble perdre en importance avec l'arrivée du modèle à canon long de 7,5cm, auquel des missions de lutte contre les blindés sont également allouées. Cette tendance s'observe par la diminution de l'importance relative de la dotation en munitions fumigènes : elle passe de 23 % dans la note de 1940 à seulement 10 % dans celle de 1942. Le but de ces nuages est surtout d'aveugler les pièces ennemies situées sur les flancs. L'artillerie d'assaut est censée aider les chars habituellement après que la ligne principale de résistance ennemie a été brisée. Dans ce cas de figure, les batteries prennent le rôle des *Panzer IV* pendant les parties plus fluides de la bataille et engagent les tubes antichars de l'adversaire. Rappelons que, dans les phases initiales de la guerre, le *Panzer IV* est considéré essentiellement comme un véhicule d'escorte, dont le canon court est d'ailleurs similaire à celui qui équipe les premiers modèles de *StuGe*. Les canons d'assaut sont aussi conçus pour pouvoir engager les casemates avec des obus perforants ; ils sont très efficaces lorsqu'ils accompagnent des unités de *Pioniere* équipés de lance-flammes.

Enfin, le paragraphe se termine par la description des circonstances d'emploi dans des zones à faible visibilité, telles que les milieux urbanisés ou boisés. Dans ce cas, une coordination étroite avec un appui d'infanterie puissant est obligatoire. À défaut, la faible visibilité et le champ de tir sont tellement limités que l'utilisation de



l'arme mettra en danger les troupes amies. De même, l'emploi nocturne est déconseillé. Bizarrement, le document précise que sur terrain neigeux, les engins devront rester confinés à proximité des routes, où une position défensive ennemie est sûre d'être rencontrée.

RÈGLES D'EMPLOI TACTIQUE

La seconde partie du document doctrinal se concentre sur les dispositions prévues pour les différentes formes de combat. Pour ce qui est des déplacements, les *StuGe III* en mouvement doivent rester bien espacés. La vitesse moyenne de progression étant de 18 km/h, ils avancent par bonds successifs pour rester au contact de l'infanterie qu'ils accompagnent. Le franchissement de pont doit être réalisé d'une manière très précautionneuse : la vitesse doit être réduite à 8 km/h, et le véhicule doit se maintenir exactement au milieu de la voie, avec un espace minimal de 30 mètres entre chaque engin. La classe de pont doit être de 22 tonnes, et le chef de l'unité doit se mettre d'accord avec celui qui est en charge de l'ouvrage d'art avant de le traverser.

Lorsque la *Sturmgeschütz-Abteilung* (qui succédera à la *Sturm-Batterie*) est attachée à une *Infanterie-Division*, le *Kommandeur* de cette dernière garde les canons d'assaut sous son contrôle le plus longtemps possible. En fonction de la situation et du terrain, il peut, tant qu'il est en mouvement, assigner une batterie à chaque *Kampfgruppe*. Le rattachement de ces blindés en avant-garde n'est par contre qu'exceptionnellement autorisé. En général, les canons d'assaut

▲ & ▼ La mise à disposition d'un moyen d'appui rapproché puissant a tendance à renforcer le moral des fantassins. Cette constatation sera également faite par les officiers américains qui utilisent leurs *Tank Destroyers* dans un rôle identique. Nous assistons ici à une scène de combat dans les faubourgs de Stalingrad. Tandis que les *Landser* restent à couvert, le canon d'assaut prend à partie une position retranchée soviétique. Ce rôle primordial joué par les *StuGe* renforce l'efficacité des fantassins allemands. US Nara

sont concentrés dans l'intervalle, entre le détachement en pointe et le corps principal de bataille. Ils sont assujettis aux ordres du commandant de la colonne, dont la tâche de coordination est facilitée par la présence à ses côtés de l'échelon de commandement des *StuGe*. *A contrario*, notons que s'ils accompagnent des unités blindées, c'est en pointe que les automoteurs sont censés être utilisés à leur meilleur avantage.

Lors de l'attaque, le *Kommandeur* de la division intègre les canons d'assaut à ses régiments d'infanterie. Dès qu'il reçoit les précisions quant à son affection temporaire à telle ou telle formation, le chef de batterie doit se rendre au quartier général de l'unité qu'il appuie pour recevoir ses ordres. La coordination de ces deux unités, menée d'une manière exhaustive, permettra de définir en détail la tâche de la batterie dans la manœuvre envisagée.





1



Les points qui sont abordés lors de cet échange d'informations portent sur la situation de l'adversaire, la préparation du régiment pour l'attaque, la localisation de l'effort principal sur le dispositif faisant face, la coopération avec l'artillerie divisionnaire. Ce dernier aspect est primordial dans l'emploi des *StuGe*, car gaspiller le potentiel d'appui rapproché disponible pour mener à bien des missions qui peuvent être entreprises par l'artillerie lourde réduit d'autant la force de frappe des fantassins. Au contraire, les instructions seront données de manière à laisser aux automoteurs la plus grande autonomie possible dans leurs plans de feu afin de leur permettre de réagir en cas de détection en dernière minute des armes lourdes de l'ennemi, puisqu'elles se découvrent souvent par leurs tirs au moment même de l'assaut.

La *Sturmgeschütz-Abteilung* attachée à la formation d'infanterie peut être employée de la manière suivante :

1. Avant que l'attaque ne commence, elle est positionnée de sorte qu'elle soit capable d'appuyer immédiatement l'effort principal du régiment.
2. Les batteries sont maintenues à l'arrière et dirigées vers le front seulement après qu'une vision claire des dispositions de l'adversaire a pu être obtenue après l'assaut.

Ce n'est que dans ces deux circonstances que l'assignation d'une batterie, ou occasionnellement l'un de ses *Züge*, peut être optimale.

En tout état de cause, les ordres qui sont donnés au commandant des canons d'assaut doivent être les plus clairs possible quant aux tâches qui sont confiées à ses *Sturm-Artilleristen* et désigner de la manière la plus précise les cibles qui doivent être engagées. Après le début de l'attaque, le rôle de l'officier et de ses chefs de batterie est de rester informés convenablement de la situation tactique et de mener des reconnaissances de façon à guider au mieux les engins au cœur de la bataille. Au départ, cette tâche se fait au moyen de semi-chenillés de commandement, mais par la suite, des *StuGe* supplémentaires attribués à l'unité permettront de remplir ces obligations avec davantage de sécurité. Lorsque le compartimentage du terrain devient très cloisonné et que les armes de l'adversaire sont bien camouflées, le chef de batterie se trouve dans l'incapacité de définir les cibles. Cette tâche est alors confiée, sur ordre, aux officiers à la tête des différents *Züge*. Dans ce cas, la coordination avec l'infanterie devient primordiale, les uns et les autres se protégeant et se renseignant mutuellement. Les objectifs sont engagés quasiment à bout portant. Néanmoins, le *Zug* doit rester uni, les canons d'assaut ne pouvant se retrouver isolés que si un engin est alloué en appui d'une formation de petite taille. Et ce à condition que cette dernière remplisse une tâche spécifique de durée limitée, par exemple une action en profondeur dans la position de combat de l'adversaire.

4





Si les *StuGe* sont engagés dans une attaque en coopération avec des *Panzer*, leur tâche première est de prendre à partie les pièces antichars. Pour remplir correctement leur mission, bien avant le début du combat, les batteries sont installées dans des positions d'observation d'où elles peuvent immédiatement engager les tubes ennemis. Elles procurent ainsi un appui effectif dès le commencement de l'assaut. Elles se mettent en mouvement directement dans le sillage des *Panzer* rassemblés par *Zug*. Dans des conditions particulières, par exemple en terrain non reconnu, les actions isolées sont autorisées. Les chars ont pour mission de percer le dispositif adverse et de laisser derrière eux les poches de résistance, dont la réduction est confiée à l'infanterie : les *StuGe* appuient les fantassins chargés de cette besogne et, lorsque tous les nids de résistance sont réduits, ils sont censés rejoindre l'avant pour associer leur puissance de feu à celle des *Panzer*. La coopération avec les blindés redevient alors primordiale pour détruire toutes les armes défensives rencontrées.

En cas de contre-attaque de chars ennemis, les canons d'assaut doivent laisser les *Pak* s'en occuper et diriger leurs tirs contre les armes d'appui lourdes de l'adversaire. Ce n'est que si la réponse des moyens antichars disponibles est insuffisante que les *StuGe* prennent le relais pour endiguer la marée blindée. Dans ce cas, ils doivent se mettre à portée de tir effectif, s'arrêter et détruire l'ennemi avec des *Panzergranaten*. En temps normal, combattre les blindés n'est prévu que dans des situations d'autodéfense avérées. Or, ce cas de figure aura tendance à supplanter les missions originelles du *StuG* au fil de la guerre. En effet, l'adoption du canon long et la présence de plus en plus massive de blindés dans le camp adverse vont pousser les formations d'automoteurs à endosser fréquemment le rôle de tueur de chars. La dotation en munitions perforantes va d'ailleurs passer de 12 % en 1940 à 15 % en 1942. En tout état de cause, les *StuGe* sont utilisés en priorité pour briser la vague d'assaut ennemie.

- 1** Peu avant l'attaque planifiée, les *StuGe* se déploient sur zone après avoir fait l'appoint en munitions. Les obus sont convoyés sur le champ de bataille par les semi-chenillés *Sd. Kfz. 252*.
- 2** Les moyens défensifs de l'adversaire doivent être repérés avant que l'enfer ne se déclenche. Le dispositif ennemi est scruté avec minutie afin de désigner les cibles prioritaires. US Nara
- 3** Au moment de l'assaut, les points de résistance ennemis sont éliminés les uns après les autres. Ici, un *Sturmartillerist* est sorti du compartiment de combat pour arroser une isba au pistolet-mitrailleur MP-40.
- 4** Vient ensuite la phase d'exploitation : l'avance en profondeur dans le dispositif se poursuit. Cet engin, mettant bien en évidence la position du télémètre, appartient à la *Sturmgeschütz-Abteilung 226*.
- 5** Ce *StuG* équipé d'un canon long est en défillement d'une crête. Il engage ses cibles à longue distance. La vocation antichar du blindé se fait jour peu à peu...

5





Afin d'optimiser leur emploi dans cette configuration, en situation de front défensif statique, les batteries sont rassemblées dans une zone suffisamment en retrait de la ligne principale de résistance afin de pouvoir se rendre facilement à l'endroit du front où une percée de l'adversaire est à craindre. Dans ce cas, les aspects de la coordination avec l'infanterie chargée de contre-attaquer sont définis aussitôt que possible entre les commandants des deux formations impliquées. Si un repli s'avère inévitable, les canons d'assaut restent en arrière-garde pour protéger la retraite des fantassins. Les unités blindées peuvent alors se lancer dans des actions de type défensif à caractère contre-offensif et à buts limités pour dégager des poches éventuellement encerclées ou désorganiser l'assaut de l'ennemi. Les *StuGe* peuvent alors agir efficacement avec les *Panzer*.

Lorsque la *Sturmgeschütz-Abteilung* est employée sous les ordres d'une *Panzer-Division*, ses missions principales restent la suppression des moyens antichars et l'appui des *Panzer-Grenadiere*. En fonction de la situation ou du plan d'attaque, l'*Abteilung* est attachée au régiment blindé ou à ceux d'infanterie motorisée. Si les canons d'assaut sont utilisés pour accroître la force de frappe de l'artillerie divisionnaire, ils sont placés sous l'égide du *Kommandeur* de l'artillerie. Ils sont néanmoins tenus d'être libérés le plus rapidement possible pour remplir leurs missions habituelles. Avant qu'ils ne repartent vers l'avant, ils doivent être ravitaillés en munitions afin de débiter l'engagement rapproché avec le maximum d'efficacité.

En ce qui concerne le ravitaillement, tant qu'elle agit en unité indépendante, l'*Abteilung* est en charge de sa propre logistique. Par contre, cette responsabilité échoit à la division qui viendrait à chapeauter temporairement l'unité. C'est toutefois le *Kommandeur* de l'*Abteilung* qui doit veiller à l'approvisionnement hebdomadaire correct de ses batteries, tant en estimant ses besoins immédiats qu'en anticipant ceux des jours à venir.

▼ La campagne de Russie fait évoluer la doctrine d'emploi des *StuGe*. L'inefficacité des petits canons *Pak 35/36* de 3,7cm face aux chars soviétiques très bien protégés va pousser les canons d'assaut, armés d'un tube de 7,5cm, à prendre le relais dans cette lutte. Très belle vue d'un *StuG III* à canon court badigeonné de blanc.

DE NOMBREUX CHANGEMENTS

Au mois de juillet 1940, les unités se réorganisent. La production de canons d'assaut continue d'augmenter pour dépasser les 20 exemplaires par mois. Il est alors décidé de revoir l'organigramme pour former les premières *Sturm-Artillerie-Abteilungen*. La *K.St.N. 446* datée du 7 juillet préconise une *Abteilung* formée de trois batteries de six engins. Les commandants de batterie ne disposent pas encore de leur propre pièce et doivent participer à la bataille dans un semi-chenillé d'observation désarmé, à raison de trois dans chaque détachement. Par ailleurs, les véhicules de ravitaillement *Sd.Kfz. 252* sont présents en quantité identique.

Le 7 février 1941, le nom de la formation change pour devenir officiellement *Sturmgeschütz-Abteilung*. Le 7 mai de la même année, les commandants de batterie reçoivent enfin leurs propres *StuGe*, portant à 22 le nombre d'engins au sein de l'unité, comme le précise la nouvelle mouture de la *K.St.N. 446* datée du 18 avril. Il y a alors trois *Züge* de deux automoteurs, coiffés, au sein de chaque batterie, par celui du commandant. Ces batteries sont au nombre de trois, totalisant ensemble 21 véhicules de combat, auxquels s'ajoute celui du *Kommandeur* de l'*Abteilung*, portant l'effectif à 22. De cette manière, les unités voient leur puissance de feu renforcée en vue de l'opération « Barbarossa », l'invasion de l'Union soviétique, fixée au 22 juin 1941.

Entre le 10 août 1940 et le 10 janvier 1942, date à laquelle entre en vigueur un nouveau tableau d'organisation, dix-huit *Abteilungen* sont créées. Les canons d'assaut sont encore équipés de la pièce de 7,5cm courte de 24 calibres. Bien qu'elle soit une arme essentiellement destinée à l'appui de l'infanterie, elle est utilisée avec succès dans un rôle antichar contre l'Armée rouge, d'autant que les obus 7,5cm *Hohlgranate 38 HL/1* sont disponibles depuis le début de la campagne à l'Est. Basé sur le principe de la charge creuse, le projectile est censé perforer 45 mm de blindage incliné à 30°.

Les rapports provenant du front de l'Est sont toutefois alarmants. Les KV-1 et T-34 rencontrés pour la première fois s'avèrent redoutables. Les officiers servants sur *StuG* demandent que la protection soit renforcée et qu'un tube long à plus haute vitesse initiale soit désormais installé sur le véhicule. C'est chose faite lorsque le *StuG Ausf. F*, armé d'un tube de 43 calibres, arrive dans les unités.



STURMARTILLERIE-BRIGADEN

Batterie à 10 StuGe

K.St.N. Nr.416 - 1^{er} juin 1944

(note : les remorques ne sont pas représentées)

Stab



StuG III lang (Sd.Kfz. 142/1)



Kübelwagen



Schwimmwagen



Kettenrad (Sd.Kfz. 2)



Kfz. 17 Funkwagen

Stabsbatterie

Gruppenführer



Nachrichtentrupp
leichter
Feldkabeltrupp 3 (mot)



Nachschubstaffel



LKW (3 t)

Sanitätstrupp



Kfz. 31



Sd.Kfz. 251/8

Instandsetzungsdienste

Wug-Instandsetzungs-Staffel



LKW (4,5 t) Kfz. 70 (atelier)

leichter Kfz.-Instandsetzungs-Zug



Roulante



Camion-grue

Ersatzteilgruppe



LKW (4,5 t)

Bergetrupp



Sd.Kfz. 9 (18 t)



Sd.Ah. 116 (22 t)

Tross



Moto (350 cc)



LKW (3 t)

Abteilungsverpflegungstross



LKW (3 t)

Stu.Gesch.Battr. (mot.) (10 Gesch.)

x3

Gruppenführer Batterietruppe



Gefechtsbatterie

Geschützstaffel

1. Zug



StuG III lang (Sd.Kfz. 142/1)

2. Zug



10,5 cm StuH 42 (Sd.Kfz. 142/2)

3. Zug



StuG III lang (Sd.Kfz. 142/1)

Munitionsstaffel



Kfz.Instandsetzungsgruppe



Maultier

Batterietrop



LKW (3 t)

Begleit-Grenadier-Batterie

Gruppenführer Batterietruppe



1. Zug



2. Zug



3. Zug



Pionierzug



Batterietross





La vitesse initiale du perforant en est fortement augmentée, passant de 385 mètres/seconde à 740. La *Panzergranate 39* parvient alors à perforer 82 mm de blindage incliné à 30° à 1 000 mètres. En conséquence, les tactiques d'engagement évoluent, et, au mois d'avril, la nouvelle version de la doctrine d'emploi précise désormais que le *Sturmgeschütz* peut être utilisé avec succès contre les véhicules blindés et les chars légers ennemis.

La bonne réputation des canons d'assaut va grandissante dans les rangs de l'infanterie allemande, qui réclame à cor et cri des moyens supplémentaires pour faire face à l'accroissement de la puissance de feu de l'Armée rouge. Et les *Landser* sont entendus, avec l'entrée en vigueur d'un nouveau tableau d'effectifs en novembre 1942, qui ne se généralisera cependant qu'en mars de l'année suivante. Le nombre

d'engins passe à 31, avec trois batteries comptant chacune trois *Züge* de trois *StuGe* assujettis à celui de leur commandant, auxquels s'ajoute celui du commandant de l'*Abteilung*. Parallèlement à cet accroissement de la force de frappe, de nouveaux détachements voient le jour.

GUDERIAN REVIENT DANS LA DANSE

Tombé en disgrâce après la bataille de Moscou, le *Generaloberst* Heinz Guderian est rappelé au service en février 1943 pour prendre la tête de l'inspection des troupes blindées. Pour mémoire, il est, dès le début, un ferme opposant aux *StuGe*, qu'il considère comme des moyens attribués à l'infanterie cannibalisant les ressources de production en *Panzer*.



▲ Le montage d'un tube long de 48 calibres sur le *StuG III Ausf. F* renforce encore les capacités antichars du canon d'assaut. Il lui permet d'engager des cibles à plus longue portée. Sur ce cliché, un cavalier de la *SS-Kavallerie-Division* (future « Florian Geyer ») observe le terrain au profit de l'engin muni de *Schürzen*, ces jupes blindées conçues pour déjouer les effets des redoutables fusils antichars russes de 14,5 mm.

◀ À l'instar des autres véhicules de combat, les *StuGe* montent au feu les râteliers remplis. Ce cliché montrant un équipage de *Sd.Kfz. 252* réapprovisionnant un canon d'assaut permet d'observer la courte douille de la munition de 7,5cm adaptée au tube de 24 calibres à faible vitesse initiale.



S'il ne peut plus nier l'efficacité des canons d'assaut, il désire cependant voir leur rôle évoluer plus clairement vers la lutte antichar. Lors de sa conférence devant l'OKW et l'OKH se tenant le 9 mars 1943, « Schneller Heinz » précise : « la défense antichar constituera de plus en plus la mission essentielle du canon d'assaut, car toutes les autres armes de défense antichar manifestent une efficacité trop réduite en face du nouveau matériel ennemi ou bien sont exposées à de trop fortes pertes. Toutes les divisions des principaux fronts de combat ont donc besoin dans une certaine mesure de cette arme ; sur les fronts secondaires, on se contentera de créer des réserves de haut commandement en *Sturmgeschütze* et on équipera d'abord les divisions de chasseurs de chars sur affût automoteur. Pour économiser les hommes et le matériel, il deviendra inéluctable de fondre progressivement les groupes de canons d'assaut et ceux de chasseurs de chars. » Bien que contradictoire avec les besoins exprimés par l'Infanterie, ce discours reconnaissant la valeur intrinsèque des engins voulus par Manstein ne fait que coller aux retours d'expérience du front de l'Est, qui font l'éloge des automoteurs.

▲ De combat en combat, les *StuGe* gagnent une réputation supérieure à celle des *Panzer*, au point que les officiers d'infanterie les plébiscitent et en réclament toujours davantage. Celui-ci appartient à la *Sturmgeschütz-Abteilung 243*.

▼ L'arrivée du masque de canon *Saukopf* au profil balistique optimisé (il est arrondi et non plus angulaire) sur la *Ausf. G* marque l'ultime évolution du *StuG*. Cette version est de plus en plus utilisée pour combler les vides dans les rangs de la *Panzerwaffe*. Cet engin revient d'un engagement qui semble avoir été très dur avec les Soviétiques : il sert d'ambulance et est surchargé de blessés.
© ECPAD/France/1943/
Ludwig Knobloch

Citons en exemple le rapport du *Kommandeur des Sturmgeschütz-Ersatz- und Ausbildungs-Abteilungen* qui, après avoir visité les unités engagées face à l'Armée rouge, affirme : « Dans la situation de combat actuelle, les *Panzer* sont sans valeur en comparaison des canons d'assaut. Les faits suivants appuient cette assertion :

1. Les chars opèrent sur des zones étendues. Leurs avantages résident dans la mobilité par le biais de manœuvres d'évasion ou de flanc. Ils ne cherchent pas à engager les blindés russes. Ils ne sont pas profilés pour combattre en collaboration avec l'infanterie allemande.

2. Leur blindage et leurs systèmes de visée optiques sont inférieurs à ceux des *StuGe*.

3. Les *Panzer* sont substantiellement plus hauts que les automoteurs et sont donc plus faciles à détruire.

Un *Kommandeur* haut placé s'est entendu dire : je préférerais avoir une *Sturmgeschütz-Abteilung* qu'une *Panzer-Division* entière, tandis qu'un *Oberst* affirme opter plutôt pour deux *StuGe* que dix *Panzer*. Le *Sturmgeschütz* est en passe de devenir cet été l'arme la plus avantageuse. Tous les commandants d'infanterie parlent de cet engin avec enthousiasme en reconnaissant ses capacités. En plus de la défense contre les assauts des fantassins ennemis, la *Sturm-Artillerie* peut se targuer d'une grosse proportion du nombre de chars adverses détruits. En août 1943, onze *Sturmgeschütz-Abteilungen* en ont détruit 423 pour la perte totale de 18 engins. »

Ces visions contradictoires entre l'Arme blindée et l'Infanterie se traduisent dans les faits par l'adoption d'une situation de compromis. Les canons d'assaut produits ne sont plus l'apanage de l'Artillerie. En 1943, cette dernière ne perçoit plus que 54 % des exemplaires sortant des chaînes d'assemblage, la *Panzerwaffe*, quant à elle, en reçoit un quart, le solde étant dispersé dans les unités d'infanterie de la *Luftwaffe* et de la *Waffen-SS*.

Le 1^{er} février 1944, un nouveau tableau d'effectifs est publié pour les *Sturmgeschütz-Abteilungen*. Il entérine un détachement formé de trois batteries comprenant trois *Züge* de trois engins chacun et deux de commandement. La *Gruppe Führer* est quant à elle dotée de trois canons d'assaut, portant le total à 45 automoteurs.





LA FIN DE L'AVENTURE

En 1944, les *Infanterie-Divisionen* et les *Volks-Grenadier-Divisionen* comprennent une *Panzerjäger-Abteilung*, qui n'est dans les faits rien d'autre qu'une *Sturmgeschütz-Abteilung*. L'organigramme est formalisé dans la *K.St.N. 1149* datée du 1^{er} février 1944. Sa désignation exacte est : *Sturmgeschütz-Abteilung in Panzerjäger-Abteilung (10 oder 14 Geschütze)*^[4]. Cette appellation indique que deux versions coexistent : l'*Ausführung A*, forte de dix engins, et la *B*, en comptant quatorze. La version A consiste en trois *Züge* de trois canons d'assaut chapeautés par un dixième engin appartenant au chef de l'*Abteilung*. Dans la version B de l'organigramme, on retrouve un engin supplémentaire par *Zug* et un de plus dans la *Gruppe Führer*. Ces détachements d'appui servent à épauler les assauts et à lutter contre les blindés adverses.

La création de ces unités complique les choses pour Berlin, car les *Sturmgeschütz-Abteilungen*, les vraies, les indépendantes, doivent continuer à exister pour renforcer ponctuellement les unités d'infanterie engagées au feu. Pour éviter toute confusion, le 14 février 1944, les *Sturmgeschütz-Abteilungen* sont rebaptisées *Sturmgeschütz-Brigaden*. Elles conservent le tableau d'effectifs à 45 pièces. Cependant, la cadence de production est insuffisante en usines pour couvrir les besoins des unités de campagne, et, réalité, seules quatre brigades jouiront d'une dotation complète. Les *Sturmartillerie-Brigaden* ont, elles, pour particularité d'intégrer une *Begleit-Batterie*. À ce stade de la guerre, cette adjonction a pour but de compenser la perte de qualité générale de l'infanterie d'accompagnement en englobant des fantassins spécialement entraînés pour combattre aux côtés des *StuGe*. Le fait que ces *Grenadiere* – ainsi renommés en décembre 1944 – soient intégrés à l'organigramme permet de disposer de combattants mieux rodés aux tactiques de combat spécifiques des canons d'assaut. Cette petite troupe est constituée

[4] *Sturmgeschütz-Abteilung in Panzerjäger-Abteilung (10 oder 14 Geschütze)* : signifie détachement de canons d'assaut dans les détachements de chasseurs de chars à 10 ou 14 canons.

▼ Ce *StuG Ausf. G* milieu de production est encore équipé du mantelet trapézoïdal. Il est le premier engin de la série à recevoir une plaque basculante protégeant une mitrailleuse MG-34 sur le toit de la casemate pour accroître ses capacités de défense rapprochée. Notez les patins de chenilles disposés pour renforcer le blindage frontal de l'engin.

d'environ 200 hommes, officiers inclus, tous issus des unités de réserve et d'instruction de l'artillerie. Dans le même temps, une *Panzer-Begleit-Batterie* est ajoutée pour assurer les tâches de reconnaissance auxquelles les automoteurs ne sont pas adaptés. Les planificateurs jettent leur dévolu sur les *Panzer II*, pour combler les rangs. Mais cette unité d'éclairage sera rayée des tableaux d'organisation le 7 janvier 1945.

À la fin de la guerre, les usines du *Reich* sont terriblement perturbées par le matraquage de l'aviation de bombardement alliée, et leur production ne suffit plus à combler les pertes en chars de la *Wehrmacht*. De fait, les *StuGe*, fabriqués plus aisément (car dépourvus de tourelle et de son mécanisme), sont de plus en plus utilisés en guise d'engins de remplacement dans les *Panzer-Regimenter* des divisions blindées. Parler d'un organigramme spécifique et structuré n'a dès lors plus guère de sens. Les engins sont incorporés au fur et à mesure de leur sortie des chaînes de production pour renflouer les unités étrillées par les derniers combats meurtriers livrés par l'Armée allemande.

LA VALEUR DE L'IDÉE

Les formations de canons d'assaut ont aujourd'hui disparu. À l'instar des unités de *Panzerjäger*, elles n'ont pas survécu à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Peu avant la capitulation du *Reich*, les derniers combats ont annoncé l'avènement du règne du char principal de bataille combinant l'ensemble des fonctions des engins spécialisés conçus pendant le conflit : percée, exploitation, lutte antichar et appui de l'infanterie. La versatilité d'usage des *Main Battle Tanks* limite le nombre de types d'engins différents alignés, rabotant les coûts de développement et facilitant les opérations de logistique et de maintenance. Est-ce à dire que Guderian avait entièrement raison et que le *Sturmgeschütz* est un concept erroné ?



Nous nous permettrons d'être plus nuancés dans la réponse apportée. En 1939, le combat interarmes n'est pas encore aussi développé qu'aujourd'hui, et ce même dans la *Wehrmacht*. Aux côtés des *Panzer-Divisionen* intégrant cette notion novatrice pour l'époque, existent des grandes unités d'infanterie qui ne disposent pas, dans leurs organigrammes, de moyens d'appui blindés spécialisés et se trouvent fortement démunies quand elles sont esseulées dans une bataille de rencontre. De ce point de vue, les *Sturmgeschütz-Abteilungen* leur donnent la force de frappe nécessaire pour accomplir des missions ponctuelles par leurs propres moyens. Ces formations apportent donc une faculté d'adaptation au corps de bataille allemand. Atout qui lui permet en partie de maintenir sa suprématie jusqu'à la fin 1942.

À partir de ce tournant, les conditions évoluent. Le *III. Reich* est contraint de passer sur la défensive, et ses moyens de production sont mis mal. La souplesse d'emploi des canons d'assaut les rend particulièrement adaptés aux opérations, et pas seulement celles d'appui direct. Les *StuGe* sont facilement « dissimulables », appropriés aux missions d'appui d'infanterie et bien protégés. Par ailleurs, ils sont idéaux à fabriquer dans le cadre d'une économie de guerre : l'absence de tourelle facilite leur production en grande série. Sans compter qu'un *StuG* est moins coûteux qu'un *Panzer III* et quatre fois moins cher qu'un *Tiger* ! Ainsi, remis dans le contexte tactique de la Seconde Guerre mondiale, les *Sturmgeschütz-Abteilungen* peuvent être considérées comme parfaitement adaptées aux besoins de l'Armée allemande tout au long du conflit. ■

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

- ▶ Guderian (H.), *Souvenirs d'un soldat*, Plon, 1963
- ▶ Journal *Die Woche*, mai 1940
- ▶ *Tactical & Technical Trends*, n° 19, Feb 1943, US Army
- ▶ Charpentier (L.), *Trucks & Tanks HS n° 8*, septembre-octobre 2011
- ▶ Jentz (T.) & Doyle (H.), *Sturmgeschütz III 1940-42*, Osprey, 1996
- ▶ Jentz (T.) & Doyle (H.), *Sturmgeschütz & IV 1942-45*, Osprey, 2001
- ▶ Zaloga (S.), *M10 TD vs StuG III Assault Gun*, Osprey, 2013

▼ Le concept de canon d'assaut ne survivra pas à l'arrivée du *Main Battle Tank*, capable de remplir l'ensemble des tâches sur le champ de bataille. Les autres engins spécialisés subissent le même sort dès le début de la guerre froide.



▲ Le *Sturmgeschütz III* – et dans une moindre mesure le *Sturmgeschütz IV* – est utilisé par la *Wehrmacht* avec succès jusqu'à la fin du conflit. Pouvant être employé en défensive aussi bien que dans un rôle offensif, il répond aux besoins des *Landser* dans la plupart des situations de combat.





ET SI LA GUERRE AVAIT DURÉ UN AN DE PLUS ?

1^{re} PARTIE : LE MYTHE DES ARMES MIRACLES DE LA *PANZERWAFFE*

Il est bien souvent difficile de s'imaginer quelle tournure auraient pu prendre les événements si la Seconde Guerre mondiale avait, par miracle pour le *III. Reich*, duré quelques mois de plus. Sans se lancer dans un exercice uchronique susceptible d'alimenter les fantasmes, qui plus est hasardeux et bien peu en rapport avec l'Histoire dès lors qu'il s'agit de la réécrire, nous nous interrogeons simplement sur le visage, la structure, les matériels qu'auraient pu arborer ou intégrer les Armes blindées des différents belligérants européens si le conflit s'était prolongé. Que les convaincus de la supériorité technologique allemande se le tiennent pour dit, la *Panzerwaffe* aurait eu affaire à fort parti, et l'on peut même aller jusqu'à dire qu'il est heureux, pour Berlin, que la guerre se soit terminée en mai 1945 ! Tentative de projection...

Au début de l'année 1945, la *Wehrmacht* est lancée dans un ambitieux programme de nouveaux blindés intégrant les enseignements tirés des engagements de la première partie – victorieuse, mais non exempte de revers significatifs – du conflit mondial. Outre de remplacer des matériels vieillissants faisant appel aux châssis de *Panzer III* et *IV* – dont les premiers exemplaires sont tout de même sortis des usines en 1937 –, l'Allemagne adopte, enfin serait-on tenté de dire, une approche industrielle des opérations mécanisées devant aboutir à une standardisation et à une facilitation de la maintenance des engins. La réorganisation des unités de production par le ministre de l'Armement, Albert Speer, a permis à l'industrie militaire allemande d'atteindre des records en 1944, et le moment paraît opportun. Du reste, les Allemands ont-ils vraiment le choix, alors que les Alliés occidentaux et les Soviétiques frappent aux portes du *Reich* ? Or, pour la *Generalinspektion der Panzertruppen*, il ne s'agit plus seulement, comme par le passé, d'une simple course entre le boulet et la cuirasse répondant à l'introduction de chars ennemis mieux armés et protégés (notamment du côté soviétique), mais, à l'arrière du front, de permettre la prise en compte de la production des nouveaux blindés par un maximum de constructeurs et, à l'échelon des troupes combattantes, de faciliter la réparation des machines pour maintenir une disponibilité optimale du parc blindé.

NOUVELLE GÉNÉRATION

Depuis mai 1942, l'*Oberbaurat* Heinrich Ernst Kniepkamp, ingénieur en chef et codirecteur du *Waffenprüfamnt 6*, le département de conception



▲ Le *Generaloberst* Heinz Guderian est le *Generalinspekteur der Panzertruppen*. Il est aussi chef d'état-major de la *Heer* jusqu'à son limogeage le 28 mars 1945. « Schneller Heinz » supervise la mise en chantier de nombre de matériels, comme les systèmes de vision infrarouges, l'*Aukfärer* (D), le *Kugelblitz* (D), etc. avant que la décision de rationalisation de la production du 20 février 1945 n'interrompe tous les développements en cours. US Nara

▼ Des *Panzer II*, des *Panzer III*, des *Panzer IV*, et encore pas toujours de la même version : ce cliché pris en URSS durant l'opération « Barbarossa » illustre la disparité du parc blindé allemand. En outre, à cette époque, s'y ajoutent les *Panzer 35(t)* et *38(t)* équipant d'autres divisions. Le programme E, démarré en 1942, vise à remédier à ce grave handicap compliquant la fabrication en usine et la maintenance en atelier. Archives Caraktère

des blindés au *Heereswaffenamt* (Centre de recherches et développement de la *Heer*), dirige le programme E. Cette simple lettre correspond à *Entwicklungstypen* (type standard) ou *Einheitsfahrgestell* (châssis à usage multiple) et désigne une nouvelle génération de chars et chasseurs de chars élaborée en étroite collaboration avec les militaires afin que ces engins bénéficient de toute l'expérience acquise jusqu'ici par la *Panzerwaffe*.

L'idée directrice du programme E est de standardiser autant que faire se peut les pièces et les organes mécaniques sur les différents modèles, pour simplifier la production en usine et faciliter à la fois la logistique et la maintenance du parc blindé de la *Heer* sur le terrain.

Du point de vue strictement technique, le cahier des charges imposait un certain nombre de critères très précis. En premier lieu, les châssis devaient être bas afin d'obtenir la silhouette la plus ramassée possible. La boîte de vitesses et la transmission des engins devaient être placées à l'arrière, au plus près du moteur, l'ensemble disposé dans un même compartiment de manière à dégager un maximum d'espace sur le devant. Outre de faciliter l'entretien, cet agencement permettait un gain de poids à l'avant qui serait réinvesti au profit d'un autre desideratum : un blindage frontal optimal. Par ailleurs, les engins devaient être capables de poursuivre le combat en cas de dommages occasionnés par les mines aux galets avant en tendant les chenilles autour des roues restantes. Enfin, les *Entwicklungstypen* devaient pouvoir embarquer un plus grand nombre de munitions, être équipés de systèmes de stabilisation des tubes, d'optiques de tir encore plus efficaces et de viseurs infrarouges dans le but d'optimiser les engagements à longue distance, y compris de nuit.





▲ Colonne mécanisée allemande dans la plaine hongroise fin 1944. Le Panther *Ausf. G* est le fer de lance des *Panzer-Divisionen*, mais il souffre, tout au long de la guerre, de problèmes mécaniques. Son successeur à moyen terme, le E-50, doit être conçu selon un principe modulaire permettant à un atelier de campagne de changer un bloc (en l'occurrence ici le bloc motopropulseur) en moins de 25 minutes.
© ECPAD/France/1944/Fritz Brieke



Il est vrai qu'à ce stade de la guerre, le fleuron de la très réputée industrie de l'optique allemande conçoit des technologies de pointe d'une facture et d'un intérêt tactique considérables. Les firmes AEG et Leitz ont mis au point, en 1944, le système de vision nocturne infrarouge FG 1250 « Sperber » permettant – en théorie, car ils ne devaient être qu'une poignée à l'utiliser au feu – aux Panther de combattre de nuit. Parallèlement, Zeiss travaille sur un télémètre stéréoscopique à destination des *Panzer*. Monté dans la tourelle sur un support absorbant les chocs, il porte à 20 000 mètres et doit entrer en service en juillet 1945 !

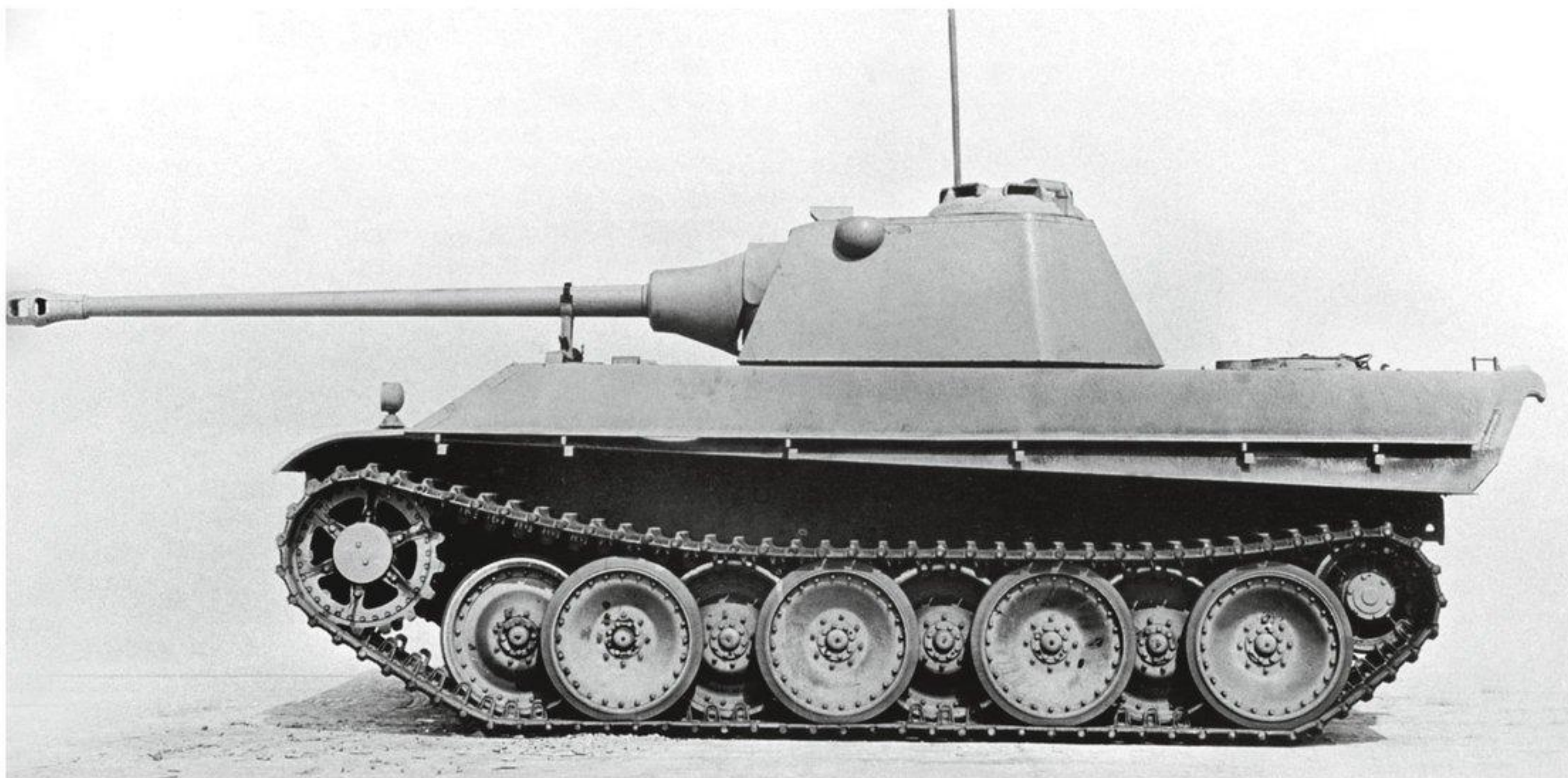
Au final, six modèles de blindés ont été retenus : les chasseurs de chars E-5 Rutscher, E-10 Hetzer et E-25 Jaguar ; les chars E-50, E-75 et E-100. Comme le terme *Einheitsfahrgestell* l'indique, la déclinaison de plusieurs d'entre eux, notamment les châssis des trois modèles de *Panzer*, a été envisagée (chasseurs

de chars, blindés antiaériens, obusiers automoteurs, etc.), toujours dans un souci de rationalisation du parc mécanisé, qui avait pâti de son hétérogénéité au début de la guerre. Le programme E a été validé en avril 1943 par les responsables du *Heereswaffenamt*. Le *Waffenprüfamt 6* a confié ces différents projets à un très large panel d'industriels de l'armement et de constructeurs de véhicules militaires, dont Adler, Argus, Auto-Union, Porsche, Büssing-NAG, Daimler, Steyr ou encore Deutz-Magirus.

▼ Le prototype du *Schmalturm*, qui doit équiper le *Panzer V Ausf. F* et le E-50, est ici monté à titre expérimental sur le châssis d'un *Panther Ausf. G*. Le canon est encore un 7,5cm, mais c'est le 8,8cm qui est prévu en série. BTM

DE NOUVEAUX PANZER : MAIS POUR QUOI FAIRE ?

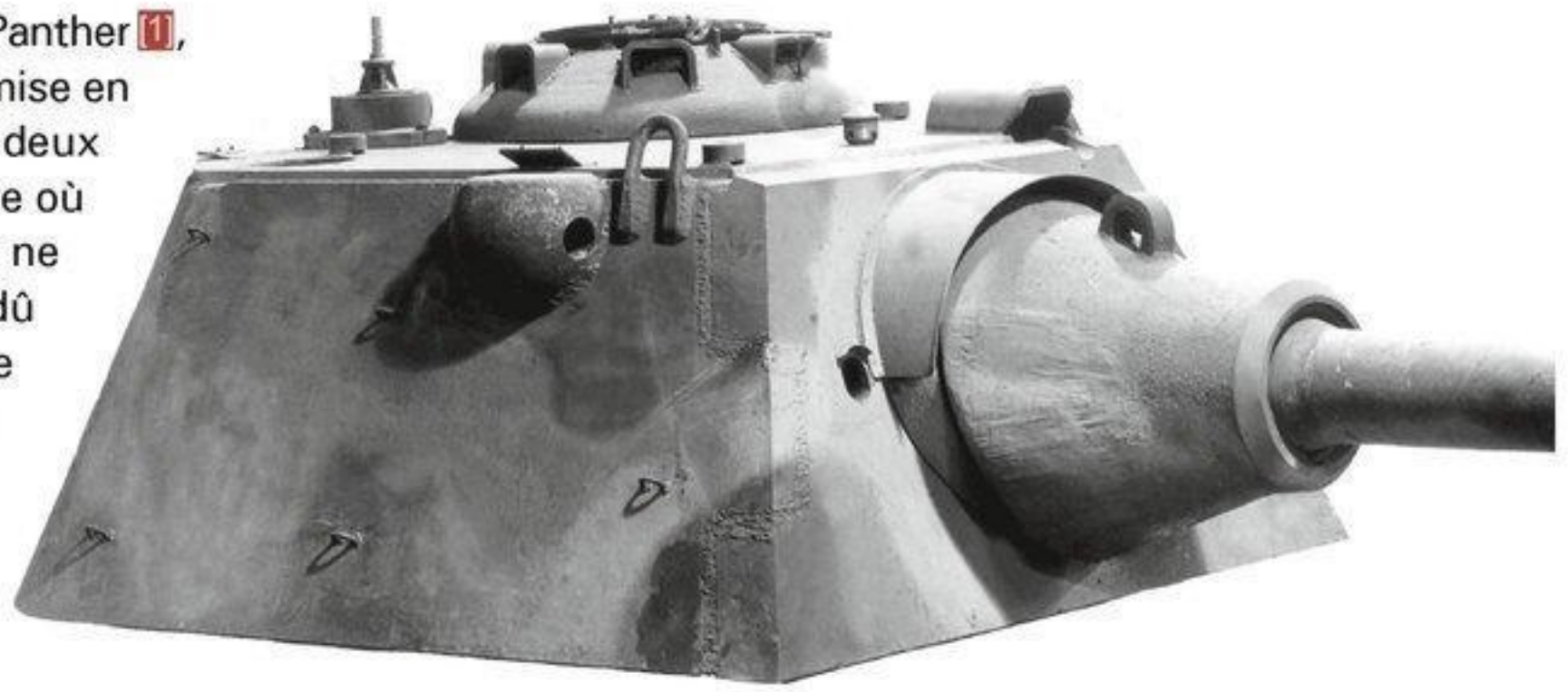
Le char de combat censé succéder au *Panther Ausf. G* et au *Panzer IV* (arrivé à bout de potentiel : il est sorti en 1937, mais sa conception remonte à 1935 !) dans les organigrammes



des *Panzer-Divisionen* est le char moyen *Panzer V Ausf. F Panther* [1], qui n'était visiblement qu'un engin de transition avant la mise en production du *Panzer E-50*. Précisons-le d'emblée, ces deux engins n'ont pas grand-chose en commun, dans la mesure où ils ne sont pas issus du même programme – le premier ne faisant pas partie du E –, mais ils auraient tout de même dû partager plusieurs éléments structurels et mécaniques d'une conception contemporaine à leur mise en chantier. L'un et l'autre devaient en effet recevoir la nouvelle tourelle développée depuis le printemps 1944 par Daimler-Benz : le désormais bien connu *Schmalturm*. Par rapport à celle des versions précédentes du Panther, cette tourelle est plus compacte et mieux protégée grâce à l'épaisseur accrue de son blindage (120 mm en frontal, 60 mm en latéral, 25 mm en toit) et son mantelet conique type *Saukopf* limitant les risques de ricochet des projectiles ennemis en direction de la caisse. Comme il est plus petit que la tourelle standard du Panther, le *Schmalturm* nécessite moins de matériaux pour sa construction et moins de travail sur la chaîne d'assemblage de la part des ouvriers (dont le niveau de qualification s'est foncièrement dégradé au fil de l'expédition de la main-d'œuvre au front). Il est armé d'un canon *KwK 44/1 L/70* de 7,5 cm dessiné par Škoda, mais l'*Oberst* Friedrich Holzhäuer, du *Waffenprüfamt 6*, a finalement préconisé, au cours d'une réunion de l'*Entwicklungskommission Panzer*, l'adoption de l'énorme *KwK 43 L/71* de 8,8 cm – le tube du Tiger II – capable de venir à bout de la cuirasse de n'importe quel char allié [2] ; il est vrai que la largeur des deux pièces est identique. Également munie d'une mitrailleuse coaxiale MG-42, la tourelle doit intégrer des équipements des plus modernes, comme un télémètre stéréoscopique Zeiss de 1,32 m pour l'acquisition de cibles, d'autres optiques de tir (le viseur périscopique SZF1 est prévu en série), un système de stabilisation du canon et éventuellement un viseur infra-rouge FG 1250 sur le tourelleau du chef de char pour le combat nocturne. Autre point commun entre le *Panzer V Ausf. F* et le E-50 : la propulsion. Les deux engins doivent être mus par le moteur à essence Maybach HL 234 à 12 cylindres en V développant 900 cv à 3 000 tr/min ; il s'agit du HL 230 du Panther, amélioré par un système d'injection. Tourelle et motorisation sont donc les seuls points communs entre les deux chars privilégiés par les autorités allemandes. Ultime évolution du « fauve » introduit pour la première fois à Koursk, le *Panzer V Ausf. F* est donc, en quelque sorte, une *Ausf. G* à laquelle l'on aurait greffé ces éléments prévus pour le E-50.

[1] À ne pas confondre avec le Panther II, qui aurait dû remplacer le Panther I (*Ausf. D, Ausf. A* et *Ausf. G*). La *Ausf. F* n'aurait dû simplement être que la dernière version de ce dernier.

[2] Sa *Panzergranate 39* (obus perforant à ogive et coiffe balistique) est capable de transpercer 165 mm de blindage à 1 000 mètres sous une incidence de 30° ; sa *Panzergranate 40/43* à très haute vitesse initiale (1 130 m/s) peut percer 237 mm de blindage à 100 mètres sous une incidence de 30° et encore 217 mm d'acier à 500 mètres.



▲ Gros plan du *Schmalturm* de Daimler-Benz qui devait être greffé sur le Panther *Ausf. F* et le E-50. La sphère visible sur le flanc devait abriter le viseur du télémètre stéréoscopique de 1,32 m qui était prévu. BTM

Le nouveau char se distingue évidemment du Panther *Ausf. G* de fin de série par le *Schmalturm*, mais aussi par un accroissement du blindage du toit de la caisse (les sections les plus fines passent de 16 à 25 mm). Les autres différences consistent en des modifications ou améliorations mineures : des trappes différentes pour le pilote et le tireur, le montage d'un MP-44 à la place de la mitrailleuse MG-34 en rotule de caisse, et un agencement interne permettant la modification rapide, en campagne, de n'importe quel engin en véhicule de commandement (*Befehlspanther Ausf. F.*). Le choix du moteur s'est effectivement porté sur le Maybach HL 234, mais en attendant la finalisation de sa mise au point, le Maybach HL 230 du Panther *Ausf. G* devait être conservé. L'engin aurait dû entrer en production en mars 1945, selon une cadence définie le 26 octobre 1944 :

PRODUCTION PRÉVUE DU PANTHER AUSF. F

	MAN	Daimler-Benz	MNH	Krupp	Nibelungen-Werk	Total
Mars 1945		50				50
Avril	20	120		5	5	150
Mai	160	160	40	20	20	400
Juin	160	150	130	40	40	520
Juillet	160	150	130	60	70	570
Août	160	150	130	70	100	610
Septembre	160	150	130	80	150	670
Octobre	160	150	130	90	200	730
Nov. 1945*	160	150	130	90	230	760

*Objectifs de production mensuels à partir de novembre 1945

Source : Thomas L. Jentz, *Panzer Panther II und Panther Ausf. F, Panzer Tracts No. 5-4*.

Panzer V Ausf. F Panther



Panzer E-50

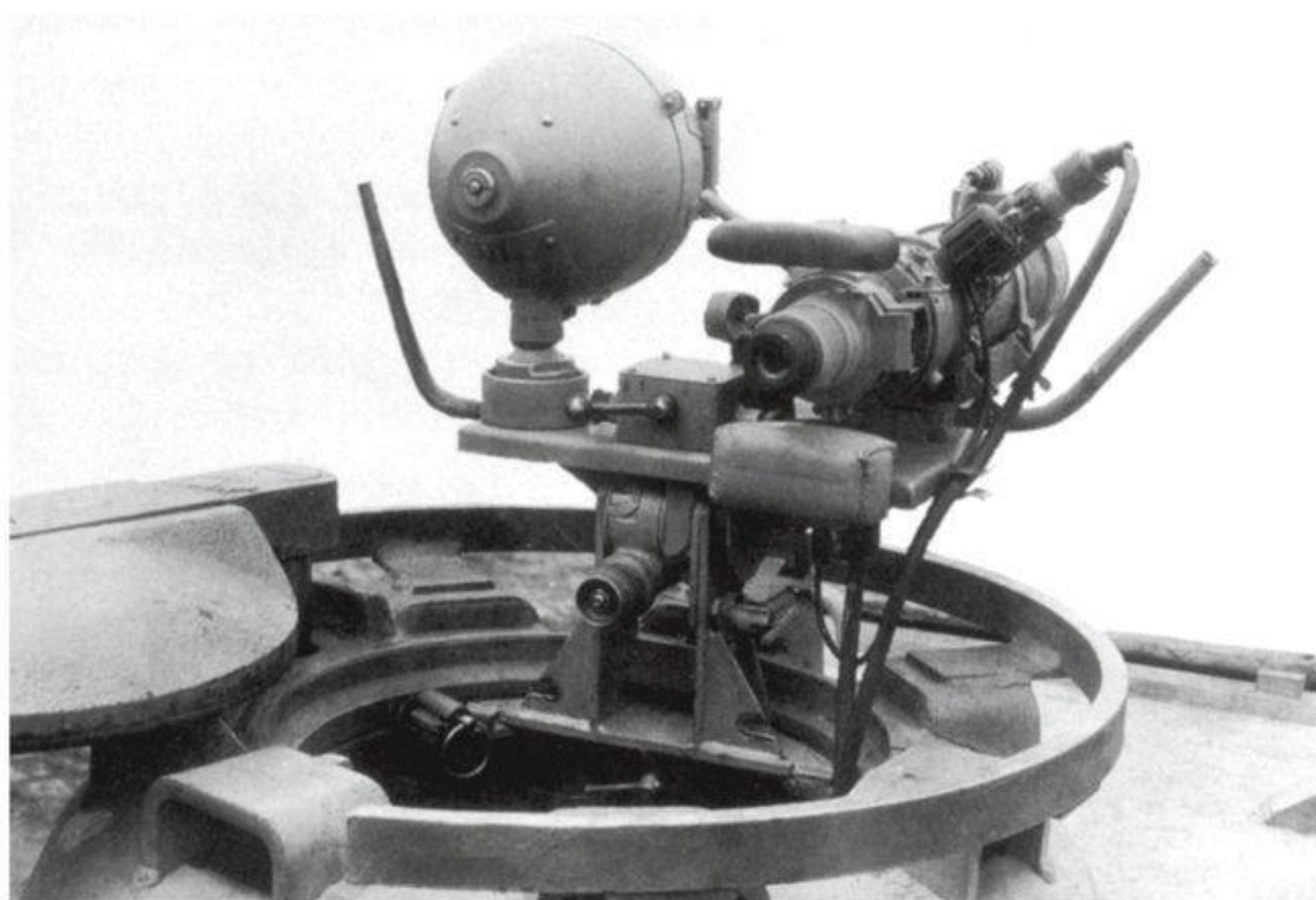


À la différence du Panther *Ausf. F*, le *Panzer E-50* appartient, comme son nom l'indique, au programme E. Il devait être produit par les firmes Weserhütte à Bad Oeynhausen et Adler à Francfort et devenir à terme le char standard des *Panzer-Divisionen*. Il était destiné à remplacer tous les Panther ; la *Ausf. F* n'était donc qu'un engin de transition dont la production aurait dû se maintenir jusqu'à ce que le E-50 entre en service. Autre information mise en évidence par son appellation, ce dernier appartient à la catégorie des 50-65 tonnes, ce qui représente, *a minima*, 5 tonnes de poids en plus que le Panther *Ausf. G* et à peine 6 tonnes de moins qu'un Tiger I, alors que la tourelle *Schmalturm* dont il est pourvu pèse pourtant 100 kg de moins que celle du premier des deux « fauves » ! Le E-50 est donc un char moyen d'une masse importante. La raison tient à son châssis fortement blindé très proche de celui du Tiger II, à la différence qu'il dispose d'un train de roulement comportant trois paires de deux galets de chaque côté, chacune pourvue d'une barre de torsion Adler. Répondant aux critères définis par le programme E, le *Panzer E-50* est conçu selon un principe modulaire. Chaque bloc (compartiment moteur, glacis), amovible et d'un seul tenant, est susceptible d'être changé par les ateliers de campagne en 25 minutes au maximum. Une attention particulière est portée aux soudures, point faible notoire des cuirasses, qui sont facilitées par l'emploi de plaques galvanisées. Dans la caisse, la boîte de vitesses et la transmission sont installées à l'arrière, près du groupe motopropulseur, ce qui doit procurer un meilleur équilibre de l'engin (et compenser le déplacement du centre de gravité vers l'avant induit par le *KwK 43 L/71* de 8,8cm), l'espace gagné devant permettant d'embarquer davantage d'obus. Plusieurs sources évoquent les travaux de Krupp sur un canon de 8,8cm, nommé *KwK 42*, devant à l'avenir être logé dans le *Schmalturm* du E-50. Propulsé par le moteur Maybach HL 234, doté d'une transmission hydraulique à huit rapports, le E-50 doit atteindre la vitesse maximale de 60 km/h grâce à son injection. Pour le combat de nuit, le blindé embarquerait les supports lui permettant de fixer des dispositifs de vision nocturne infrarouges FG 1250 « Sperber » pour le chef de char (sur le tourelleau) et FG 1253 ou FG 1254 pour le pilote (vision périscopique).

Pour les Allemands, la menace principale reste l'Armée rouge sur l'*Ostfront*, et la plupart des matériels étudiés à la fin 1944 répondent aux exigences de portée de tir et de protection indispensables pour affronter les chars lourds soviétiques Joseph Staline. La portée efficace et la puissance de feu dévastatrice du canon de 8,8cm emprunté au Tiger II, de même que l'épaisseur des

blindages frontaux des deux engins (120 mm en tourelle et en superstructure pour le E-50 ; 120 mm en tourelle, 80 mm en superstructure pour le Panther *Ausf. F*), s'inscrivent dans cette logique.

Aux côtés du char standard des *Panzer-Divisionen*, les penseurs de l'Armée blindée allemande ont aussi planché, toujours dans le cadre du programme E, sur le successeur des Tiger I et II à l'échelon des *schwere Panzer-Abteilungen*, les bataillons indépendants de chars lourds. Il s'agit en l'occurrence du E-75, une déclinaison alourdie du E-50 répondant elle aussi au besoin de standardisation de la *Heer*.



Panzer E-75



En effet, outre le système d'alimentation en carburant, la ventilation et bien d'autres éléments, le châssis devait être le même que celui du E-50, quoique pourvu d'un blindage plus épais (80 à 185 mm). Il est surmonté d'une tourelle Henschel de Tiger II armée d'un canon long *KwK L/68* de 10,5cm (également munie d'un télémètre stéréoscopique et des stabilisateurs de canon et d'optique), ce qui porterait son poids total à 75-80 tonnes. De façon à supporter cette charge supplémentaire, le train de roulement comporterait, de chaque côté, non plus six mais huit galets et quatre suspensions Adler au lieu de trois. Le char lourd devait lui aussi être motorisé par un Maybach HL 234 lui permettant d'atteindre 45 km/h sur route. Comme les châssis du E-50 et du E-75 devaient partager de nombreux composants, celui du char lourd aurait également dû être construit au complexe Adler de Francfort. Le nouveau char lourd aurait lui aussi reçu les équipements de combat nocturnes sus-évoqués.

Objectivement, dans quelles conditions auraient été appelés à opérer Panther *Ausf. F* et E-50 ? Les *Panzer-Divisionen* de 1945 ne sont plus que des « divisions fantômes », sans même parler des unités de circonstance

▲ Le système de vision infrarouge « Sperber » doit équiper tous les chars du programme E. Il se compose d'un projecteur infrarouge *Infrarot-Scheinwerfer* de 20cm et d'une lunette de conversion Biwa FG 1250. La photo du bas met en évidence la manette dont se sert le chef de bord pour faire pivoter le système en élévation, ainsi que la bandelette métallique reliant verticalement la hausse du Biwa à un curseur qui indique au tireur les mouvements verticaux de la FG 1250 maniée par le *Bordführer*. Cela lui permet donc de connaître l'élévation exacte du « Sperber » verrouillé sur la cible et de faire feu. US Nara

qui voient le jour durant les derniers mois de guerre (telle la *SS-Panzer-Brigade* « Westfalen » qui dispose... de 15 *Panzer III* à canon de 5cm et un *Panzer II* détourellé muni d'une radio). Et pourtant, dirigé par un Heinrich Himmler alors au faîte de sa puissance, mais régnant sur un tas de ruines, le sinistre Ordre noir fantôme toujours au printemps 1945 quant à la mise sur pied de six autres divisions SS ayant déjà reçu leur nom de baptême (!) et parmi lesquelles figurent trois mécanisées : *SS-Freiwilligen-Panzer-Grenadier-Division* « Feldherrnhalle », *SS-Panzer-Division* « Reichsmarschall » et *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Wallenstein ». La *Heer*, passée au second plan depuis l'attentat du 20 juillet 1944 contre Hitler, n'est guère en meilleur état avec ses *Panzer-Divisionen*, qui n'ont de prestigieux que le nom (« Clausewitz », « Müncheberg », « Jüterbog », etc.) et n'alignent que quelques milliers d'hommes et dizaines de chars.

▼ Sans même parler des délais nécessaires au développement des *Entwicklungstypen* et des retards prévisibles dans la production, la mise en service des *Panzer V Ausf. F*, E-50 et E-75 n'aurait été qu'un gaspillage supplémentaire. En face, les Alliés ne restent pas inactifs sur le plan industriel. Ainsi, le Panther est concurrencé avant même la fin de la guerre par les M26 Pershing, Comet et autres JS-2. © ECPAD/France/1944/Fritz Briek





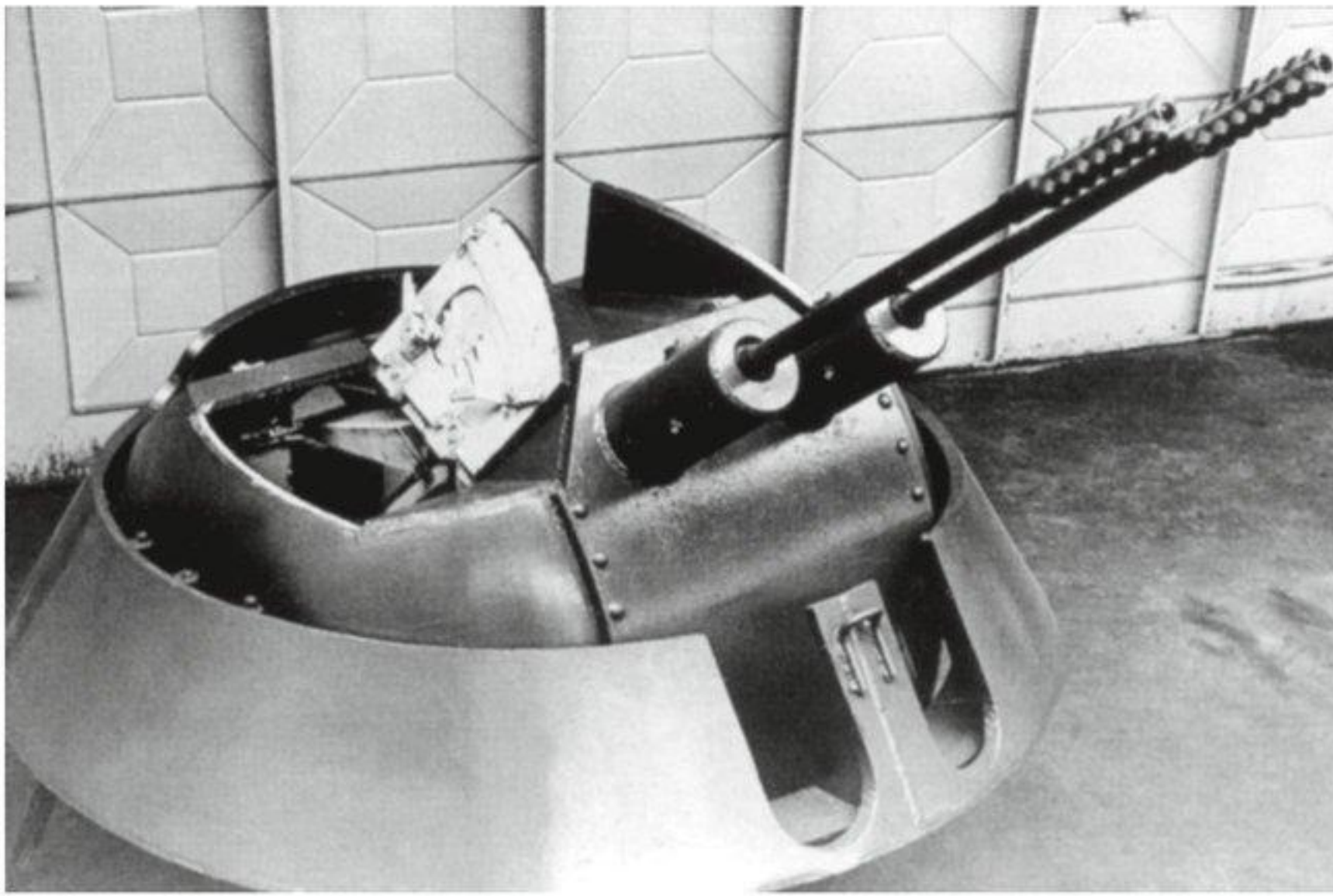
À ce stade du conflit, à quoi riment la levée de ces divisions blindées de la dernière chance et l'élaboration de ces *Panzer* « miracles » ? Avec la structure des *Panzer-Divisionen Typ 1945*, les Allemands ont manifestement atteint le format minimal pour leurs divisions blindées. Le *Panzer-Regiment* est désormais mixte, son second bataillon n'alignant non plus des chars, mais des *Panzer-Grenadiere* ; il ne compte par conséquent plus que 54 *Panzer* contre 165 à la *Panzer-Division Typ 1944*. Et encore faut-il rappeler qu'il s'agit de dotations théoriques, souvent impossibles à atteindre, la réalité sur le terrain rendant chimériques ces nouvelles tables d'organisation. D'ailleurs, aux formations qui ne disposent plus des effectifs humains et matériels suffisants pour adopter cet organigramme, le *Generaloberst* Heinz Guderian a substitué la *Kampfgruppe Panzer-Division Typ 1945*, au demeurant franchement squelettique, puisqu'elle ne compte qu'un seul régiment de *Panzer-Grenadiere* au lieu de deux, dispose d'une compagnie d'éclairage de moins dans son bataillon de reconnaissance et est amputée d'un groupe d'artillerie par rapport à la *Panzer-Division Typ 1945* ! En vérité, les rangs clairsemés des *Panzer-Divisionen* ne permettent plus à la *Wehrmacht* que des contre-attaques localisées en 1945, des coups de main incapables d'enrayer l'avance ennemie à l'Ouest comme à l'Est. Avenu de faiblesse, il n'y a que lorsque

▲ L'un des adversaires potentiels des E-50 et E-75 : le T-54 modèle 1946. Si la tourelle est caractéristique de ce modèle de présérie, le châssis et le canon D-10T de 100 mm sont déjà ceux de ce char soviétique de légende, dont de nombreux exemplaires sont encore en service de par le monde. Morozov

▼ Les Russes ne sont pas les seuls à plancher sur des chars et blindés susceptibles de damer le pion aux meilleures productions allemandes. Un autre opposant de taille aurait pu être le monstrueux Tortoise de 78 tonnes, armé d'un canon QF 32 pounder (94 mm). Nous verrons, dans la seconde partie de notre article, que les candidats à la chasse aux *Panzer* auraient été nombreux si la guerre s'était prolongée. IWM

les Allemands peuvent réunir les effectifs dépassant ceux d'un ou plusieurs *Panzer-Korps*, qu'ils réussissent provisoirement à désarçonner l'adversaire, comme lors des phases initiales des opérations « *Sonnenwende* » et « *Frühlingserwachen* » ou lors des contre-attaques de Lauban et Bautzen. Au milieu de la masse blindée de l'adversaire, la *Panzer-Division* est devenue un grain de sable, mais ce grain de sable est incapable d'enrayer la machine de guerre alliée. La généralisation des viseurs infrarouges à bord des chars aurait toutefois peut-être permis aux *Panzer* de triompher de nuit, les quelques emplois opérationnels de ces matériels par les *Panzer-Divisionen* « *Müncheberg* » et « *Clausewitz* », respectivement sur l'Oder et le canal de la Weser, s'étant révélés probants. Soyons réalistes : l'apparition des *Panzer Ausf. F* puis E-50, et même des E-75, n'aurait rien changé, pas même à l'échelle tactique ou opérationnelle. Non seulement ces engins auraient été confrontés, à leurs débuts, à quantité de problèmes récurrents inhérents aux blindés lourds de la *Panzerwaffe* et au contexte militaire (fiabilité mécanique, consommation excessive en carburant au moment où le *Reich* n'a plus d'approvisionnement en pétrole, si ce n'est de l'essence synthétique), mais rien ne dit qu'ils auraient été supérieurs aux formidables matériels que s'apprêtait aussi à mettre en service l'ennemi : JS-3, T-44 ou T-54 modèle





1946 soviétiques ; Centurion, Black Prince et Tortoise britanniques ; M26 Pershing, T26E4 Super Pershing, T28, T29 et T30 américains ; voire ARL-44 français.

▲ La tourelle Kugelblitz à jumelage de canons de 38mm qui aurait dû équiper le 38(D). Là aussi son montage sur le châssis du Panzer IV est purement transitoire, puisque l'abandon de la construction de celui-ci a été entériné en 1945. BTM

QUELS VÉHICULES POUR ACCOMPAGNER CES PANZER ?

Comme évoqué plus haut, l'une des vocations des *Einheitsfahrzeuggestelle* est de fournir des châssis pour d'autres véhicules afin de parvenir à un degré de standardisation acceptable, ce qui a largement fait défaut aux *Panzer-Divisionen* jusqu'ici. Aux engins déjà cités doit s'ajouter un autre châssis déclinable n'ayant rien à voir avec la série E, en l'occurrence celui étudié pour le *Jagdpanzer 38(D)*, autrement dit un *Jagdpanzer 38(t)* repensé pour permettre sa prise en compte par les usines allemandes, étant donné que ce chasseur de chars est construit par BMM et Škoda dans le protectorat de Bohême-Moravie (et dont les machines-outils sont différentes). Il devait en résulter de profonds changements : train de roulement allongé, avec un écartement plus important entre

des galets eux aussi plus larges de 6 cm, nouvelle transmission, moteur Diesel Tatra 103 de 220 ch, etc. La première déclinaison du *Jagdpanzer 38(D)* aurait dû être l'*Aufklärer 38(D)*. Le 23 janvier 1945, le *Waffenprüfamt 6* a ordonné la production de ce blindé de reconnaissance entièrement chenillé – lui-même ayant un châssis légèrement plus long que celui du chasseur de chars – en deux versions : une armée d'un canon à tir rapide *KwK 38* de 2cm monté avec une MG-42 coaxiale dans une tourelle de *Sd.Kfz. 250/9* ; et une autre équipée d'une pièce AK 7 B 84 de 7,5cm (en cours de développement) installée dans une casemate ouverte. Protégé par un blindage de 30 mm en frontal, de 20 mm sur les côtés et l'arrière, l'engin de 14 tonnes doit être capable de rouler à 52 km/h. L'*Aufklärer 38(D)* doit constituer l'ossature des *Panzer-Aufklärungs-Abteilungen*, bataillons de reconnaissance des divisions blindées. Avant l'annulation du programme le 14 mars 1945, la production du véhicule, confiée à MIAG, devait s'échelonner suivant le calendrier indiqué ci-dessous :

PRODUCTION PRÉVUE DE L'AUFKLÄRER 38(D) PAR MIAG

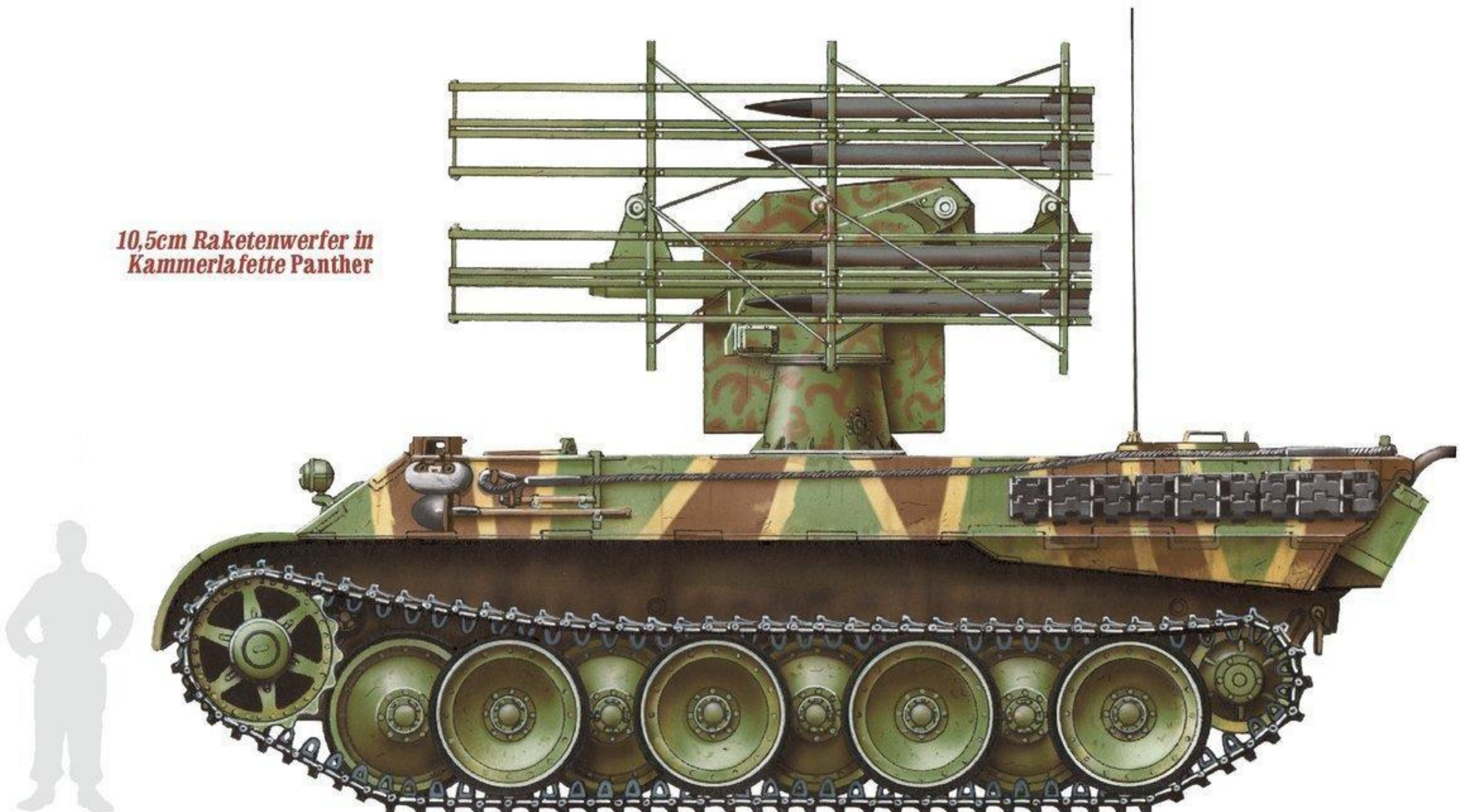
Mars 1945	5
Avril	20
Mai	50
Juin	70
Juillet	100
Août	150
Décembre 1945*	300

*Objectifs de production mensuels à partir de décembre 1945

Source : Thomas L. Jentz, *Paper Panzers*, *Panzer Tracts* No. 20-2.

La base du 38(D) aurait aussi dû donner naissance à un *Flakpanzer*, le *Kugelblitz 38(D)*, associant, comme son nom le laisse bien supposer, la caisse de l'*Aufklärer 38(D)* à la révolutionnaire tourelle *Kugelblitz*, extrapolée – toujours dans un souci de standardisation – de celle montée sur les sous-marins Type XXI.

10,5cm Raketenwerfer in Kammerla fette Panther





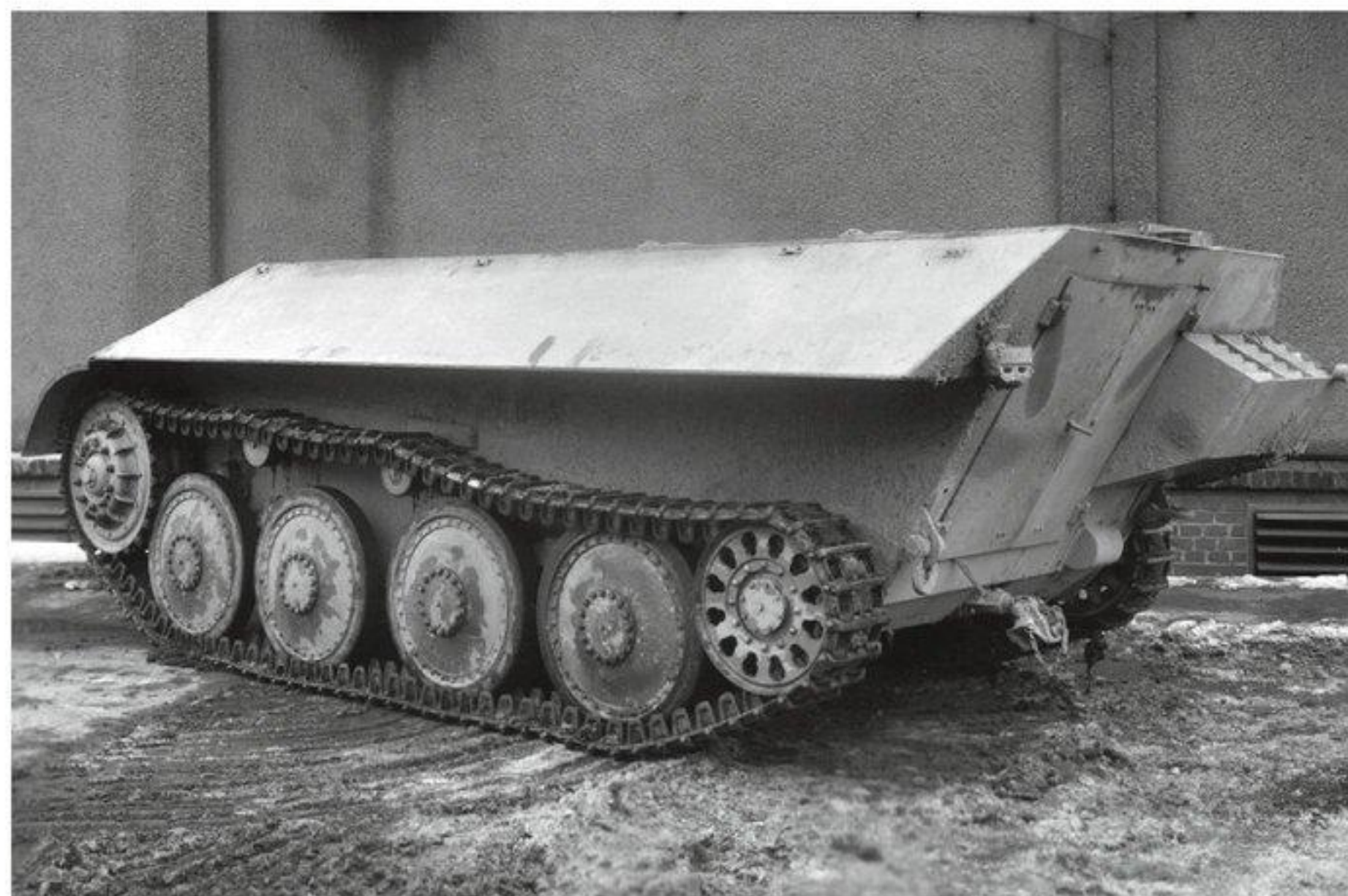
Débuté le 30 janvier 1945, ce programme de char antiaérien aurait dû permettre de remplacer tous les modèles de *Flakpanzer IV*. Construite à trois exemplaires adaptés sur des châssis de *Panzer IV* à la fin de la guerre, la tourelle Kugelblitz abrite deux excellents canons MK 103 de 3cm, l'arme embarquée de plusieurs chasseurs de la *Luftwaffe*. Celle-ci offre la même cadence de tir que le tube *Flak* de 2cm (entre 380 et 420 coups/minute), mais avec une capacité de perforation bien supérieure (jusqu'à 100 mm à 300 mètres) pour une portée de 5 700 mètres. Entièrement fermée – une première ! –, la tourelle pèse 3 500 kg et accueille trois membres d'équipage, les munitions étant stockées dans deux larges boîtes sur le dessus desquelles sont vissés les sièges des tireurs. Toutefois, bien que fournissant une protection certaine, la tourelle close n'est pas exempte de défauts : le problème de l'extraction des fumées générées par les canons n'a pas été résolu, et le champ de vision limité du chef de pièce (il n'a à sa disposition qu'un périscope pour voir à l'extérieur) entrave l'efficacité du blindé muni du Kugelblitz. Si la guerre s'était prolongée, les Kugelblitz 38(D) auraient certainement pris place au sein de la *Panzer-Division* dans la section antiaérienne du régiment de chars et au sein du bataillon de *Flak*.

Concernant les projets de *Flakpanzer E-50* et *E-100* parfois évoqués, il ne s'agit que de pures spéculations ne reposant sur aucun élément tangible. Les programmes d'engins lanceurs de roquettes antiaériennes sont en revanche plus concrets. Début avril 1945, la firme du protectorat Škoda a en effet dessiné les plans d'un

affût mobile sur camion à trois essieux de la classe 4,5 tonnes^[3]. Le plateau arrière est en effet pourvu de rails de lancement pour trois roquettes Taifun de 21cm. Si cet engin était prévu, à notre avis, pour assurer la protection de sites stratégiques, le projet contemporain du 10,5cm *Raketenwerfer in Kammerlafette* Panther, né lui aussi de l'imagination fertile de Škoda, semble quant à lui s'inscrire dans le cadre de la guerre mécanisée, comme le laisse à penser le recyclage de châssis de *Panzer V Ausf. G* et *F*. La tourelle doit être remplacée par un lance-roquettes rotatif à 360° capable de tirer des projectiles de 10,5cm pouvant atteindre une altitude comprise entre 5 500 à 6 500 mètres. Un modèle emportant des roquettes de 15cm est également étudié. D'autres sources évoquent des fusées Taifun F de 10cm à carburant liquide pouvant engager des cibles à une altitude de 15 000 mètres et distantes de 12 000 mètres. La vocation de ces batteries de véhicules lance-roquettes antiaériens aurait été d'effectuer des tirs de barrage empêchant l'approche des bombardiers stratégiques ennemis.

S'agissant de l'infanterie d'accompagnement, le transport des *Panzer-Grenadiere* aurait dû connaître une révolution de taille avec l'introduction d'un transport de troupes de nouvelle génération : le *gepanzerte Mannschaftstransportwagen Kätzchen*. Cet ancêtre du véhicule de combat d'infanterie aurait progressivement remplacé le semi-chenillé *Sd.Kfz. 251* (peinant parfois à suivre le rythme imposé par les chars). Sauf peut-être dans le bataillon de grenadiers du *Panzer-Regiment* mixte, au sein duquel la présence de *Sd.Kfz. 251/1* « Falke »

(chargés de transporter des *Panzer-Grenadiere* armés de fusils d'assaut StG-44 « Vampir » à lunette infra-rouge ZG 1229) et de véhicules de projection *Sd.Kfz. 251/20* « Uhu » (permettant d'accroître la portée des systèmes de vision nocturne « Sperber » des chars de 400 à 800 mètres – un « Uhu II » sur châssis de 38(D) est toutefois réclamé par Guderian le 18 janvier 1945) aurait été nécessaire. Élaboré à la suite d'une demande du *Waffenprüfam* 6, le Kätzchen résulte d'une compétition débutée en octobre 1943 entre MAN, Auto-Union, ČKD et BMM. Le cahier des charges stipule que l'engin doit être polyvalent, c'est-à-dire capable aussi bien de mener des reconnaissances que de transporter des grenadiers au feu. Pour ce faire, il a été demandé que le matériel soit totalement chenillé, qu'il atteigne une vitesse de pointe de 50 km/h, qu'il dispose d'un blindage incliné d'au moins 30 mm d'épaisseur en frontal et qu'il emporte de 6 à 8 hommes équipés et armés (moins qu'un *Sd.Kfz. 251*, ce qui est conforme à la réduction des effectifs du groupe de combat allemand type, compensée par l'accroissement de la dotation



▲ et ► Deux vues du prototype BMM du *gepanzerte Mannschaftstransportwagen Kätzchen* prévu pour succéder au semi-chenillé *Sd.Kfz. 251* peinant parfois à accompagner les *Panzer* sur terrain difficile. Comme bon nombre de *Panzer-Grenadier-Regimenter* sont encore transportés sur camions faute de semi-chenillés en nombre suffisant, nul doute que le *Sd.Kfz. 251* aurait encore eu de beaux jours devant lui !
US Nara



gepanzerte Mannschaftstransportwagen Kätzchen
Prototype ČKD

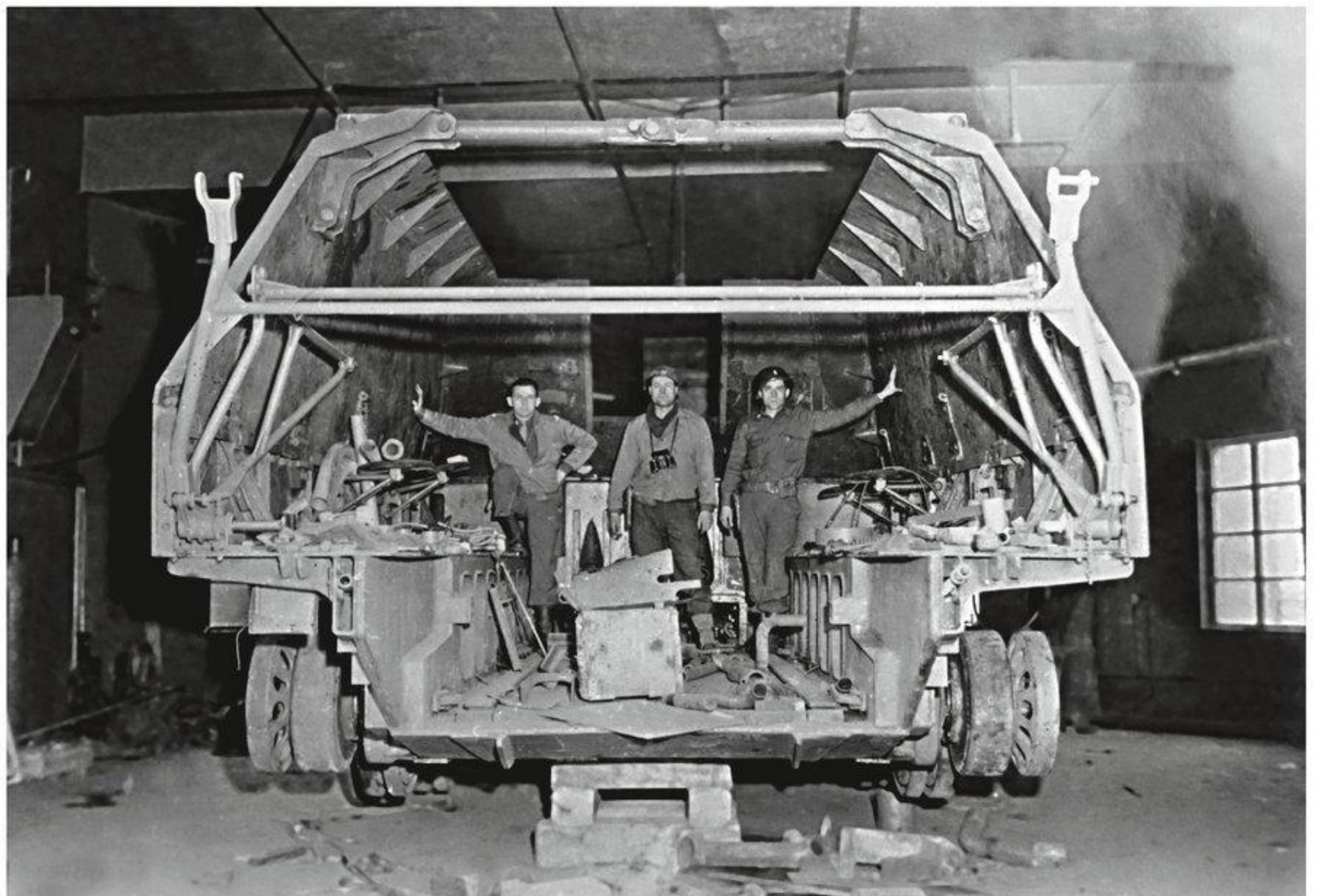


en armes automatiques). Un début de production était espéré pour le second semestre 1944. Auto-Union a proposé une maquette en bois dès la fin de l'année 1943. Séduit, le *Waffenprüfamt 6* a avalisé la mise au point de deux prototypes. Cependant, afin de maintenir les industriels en compétition, Berlin a dans le même temps validé la proposition de MAN, dont le prototype s'inspirait pour sa part du Panther ! La ressemblance entre ce dernier et le « fauve » est si évidente que le démonstrateur a été surnommé Kätzchen ou « chaton ». Parallèlement, les responsables du *Waffenprüfamt 6* ont aussi passé commande de deux prototypes auprès de la firme ČKD, dont un a été sous-traité à BMM. Dans les deux cas, c'est le châssis du 38(D) qui a servi de base. Globalement, les prototypes Auto-Union et MAN sont très proches. Armés d'une MG-42, tous trois utilisent un train de roulement entrelacé qui n'est, ni plus ni moins, que celui du Panther en réduction. Leur moteur Maybach HL 50Z développe 200 ch pour un poids inférieur à 8 tonnes en moyenne, ce qui laisse entrevoir de bonnes performances sur le plan de la mobilité, avec, en prime, une vitesse sur route de 55 km/h. À noter que dans le cas des projets

Auto-Union, le Maybach est installé à l'arrière de la machine, fruit de l'expérience acquise au front, et que les chenilles sont celles du *Panzer IV*. Toutefois, la palme de l'efficacité revient aux deux essais, fort réussis, de chez ČKD/BMM, dont au moins un exemplaire est assemblé et testé avec succès courant 1944. L'un et l'autre sont prévus pour emporter deux MG-42, mais des études ont aussi été menées pour développer une gamme plus vaste, avec au moins un engin armé d'un canon à tir rapide de 2cm en tourelle. Pesant environ 10 tonnes, ces *Schützenpanzerwagen auf 38(D)* sont mus par le Tatra 103 Diesel de 220 ch – offrant une autonomie de 600 km – ou bien par un Praga NR flirtant avec les 280 ch. Dans les deux cas, les 60 km/h de vitesse de pointe sont dépassés. Quant au blindage, il est de 50 mm sur l'avant et de 30 sur les flancs. Toutefois, l'évolution du conflit et l'annulation de certains programmes au profit des blindés jugés prioritaires par le *Reich* ont fait des Kätzchen des projets mort-nés. Restés en Tchécoslovaquie jusqu'en mai 1945, les prototypes assemblés disparaissent, hormis pour l'un d'eux, capturé et ramené au pays par les Américains.

[3] Nos soupçons se portent sur le Škoda V4,5T, le premier camion 6x6 de la société tchécoslovaque sorti après la guerre.

► Des soldats américains posent dans le compartiment de combat du monstrueux *Geschützwagen VI Grille 17* de 17cm bâti sur un châssis modifié de Tiger II. Ce cliché permet d'en apprécier la taille considérable, comparable à celle des automoteurs d'artillerie d'aujourd'hui.
US Nara





Geschützwagen VI Grille 17 de 17cm



Jusqu'ici assuré par les *Sd.Kfz. 138 Grille*, l'appui-feu direct aux *Panzer-Grenadiere* aurait pu être dispensé plus tard par l'automoteur *mittlere Einheitswaffenträger* à obusier s/G 33/2 de 15cm. Le terme de *Waffenträger* désigne, dans la *Panzerwaffe*, un concept de plate-forme chenillée destinée à transporter des armements amovibles, le démontage devant pouvoir s'opérer sans recours à un matériel spécial. Le *mittlere Einheitswaffenträger* a été imaginé par le Dr. Egen, de la firme Krupp, et reprend la plupart des éléments du 38(D), comme le train de roulement, la transmission et le moteur Diesel Tatra 103 de 220 ch refroidi par air. Donné pour une vitesse de 35 km/h, cet engin doit peser environ 15 tonnes et être protégé par un blindage compris entre 8 et 20 mm. Les autres variantes du *mittlere Einheitswaffenträger* prévoient l'emport des obusiers *leFH18/40/5* de 10,5cm (dotation de 40 obus) et *sFH18/6* de 15cm (dotation de 20 projectiles) qui auraient très bien pu équiper les groupes d'artillerie des *Panzer-Artillerie-Regimenter* des divisions blindées, respectivement en lieu et place des *Wespe* (équipant les deux *leichte Abteilungen* régimentaires) et *Hummel* (alignés dans la *schwere Abteilung*). À moins que les Allemands n'aient envisagé de remplacer ces derniers par le monstrueux *Geschützwagen VI Grille 17* de 17cm, dont un prototype a été complété en mai 1945 (il est retrouvé à Haustenbeck par les Britanniques), la production ayant été espérée par le *Waffenprüfamt 6* pour le milieu de l'année. D'un poids de 58 tonnes, d'une longueur de 13 m, ce blindé automoteur sur châssis de Tiger II largement modifié aurait été propulsé par le Maybach HL 230, lui permettant de se mouvoir à 35 km/h. Sa casemate est protégée par un blindage de 30 mm en frontal et 16 mm sur les côtés. Le canon de 17cm, qui n'a pu être monté, faute de temps, sur le prototype, aurait pu expédier (outre un obus explosif de 68 kg et un perforant de 71 kg pour détruire les bunkers) un projectile à longue portée de 62,8 kg à 29,6 km de distance !

Le réapprovisionnement en munitions de tous ces automoteurs aurait vraisemblablement été assuré par le cargo *sWS* (*schwere Wehrmachtschlepper*), la protection antiaérienne par sa version blindée *Flak 43* de 3,7cm. Ce véhicule de 13,5 tonnes, bien moins coûteux que la génération de semi-chenillés précédente, devait remplacer les semi-chenillés *Sd.Kfz. 6* et *7* de la *Wehrmacht*. Conçu par Büssing-NAG, sa production est aussi attribuée à Tatra et atteint péniblement un millier d'exemplaires à la capitulation. Par rapport à ses prédécesseurs, l'engin offre toutefois des performances supérieures en tout-terrain grâce à ses chenilles plus larges sèches, initialement élaborées pour le Panther

▼ Le semi-chenillé *schwere Wehrmachtschlepper* dans ses deux configurations. Ci-dessous, celle à cabine blindée, dont on voit ici un exemplaire abandonné par son unité au bord d'une route – des versions à *Nebelwerfer 42* de 15cm et à canon *Flak 43* de 3,7cm ont également été produites avant la capitulation. En bas, un exemplaire à cabine standard récupéré par l'US Army. Les deux engins sont du modèle cargo. US Nara

et d'un entretien moins fastidieux que les chenilles lubrifiées des *Sd.Kfz.* Le *sWS* devait aussi réglementairement tracter les pièces *Pak* et *Flak* de 8,8cm. D'un point de vue opérationnel, mis en batterie sur un champ de bataille dominé par l'aviation tactique alliée, ces automoteurs d'artillerie et leurs véhicules de servitude n'auraient bénéficié que d'une marge de manœuvre et de fenêtres de tir extrêmement limitées. La rationalisation des châssis – type E et 38(D) – est en revanche une constante et aurait constitué un progrès appréciable, aussi bien sur le plan industriel que sur le plan de la maintenance des matériels.





◀ Le prototype *Typ 205/1* du Maus procède à des essais de franchissement. Compte tenu de sa masse de 188 tonnes, le char super-lourd affiche un comportement tout à fait remarquable sur sol porteur et surtout une facilité de conduite exceptionnelle. Il peut ainsi s'affranchir de plus de 40°. Son transport sur la ligne de front et sa consommation en essence demeurent toutefois des problèmes insolubles. BTM



▶ Cette fois, c'est au *Type 205/2* du Maus de subir des tests sur sol boueux. L'Allemagne est confrontée, en 1944-45, à de sérieux dilemmes : la nécessité de répondre aux chars toujours mieux armés et blindés introduits par l'ennemi, et le besoin de standardiser ses matériels, de concevoir des engins simples de fabrication et d'emploi au feu par des équipages rapidement instruits, tout en évitant le gaspillage des ressources. Le Maus comme le E-100 sont clairement antinomiques à ces *desiderata*. BTM

LES CHARS SUPER-LOURDS : MÔLES DÉFENSIFS CONFORMES À LA DOCTRINE GUDERIAN ?

La fascination de la force, propre à la culture allemande depuis 1870 et largement entretenue par l'idéologie nazie, concourt, à partir de 1943, à une dérive de l'industrie militaire du *Reich* vers le gigantisme, en outre rendue nécessaire sur le plan opérationnel par l'introduction de chars toujours plus puissants par l'Armée rouge. Le paroxysme est bien évidemment atteint avec les chars super-lourds Maus et E-100, dont la mise au point est particulièrement bien avancée en 1945. Le premier est né en dehors du programme E. En mars 1942, le professeur Ferdinand Porsche a reçu l'ordre de se pencher sur le projet d'un char super-lourd capable de dominer toute la profondeur du champ de bataille grâce à un canon de 12,8cm voire de 15cm en tourelle, une cuirasse devant atteindre 200 mm en frontal et 180 mm en latéral, la mobilité étant délibérément sacrifiée au profit de ces caractéristiques (maximum 20 km/h). La livraison d'un démonstrateur a été fixée au printemps 1943. Fort de ces directives, Porsche s'est mis au travail avec enthousiasme, mais a été immédiatement confronté à d'évidents problèmes de propulseur : il a dû en concevoir un dérivé du moteur d'avion DB 603 de 1 540 ch ! Parallèlement, Krupp a mis au point une tourelle pouvant loger le canon *KwK 44 L/55* de 12,8cm. Pesant à elle seule 55 tonnes, sa résistance balistique est sans égale : le mantelet arrondi est épais de 250 mm, tandis que le blindage de la partie avant s'élève à 240 mm ; celui des flancs à 200 mm. L'armement secondaire se compose d'un canon coaxial *KwK 44 L/36,5* de 7,5cm et de deux mitrailleuses MG-34.

sur un parcours de 16 km au centre d'essais de Kummersdorf, tests qui se sont poursuivis jusqu'à l'automne, cependant qu'un second prototype à moteur Diesel MB 517 de 1 200 ch, le *Typ 205/2* ou V2, a été achevé (après-guerre, un troisième châssis quasiment terminé sera retrouvé dans les usines Krupp à Essen et sans doute ferrailé). Fin 1944 toutefois, l'avance inexorable de l'Armée rouge a incité Hitler à ordonner la fin des travaux sur le Maus, y compris la version munie d'une nouvelle tourelle dessinée par Krupp, visant à faciliter l'extraction des fumées des tirs des canons de 12,8cm et de 7,5cm et inspirée de celle du E-100.

Ce dernier est né en novembre 1942 d'un projet d'Adler visant à concurrencer le Maus et qui a fini par prendre place dans le cadre des *Entwicklungstypen*. Sa tourelle, qui a connu de nombreux problèmes de mise au point (la récupération de celle du Maus a même été envisagée), devait avoir le même armement que le *Panzer VIII*, mais agencé différemment : le *KwK 44 L/55* de 12,8cm en tube principal devait être surmonté du canon coaxial *KwK 44 L/36,5* de 7,5cm. Du moins pour le prototype, car les exemplaires de série du E-100 auraient dû être armés de la monstrueuse pièce *KwK 44* de 17cm – encore à concevoir, un vrai défi ! – lui permettant d'engager n'importe quel char ennemi à 4 000 m de distance. La protection du E-100 est tout aussi impressionnante, comme l'atteste le châssis (le seul élément assemblé à la fin de la guerre), avec son blindage atteignant 200 mm à l'avant, 120 mm sur les côtés et 150 mm à l'arrière.



Panzer VIII Maus



Le train de roulement est muni de chenilles d'un mètre de large et de suspensions à doubles ressorts hélicoïdaux Adler. La mécanique inclut une boîte de vitesses Maybach OG 401216 B (huit vitesses avant, quatre arrière), une direction Henschel L801 identique à celle du Tiger et une transmission mécanique classique Mekydro placée à l'arrière. Bien que propulsé par le Maybach HL 230, c'est bien le HL 234 qui aurait été monté en série. Les performances calculées du E-100 offraient une vitesse maximale de 23 km/h sur route pour une autonomie de 160 km. Ses 138 tonnes ne lui auraient guère permis mieux. De prime abord, compte tenu de leurs caractéristiques hors normes, Maus et E-100 n'ont aucune valeur militaire. Lourdemment désavantagés par leur mobilité sur sol peu porteur, gourmands en carburant, volumineux, ces chars cumulent les handicaps. Leur acheminement sur le front se serait en outre avéré des plus problématiques. Si des dispositions ont bien été prévues pour le transport du E-100 par chemin de fer (le blindage latéral et les chenilles de combat sont amovibles afin de réduire la largeur de l'engin de 4,48 m à 3,29 m et lui permettre ainsi de prendre place sur un wagon), leur poids aurait sérieusement limité la possibilité d'emprunter des ouvrages d'art, raison pour laquelle le Maus devait être équipé d'un schnorchel lui permettant de franchir les coupures humides d'une profondeur maximale de 9 mètres. La mobilité stratégique des deux chars super-lourds n'en serait pas moins restée médiocre et aurait mobilisé des moyens logistiques colossaux. Quant à leur mobilité tactique, elle aurait été déplorable : la vitesse d'exécution et les limitations inhérentes à leurs dimensions auraient drastiquement réduit leur champ d'action. De fait, le *Panzer VIII Maus* et le E-100 n'ont pas grand-chose à voir avec un char d'assaut et n'ont quasiment aucun impact offensif.

Pourtant, le véritable rôle de ces *Panzer* super-lourds n'est pas d'attaquer, ni même de contre-attaquer. Leur mission première, comme les autorités allemandes l'ont conceptualisée en 1944, est de servir de forteresses mobiles pour casser l'avance des corps blindés soviétiques.

Certes, le Maus et le E-100 ont bien été initialement conçus comme des réponses aux chars lourds Joseph Staline, mais l'évolution de la situation à l'Est, la disparition de toute profondeur stratégique sur les deux fronts et la crise des effectifs de la *Wehrmacht* depuis la fin de 1943 ont progressivement conduit les Allemands à repenser le rôle de leurs mastodontes. De simples chars d'assaut disposant de vagues propriétés offensives, ils sont devenus une arme défensive, en clair des « bunkers sur chenilles » aptes, grâce à la portée de leurs canons, à infliger des coups d'arrêt aux offensives de l'Armée rouge. Il est vrai que la protection de ces engins les aurait rendus invulnérables aux distances usuelles d'engagement. Associé à un télémètre type Zeiss de 1,32 m, leur canon de 12,8cm ou 17cm aurait théoriquement pulvérisé n'importe quel blindé adverse jusqu'à 3 500-4 000 mètres de distance, si l'on fait abstraction de la précision, forcément perfectible, à de telles portées. Ainsi, en tenant davantage compte des difficultés du terrain, tout char ennemi pénétrant dans un arc de cercle de 2 000 à 2 500 mètres aurait inmanquablement été détruit. Deux Maus ou deux E-100 auraient ainsi été en mesure de contrôler 8 km, ce qui correspond peu ou prou à la ligne de front qu'une *Infanterie-Division* doit tenir. Ainsi, deux chars super-lourds permettraient de libérer *grosso modo* (la présence de bataillons dans les intervalles restant nécessaire pour repousser les assauts des fantassins ennemis) l'effectif d'une division d'infanterie, à une époque où les grands espaces du front de l'Est obligent la *Wehrmacht* à étirer son dispositif défensif au-delà du raisonnable pour tenter de faire face à une Armée rouge susceptible de frapper où elle veut quand elle veut. Mais deux engins auraient été bien incapables de résister tout seuls à une offensive mécanisée de l'Armée rouge, tant les chars soviétiques n'auraient eu aucune difficulté à contourner la menace pour frapper les mastodontes sur leurs points faibles, sans même parler des « casseurs de chars » à pied et des Iliouchine Il-2 Sturmovik qui les auraient aussi aisément transformés en carcasses fumantes. Isolé, ce type de

Panzer E-100



char n'est qu'un « bunker sur chenilles », certes puissant, mais vulnérable aux assauts ennemis. Tout un dispositif aurait donc dû s'articuler autour d'eux. Chaque char super-lourd doit être couvert par un ou deux *Flakpanzer* assurant la couverture antiaérienne. Un groupe de *Panzer-Grenadiere* doit également se tenir tout près, de manière à faire échec aux tentatives d'infiltration de l'infanterie russe. Enfin, à proximité immédiate, sur les arrières des Maus/E-100, des *Panzer* plus légers et manœuvrables doivent se tenir prêts à intervenir en tant que réserve mobile pour colmater une brèche dans le front ou lancer une contre-attaque ponctuelle. Intégré au sein d'un groupe de combat de ce genre, E-100 ou Maus aurait constitué un rôle défensif mobile de taille à s'adapter à toutes les situations.

La doctrine d'emploi des chars super-lourds allemands est loin d'être anachronique ou totalement insensée. En fait, elle nous paraît en parfaite adéquation avec la thèse de l'historien Rolf-Dieter Müller, récemment et partiellement réhabilitée par Jean Lopez^[4]. En tant que chef de l'*Oberkommando des Heeres* (chef d'état-major de la *Heer*), le *Generaloberst* Heinz Guderian fait bâtir, à partir de l'été 1944, une série de lignes fortifiées sur le front de l'Est (sept derrière la Vistule) de façon à soustraire à Staline l'*Innerdeutschland*, l'Allemagne utile, et de permettre le transfert vers l'Ouest d'un maximum de divisions de l'*Ostheer* (ce dont il aurait pu s'assurer en vertu de sa position) et d'usines (du ressort de Speer), en attendant une hypothétique paix séparée négociée avec les Alliés occidentaux. Les motivations politiques strictement internes que Müller prête au tandem Guderian-Speer sont plus discutables, comme le rappelle fort justement le spécialiste français du front de l'Est, mais la réalisation de cette série de lignes fortifiées entre la Vistule et l'Oder, voire même jusqu'à l'Elbe avec la ligne « Hagen », donnent toute son utilité aux programmes de chars super-lourds auxquels Hitler met un point final à la fin de l'année. D'ailleurs, il n'aurait rien de surprenant à ce que



Guderian, qui cumule sa fonction avec celle de *Generalinspekteur der Panzertruppen*, ait été à l'origine de la décision de poursuivre en secret les travaux sur le E-100 aux usines Adler, où trois employés se consacreront jusqu'à la capitulation au projet. ■

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

- ▶ Guderian (H.), *Souvenirs d'un soldat*, Plon, 1963
- ▶ Charpentier (L.), *Panzer Abwehr Kanone*, Centurytracks n° 3
- ▶ Jentz (T.), *Panzer Truppen*, vol. 2, Schiffer 1996
- ▶ Jentz (T.) & Doyle (H.), *Panzer Panther II und Panther Ausf. F*, *Panzer Tracts* No. 5-4.
- ▶ Jentz (T.) & Doyle (H.), *Paper Panzers*, *Panzer Tracts* No. 20-2.
- ▶ Lopez (J.), *Berlin, les offensives géantes de l'Armée rouge*, Economica, 2009
- ▶ Nevenkin (K.), *Fires Brigades*, Fedorowicz, 2008



▲ Des soldats américains inspectent avec grand intérêt le châssis du E-100 retrouvé par leurs alliés britanniques au centre d'essais de Kummersdorf en mai 1945. Les *Panzer* de la série E ont beau avoir des blindages frontaux compris entre 80 et 200 mm selon les modèles, ils auraient eux aussi pâti du grand défaut constaté sur les chars allemands en 1945, lié aux pénuries du *Reich* de matières premières : des alliages acier de moins bonne facture cédant facilement à l'impact des obus adverses. Archives Caractère

[4] Jean Lopez, *Berlin, les offensives géantes de l'Armée rouge*, Economica, pp. 47-50.

► ENGAGEMENT TYPE
DES *PANZER*
SUPER-LOURDS



DU SANG, DE LA SUEUR,

DE LA POUSSIÈRE, ET DES LARMES !

LA 14^e BRIGADE ISRAÉLIENNE DURANT LA GUERRE DU KIPPOUR

La 14^e brigade de l'Armée israélienne, créée en 1958 et rattachée dès l'année suivante au Commandement de la région Sud en tant que brigade semi-blindée, a participé, en juin 1967, à la guerre des Six Jours avec deux bataillons blindés – le 52^e sur Isherman et le 63^e sur Sho't – ainsi que deux bataillons d'infanterie de réserve. Durant le conflit, elle a changé de statut pour devenir brigade blindée à part entière et a été affectée, dès 1969, à la 252^e division, composée également de la 275^e brigade d'infanterie régionale et de la 401^e brigade blindée. La 14^e brigade comprend, l'année suivante, les 9^e, 52^e et 184^e bataillons ainsi que la 111^e brigade dotée de chars Magach 3 ^[1].



La

mission principale assignée au Commandement de la région Sud de l'*Israel Defense Force* (IDF) dans le cadre de l'ordre d'opérations ROCK, et plus

particulièrement dans celui du plan général de déploiement des forces de Tsahal, est de défendre le Sinaï et de tenir la péninsule avec la 252^e division jusqu'à l'arrivée, prévue dans un délai de trois à cinq jours suivant le début de la mobilisation, des 143^e et 162^e divisions de réserve chargées de contre-attaquer dans les plus brefs délais.

Le plan ROCK privilégie clairement une défense mobile. Les positions israéliennes le long du canal de Suez se composent ainsi d'une première ligne de fortifications, constituée de 15 points d'appui construits le long du canal, sur près de 160 km, puis d'une seconde ligne, 10 km à l'est, formée de dix autres points fortifiés. Deux bataillons d'infanterie sont déployés au sein des fortins de la première ligne de défense, tandis que la seconde est prévue pour appuyer les opérations de deux brigades blindées et d'une division d'artillerie. Enfin, une troisième brigade blindée de réserve se tient quelque 30 km à l'est du canal afin de mener les contre-attaques. Tsahal considère qu'un assaut égyptien pourrait être stoppé sur les rives de la coupure humide, ce en dépit de nombreuses faiblesses inhérentes à ce plan : la seconde ligne de fortifications est située à plus de 10 km à l'est, et la 252^e division ne peut aligner en moyenne que 1,25 char

▲ Le principal char de combat en dotation au sein du Commandement de la région Sud de Tsahal est le Magach : essentiellement des Magach 3 (M-48 à canon de 105 mm), mais également des Magach 6 (M-60 avec une tourelle plus petite) et, enfin, un nombre restreint de Magach 6A (M-60 à tourelle élargie) dont certains exemplaires sont visibles ici. Cette répartition répond à une logique liée aux performances des engins : l'IDF estime que la mobilité du Sho't (Centurion) est plus adaptée au terrain du Commandement de la région Nord.

[1] Sho't : appellation des chars Centurion et que l'on pourrait traduire par « fouet » / Magach : désignation des chars M48 (Magach 1 à 3) et M60 (Magach 6 et 7) qui signifie « bœuf » / Bardales (« guépard ») : nomenclature des chars M113.

par kilomètre. Une situation périlleuse, d'autant que – et cela, les Israéliens l'ignorent – la première vague d'assaut égyptienne est forte de cinq divisions d'infanterie !

DISPOSITIF DE LA 14^e BRIGADE BLINDÉE

Au matin du 6 octobre 1973, à quelques heures du début de la guerre du Kippour, la 14^e brigade du colonel Amnon Reshef est en charge de l'aile Sud de la 252^e division, soit une ligne de front étirée sur 104 km le long du canal de Suez, mais seulement 69 km si l'on fait abstraction des 35 qui bordent le grand lac Amer. Ce secteur compte huit forts sur la première ligne de défense – soit un tous les 13 km – et autant sur la seconde. L'ordre de bataille de l'unité de Reshef est le suivant :

- Le 52^e bataillon, cantonné à Mitleh, défend la zone située entre les km 106 et 160 le long du canal ; il est constitué de trois compagnies de chars déployées sur huit points fortifiés (cinq le long de la première ligne de défense et trois sur la seconde).
- Le 184^e bataillon, basé à Tasa, défend le secteur situé entre les km 56 et 106 ; il est composé de deux compagnies de chars et d'une autre d'infanterie, réparties dans huit forts (trois sur la première ligne de défense et cinq sur la seconde).
- La 67^e compagnie d'éclaireurs, installée à Mitleh et déployée dans le secteur du 52^e bataillon.



Enfin, l'état-major de la 14^e brigade est également encaserné à Tasa et dispose de quatre batteries d'artillerie et de 56 chars, répartis sur les 104 km de la ligne de front.

LES ÉGYPTIENS ATTAQUENT !

Le 6 octobre à 14h00 [2], les armées égyptiennes et syriennes déferlent respectivement sur le canal de Suez et le Golan. Sur le front Sud donc, l'armée d'Anouar el-Sadate ouvre les hostilités en attaquant les positions israéliennes de Mitleh et Tasa. Les bombardements de son aviation sur les lignes de défense de Tsahal blessent 5 soldats dans les rangs du 184^e bataillon et font 3 morts et 7 blessés parmi les éclaireurs de la 67^e compagnie. Les chars de la 14^e brigade, alors stationnés à l'arrière, font immédiatement mouvement vers la première ligne de défense, mais ils arrivent sur place trop tard : quatre divisions d'infanterie égyptiennes ont en effet déjà traversé le canal de Suez et pris position sur un front large

▲ Comme le suggère cette photo d'un Kurnass (F-4 Phantom) passant à proximité d'une colonne blindée israélienne, Tsahal mise sur l'appui de la *Heyl Ha'Avir* (force aérienne) pour rétablir la balance, penchant initialement au profit de l'Armée égyptienne, le temps que le Commandement de la région Sud puisse acheminer ses unités de réserve sur la ligne de front. Seulement, les batteries SAM protégeant les unités arabes causent des pertes considérables aux jets israéliens. Tant et si bien que la « 252^e » doit faire face à cinq divisions ennemies sans pouvoir disposer de soutien aérien.

de 74 km (la 2^e division entre les km 60 et 80, le 16^e entre les km 80 et 98, la 7^e entre les km 134 et 14 et la 19^e entre les km 146 et 160).

De fait, dès les premières heures, le rapport de forces est, de façon écrasante, en défaveur des Israéliens. Les blindés de la 14^e brigade, opérant bien souvent en pelotons, font face à des milliers de fantassins égyptiens solidement retranchés sur la rive Est du canal de Suez et équipés d'armes antichars, qui plus est protégés par les tirs de couverture de leurs chars T-55 et T-62 faisant feu depuis la rive opposée. Les pertes de Reshef sont lourdes, et, à 17h21, il ne reste plus qu'une dizaine de blindés israéliens encore opérationnels, les autres ayant été victimes des armes antichars portatives des fantassins ennemis : lance-roquettes RPG-7 ou lance-missiles AT-3. La 252^e division profite heureusement de la tombée de la nuit et d'une accalmie des combats pour se réorganiser : la 14^e brigade se voit assigner la responsabilité de tenir la partie Nord du secteur Sud, la 401^e devant reprendre le contrôle de sa partie Sud. Afin de rééquilibrer autant que possible

[2] L'heure « compromise » trouvée entre les Syriens, qui voulaient attaquer à l'aube avec le soleil dans leur dos, et les Égyptiens, pour les mêmes raisons, au coucher du soleil. À 14 heures, le soleil n'est pas dans les yeux et ne gêne les opérations d'aucun des deux alliés arabes.

Magach 3

79^e bataillon
14^e brigade blindée
Israel Defense Force
Route « Lexicon », Sinaï, octobre 1973



le rapport de forces, le 5^e bataillon, malmené lors des premiers engagements, reste sur ses positions, mais est réaffecté à la seconde des deux brigades. Le 79^e bataillon, qui dépendait jusqu'à présent de cette même 401^e, passe à présent sous l'autorité de Reshef et reçoit pour mission de reprendre le pont enjambant le canal de Suez au km 74, qui est tombé aux mains des Égyptiens. L'attaque israélienne est un échec, et le bataillon doit se retirer sur « Fluid », un fortin de la seconde ligne de défense.

À minuit, la 14^e brigade ne compte plus que 24 chars opérationnels, répartis équitablement entre les 79^e et 184^e bataillons, auxquels viennent s'ajouter 24 engins supplémentaires issus du 196^e bataillon de la 460^e brigade et attribués par l'état-major divisionnaire. Afin de juger au mieux la situation, le colonel Reshef rejoint justement, vers 1 heure du matin, le 196^e du lieutenant-colonel Amram Mitzna à Tasa. Le bataillon hébreu se porte à 02h30 en direction de l'ennemi, mais il est cloué au sol par le feu égyptien à 03h44. Celui-ci occasionne de nouvelles pertes en blindés aux Israéliens. À 7 heures, le 7 octobre, la 14^e brigade n'aligne ainsi plus que 32 chars opérationnels : 15 au 196^e bataillon (sur l'axe « Haviva »), 12 au 79^e bataillon (sur l'axe « Talisman ») et seulement 5 au 184^e bataillon (axes « Spider » et « Chug »).

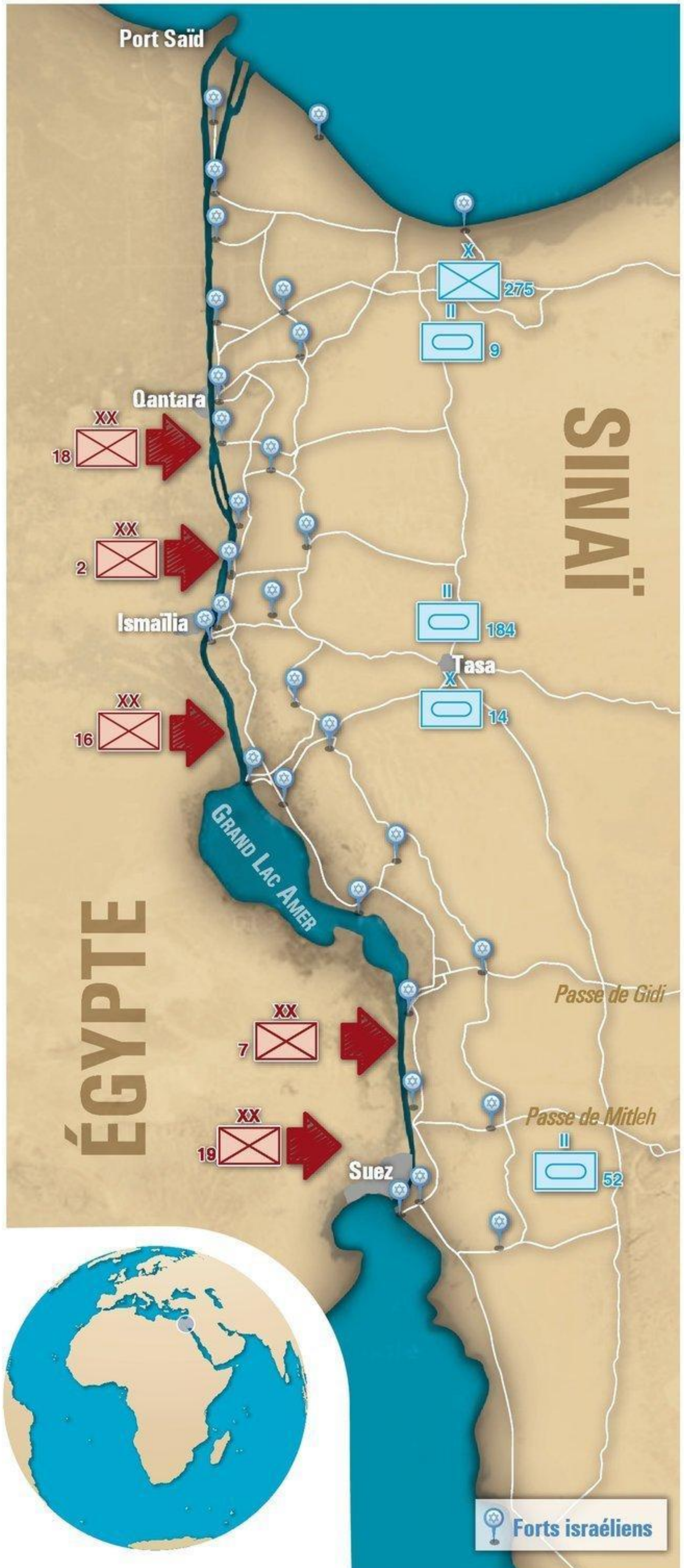
En face, les Égyptiens ne perdent pas de temps et maintiennent la pression sur les Israéliens. Leurs blindés se sont mis en mouvement durant la nuit pour prendre position sur la rive Est du canal, leur infanterie disposant au cours de la matinée d'une mince tête de pont au centre du front. Tant et si bien qu'à 7 heures, les blindés arabes lancent à leur tour une attaque contre les éléments de la 14^e brigade – alors diminués et fatigués – en vue de les repousser davantage vers l'est. Les combats durent toute la journée, mais, malgré les lourdes pertes enregistrées, la formation de Reshef tient bon. Au soir du second jour de guerre, les 79^e et 196^e bataillons, qui comptabilisent 180 tués et n'alignent plus à eux deux que 23 chars, doivent fusionner.

La situation tactique contraint alors le Commandement de la région Sud à revoir son plan. Submergées par les troupes égyptiennes, les positions de la 252^e division – qui a perdu à ce stade plus de 200 chars – sont clairement intenables. Les 143^e et 162^e divisions, qui devaient rejoindre le front dans les trois à cinq jours pour lancer une contre-offensive, ont été envoyées en urgence au front avant que leur mobilisation soit terminée : elles prendront en charge respectivement les secteurs Centre et Nord du front, la 252^e devant être intégralement redirigée vers le sud. Réduite à la taille d'un bataillon tout au plus, la 14^e brigade passe sous l'autorité de la 143^e division.

J+2 : UNE CONTRE-OFFENSIVE MANQUÉE

En ce troisième jour de guerre, le Commandement de la région Sud de l'IDF se prépare pour la contre-offensive. Il a mis la nuit à profit pour réorganiser ses unités et réparer les chars endommagés. Grâce au travail des ateliers, le chiffre d'engins disponibles est remonté à 41 à l'aube de ce 8 octobre. Cet accroissement du parc blindé ne doit cependant pas faire illusion : l'unité de Reshef est exsangue ; son front, long de 100 km au début de la guerre, est réduit à seulement une dizaine de kilomètres. Le dispositif de la 143^e division s'articule comme suit : la 421^e brigade occupe le flanc Nord, le Sud est tenu par la 600^e et certains éléments de la 14^e brigade, dont la majeure partie s'insère toutefois entre les deux formations.

OFFENSIVE ÉGYPTIENNE DU 6 OCTOBRE 1973

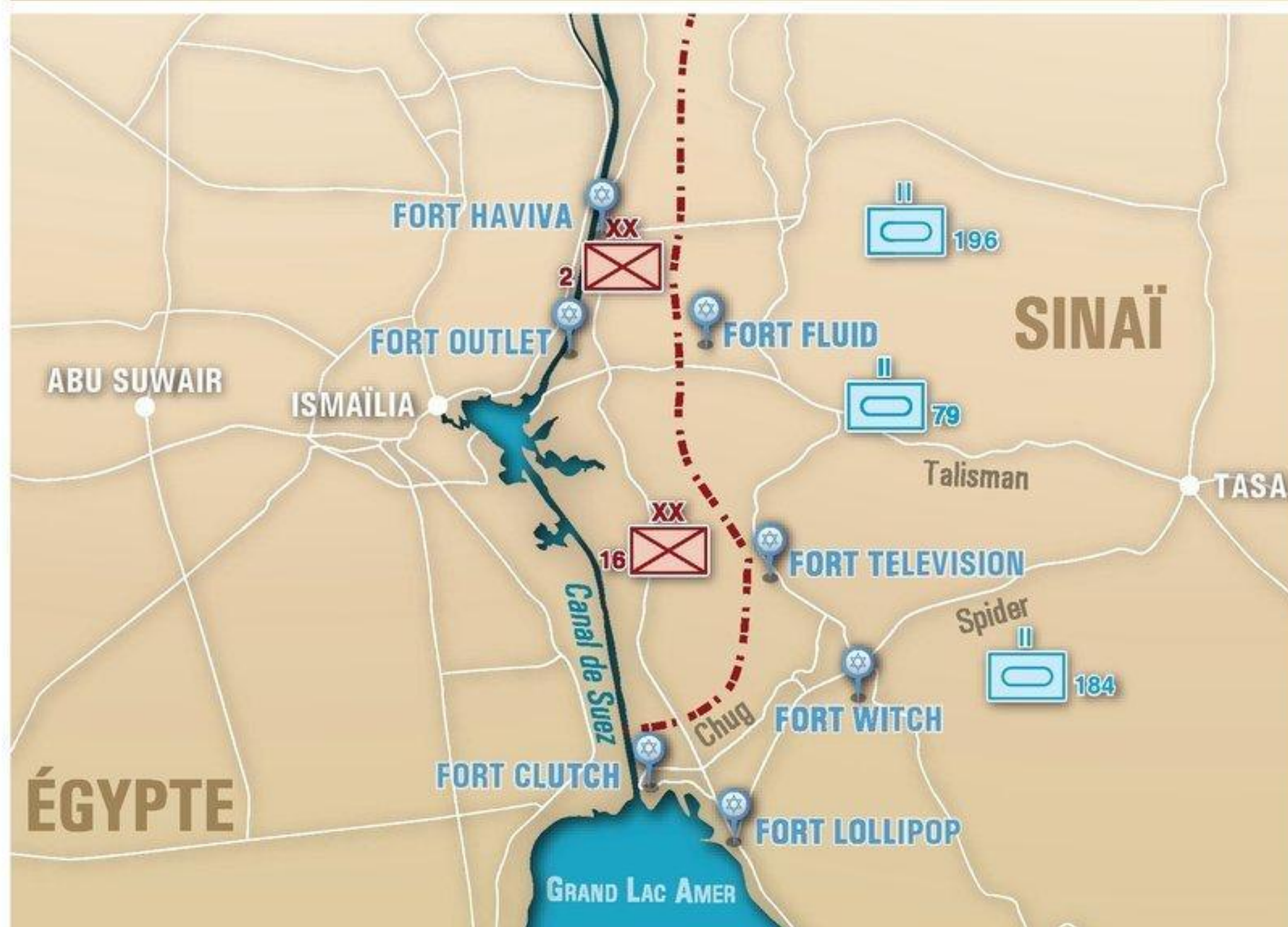




Le plan du Commandement de la région Sud attribue le premier rôle aux deux nouvelles venues : la 162^e division doit attaquer du nord au sud afin de détruire les forces ennemies à l'est du canal de Suez, la 143^e devant, en cas de réussite, exécuter une attaque sur ce même axe. Vers 10h00, l'état-major régional conclut – trop hâtivement – que la contre-attaque de la 162^e a réussi et ordonne donc que la 143^e fasse mouvement vers le sud afin de se préparer à la sienne. Exploitant le mouvement de la division israélienne, l'Armée égyptienne poursuit sa progression vers l'est et accroît de ce fait la largeur de sa tête de pont de l'ordre de 10 à 12 km.

De retour au secteur Centre, après un déplacement de 60 km vers le sud, la 14^e brigade se repositionne sur le flanc Sud de la zone tenue par la 143^e division et voit ses effectifs blindés passer à 62 chars au soir du troisième jour de bataille, grâce notamment à l'affectation du 87^e bataillon de reconnaissance.

POSITIONS DE LA 14^e BRIGADE BLINDÉE LE 7 OCTOBRE



TSAHAL N'ABANDONNE JAMAIS LES SIENS !

En dépit de la violence des attaques égyptiennes, de nombreuses positions israéliennes le long du canal de Suez résistent encore, attendant un hypothétique dégagement de Tsahal. Mais après l'échec de la contre-offensive des 162^e et 143^e divisions du 8 octobre, elles ne nourrissent plus le moindre espoir d'être secourues, et la plupart des forts de la première ligne se rendent, certaines garnisons battant en retraite à travers les lignes arabes.

Le fort « Outlet », situé au km 75, organise ainsi une percée coordonnée avec le colonel Rhesef. D'après le plan, ses 33 défenseurs doivent marcher jusqu'au point de jonction convenu, situé au sud-est du km 23 de Talisman (à une dizaine de kilomètres à l'est du canal) ; de là, un détachement de la 14^e brigade les escortera à travers les lignes égyptiennes jusque dans les lignes amies. La 143^e division approuve l'opération et charge la 421^e brigade de la mission, étant donné que la route « Talisman » se trouve alors dans son secteur. Or, Reshef insiste pour que ce soit sa 14^e brigade qui exécute l'opération de sauvetage.

L'état-major de la 143^e division s'incline devant l'obstination de son subordonné et modifie donc ses plans en confiant à la 421^e brigade un simple rôle de couverture du détachement de secours de la 14^e au moyen de deux chars et quatre M113 du 184^e bataillon.

Vers 20h30, bien appuyée par la 421^e, la colonne de la 14^e brigade se met en route et pénètre les lignes ennemies, ratisse le lieu du rendez-vous sans toutefois réussir à repérer les troupes d'« Outlet ». Par conséquent, elle finit par envisager de rebrousser chemin. Heureusement, la dernière poussée tentée pour les localiser est la bonne, après que le commandant d'« Outlet » a tiré une fusée éclairante verte. Les infortunés soldats israéliens sont enfin repérés, 2 à 3 km au sud du point de rendez-vous, soit encore plus profondément au cœur du dispositif adverse ! Qu'importe : au mépris des tirs égyptiens, la colonne de secours de la 14^e brigade fonce à toute vitesse et se fraye un chemin jusqu'aux rescapés. Le char de Reshef en personne et les quatre M113 engagent le combat, pendant que le tank du commandant du 184^e bataillon effectue enfin la jonction avec les isolés. Après une opération de 2h30 menée sur plus de 15 km de profondeur dans les lignes adverses, la colonne de secours rallie enfin les positions israéliennes,

► Tankistes de la 14^e brigade faisant une pause à côté de leur Magach 3 entre deux combats. Le terrain désertique, plat comme la main, confronte tout d'abord les équipages à un engagement blindé conventionnel à distance, qui évolue dans bien des cas en un combat rapproché entre chars. Chaque bataillon blindé israélien aligne plusieurs dizaines de M113 Bardales pour les personnels techniques, l'évacuation des blessés, la reconnaissance, l'infanterie d'accompagnement et les états-majors.



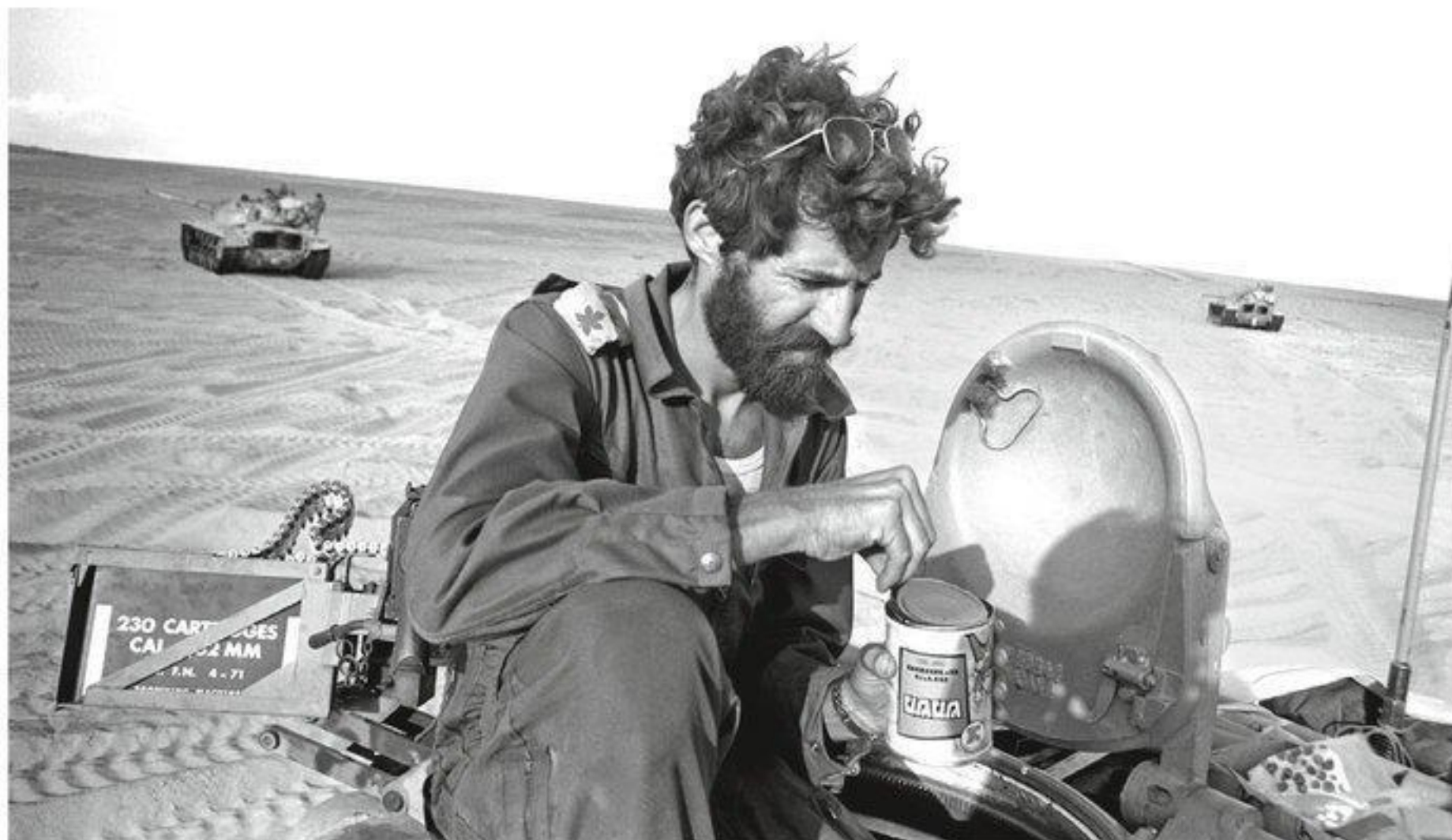
les 33 survivants d'« Outlet » entassés sur un seul char, car sur le chemin du retour, trois des quatre M113 ont été détruits. L'entreprise a en effet été coûteuse, puisque la 14^e brigade a perdu 26 hommes, la 421^e pas moins de 65... L'évacuation de la garnison d'« Outlet » constitue pourtant le premier succès tactique de Tsahal depuis le début de la guerre du Kippour.

La 14^e brigade, exténuée, gagne alors la route « Spider », où elle doit se réorganiser : le 106^e bataillon de la 164^e brigade – un bataillon de réserve sur Sho't – est affecté à l'unité, alors que le 196^e provenant de la 460^e brigade d'instruction blindée rejoint le 79^e bataillon dont il prend le nom. En raison de la situation défensive et des pertes enregistrées par Reshef, le 87^e bataillon de reconnaissance de la 143^e division, qui compte pourtant moins de chars et davantage d'infanterie qu'un bataillon blindé standard, est rattaché à la 14^e brigade.

Israéliens et Égyptiens en sont alors au quatrième jour de guerre. La 143^e division attaque les positions de l'armée de Sadate afin de reconquérir le terrain perdu la veille. La 14^e brigade est tenue à l'écart de ces opérations, à l'exception d'un détachement lancé sur « Television », un fort de la seconde ligne de défense où un équipage de la 600^e brigade a été abandonné. Vers 17h30, avec l'aide du 79^e bataillon en couverture, le 184^e réoccupe « Television » et procède, malgré la mort de son commandant, à l'évacuation des tankistes encerclés. De son côté, le 87^e bataillon est chargé de percer vers le lac Bitter, sur la route « Lexicon », en direction du fort « Clutch » situé sur la première ligne de défense. L'opération débute à 16 heures, et la progression s'effectue sans encombre ni le moindre affrontement avec l'ennemi. Mais ce que les éclaireurs ignorent, c'est que le fort s'est rendu le matin même, aux alentours de 09h00.

Le matin du 10 octobre, la 14^e brigade reçoit l'ordre de rappeler le 87^e bataillon, qui met un terme à son incursion en zone ennemie, une patrouille israélienne ayant découvert une faille dans le front égyptien, entre les têtes de pont des 2^e (au nord du lac Amer) et 3^e armées (au sud du lac) qui ne sont pas encore reliées. Tsahal réorganise son dispositif en conséquence. À 08h00, la 600^e brigade prend la relève de la 14^e, qui fait alors route vers Tasa afin de reconstituer ses rangs et se réorganiser. Le 106^e bataillon de réserve sur Sho't reprend sa place au sein de la 164^e brigade.

Le matin du 12, l'unité de Reshef, reconfigurée en trois bataillons et disposant de près de 75 chars, rejoint la première ligne de défense afin de prendre la place de la 600^e brigade sur la route « Spider ». À ce stade du conflit, la 14^e a perdu près de 240 hommes...



▲ Pour une raison inconnue, durant la guerre du Kippour, le char du colonel Reshef est marqué comme celui du chef des opérations, alors que ce dernier utilise le M113 de son supérieur ! Remarquez le T-54 ou T-55 égyptien détruit à l'arrière-plan.

▲▲ Amram Mitzna débute le conflit en tant que commandant du 196^e bataillon de la 460^e brigade (460^e brigade est l'appellation de circonstance de l'École blindée de l'IDF et le 196^e bataillon celle de la formation d'officiers de l'École blindée), le bataillon ayant été ensuite affecté à la 14^e brigade. Il absorbe les survivants du 79^e bataillon le 7 octobre, pour finalement prendre le nom de celui-ci trois jours plus tard. Mitzna est blessé au combat près de « Chic » dans la nuit du 15 au 16 octobre.



Sho't
198^e bataillon
14^e brigade blindée
Israel Defense Force
Route « Chic », Sinaï, octobre 1973



DÉPLOIEMENT DE LA 14^e BRIGADE BLINDÉE LE 9 OCTOBRE



NOUVELLE POUSSÉE ÉGYPTIENNE

Les combats sont encore violents sur la ligne de front les 12 et 13 octobre, et les deux camps se préparent à l'offensive. L'IDF privilégie désormais une approche indirecte pour réduire les têtes de pont ennemies sur le canal de Suez. L'état-major israélien envisage en effet de traverser ce dernier d'est en ouest afin de contourner et prendre à revers le dispositif de l'Armée égyptienne. L'opération est complexe. Le Commandement de la région Sud étudie les différentes possibilités de franchissement du canal : dans le secteur de la 252^e division au sud, dans celui de la 143^e au centre et dans celui de la 162^e au nord.

Le matin du 14, les unités mécanisées égyptiennes lancent une attaque avec le soleil de face, décision étrange au regard du plan minutieux mis en œuvre avec les Syriens le 6 octobre. Du reste, les motivations tactiques et stratégiques de cette initiative font toujours l'objet de vifs débats. Elle semble résulter d'un compromis entre la volonté de Sadate de préserver ses premiers acquis territoriaux et la nécessité de répondre aux requêtes d'Hafez el-Assad sollicitant une attaque de son allié dans le Sinaï afin de soulager l'Armée syrienne de la pression exercée par Tsahal dans le Golan. Face aux 450-500 chars israéliens, les Égyptiens engagent des effectifs quasiment similaires, répartis en cinq brigades. C'est loin du rapport de forces classique de trois contre un censé permettre d'emporter la décision de façon claire et nette dans l'offensive. Qui plus est, les Égyptiens mènent cet assaut avec peu d'enthousiasme. Le plan égyptien prévoit

▼ Les échelons de commandement, logistique, maintenance et sanitaire de la 14^e brigade « collent » et soutiennent en permanence les unités de combat afin de leur fournir ravitaillement, moyens de réparation, acheminement d'équipages de remplacement pour compenser les pertes, évacuation médicale, facilitant d'autant le soulagement des personnels et l'usure des matériels constamment sur la brèche pour freiner l'avance arabe.



l'occupation de Tasa par la 21^e division et l'attaque du dispositif israélien sur deux axes, d'une part avec la 14^e brigade égyptienne dans le secteur de la 421^e brigade de Tsahal, d'autre part avec la 1^{re} brigade engagée contre la 14^e de Reshef.

L'attaque blindée est précédée, vers 06h30, par un matraquage en règle de l'artillerie et de l'aviation sur les positions israéliennes. La 14^e brigade hébraïque occupe une position dominante et jouit donc d'une bonne visibilité sur toute l'étendue de sa ligne de front, d'est en ouest, alors que la 1^{re} brigade égyptienne dispose, au contraire, d'une faible visibilité en raison du lever du soleil. L'affrontement vire donc très vite au tir aux pigeons. Les équipages de la 14^e brigade israélienne engagent les chars ennemis à 3 000 mètres de portée, alors qu'un engin en mouvement ne peut guère tirer sur une cible à plus de 1 000 mètres. Bien que le combat se poursuive en certains secteurs jusqu'à 10 heures, l'affaire est entendue dès 7 heures, l'attaque égyptienne ayant été repoussée, les assaillants déplorant la perte de 200 à 225 chars – soit la moitié des effectifs jetés dans la bataille à l'aube – et la mort du commandant de la 1^{re} brigade tué au feu : 97 blindés auraient été détruits par la 14^e brigade israélienne (qui enregistre pour sa part la perte de 14 blindés et 20 tués), 35 par le 79^e bataillon, 25 par le 87^e bataillon et enfin 37 par le 184^e bataillon. Reshef en revendique deux supplémentaires, qu'il aurait lui-même détruits durant le combat.

Le tableau de chasse de la 14^e brigade demeure cependant sujet à controverse. Si l'on en croit la version



égyptienne, la 1^{re} brigade ne compte plus que 66 chars encore opérationnels à l'issue du combat. Ainsi, au regard des organigrammes alors en vigueur dans l'Armée égyptienne, une brigade blindée standard ne comptabiliserait que 94 engins, ce qui tendrait à indiquer que la 1^{re} brigade a perdu 28 chars lors des affrontements du 14 octobre. Le reliquat de blindés détruits par les tankistes de Reshef doit donc appartenir à des unités ennemies ayant appuyé l'attaque. Il est également possible que l'Armée égyptienne ait procédé, tout comme son homologue israélienne, à une réorganisation de diverses unités ayant permis de porter à 66 chars le parc blindé de la 1^{re} brigade. Quoi qu'il en soit, celle-ci n'a pas été détruite et sera de nouveau confrontée à la 14^e israélienne.

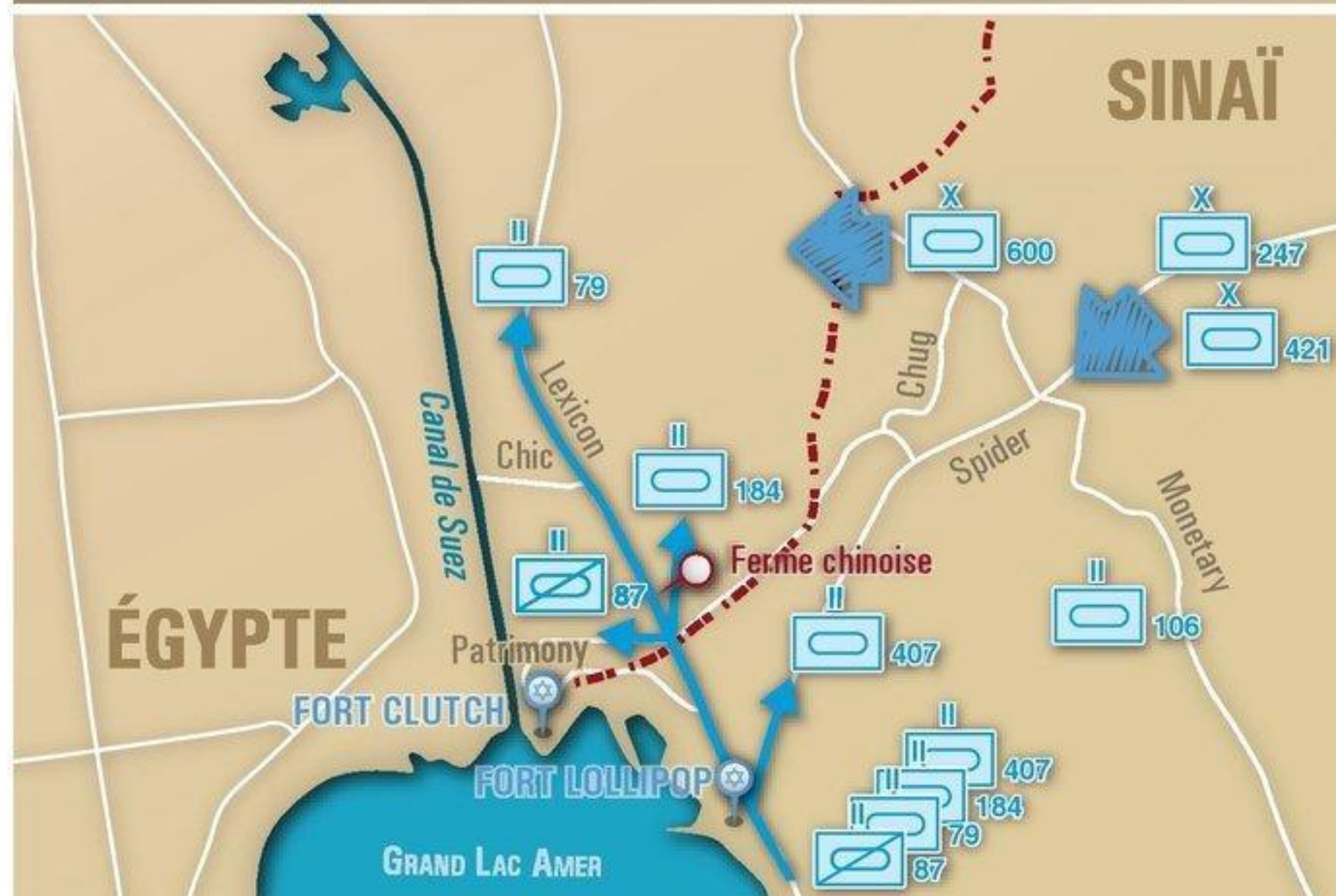
Fort de son succès, le colonel Reshef propose que la 143^e division attaque les forces égyptiennes en repli, mais il se heurte à l'état-major du Commandement de la région Sud, peu enclin à se lancer dans une attaque improvisée. La menace écartée, Tsahal peut maintenant préparer sa propre contre-offensive.

▼ Le commandant de la 143^e division Ariel Sharon (à droite) et celui de la 14^e brigade Amnon Reshef (pointant son stylo sur la carte) font le point de la situation après l'offensive de l'Armée égyptienne du 14 octobre et avant le déclenchement de celle du Commandement de la région Sud de Tsahal le lendemain.





OPÉRATION « STOUTHEARTED », 15-16 OCTOBRE



OPÉRATION « STOUTHEARTED » : PLAN DE BATAILLE

Le Commandement de la région Sud de l'IDF a finalement porté son dévolu sur le secteur de la 143^e division pour traverser le canal de Suez. Nom de code de l'opération : « Stouthearted ». La division israélienne doit s'ouvrir un corridor vers le fort « Clutch », franchir le canal au km 98, puis établir une tête de pont sur la rive Ouest afin de sécuriser le passage de la 162^e division, quant à elle chargée d'exploiter la brèche qui aura été ouverte.

À l'état-major de la 143^e, l'on prévoit que la 600^e brigade tiendra ses positions face aux 16^e et 21^e divisions égyptiennes, pendant que la 14^e brigade occupera le corridor menant à « Clutch », fortin au niveau duquel les 247^e et 421^e brigades devront traverser le canal. En vue de l'attaque, la 600^e prend position sur la ligne de front, remplaçant la 14^e brigade maintenue en réserve derrière la route « Spider » (km 64). La 143^e division débute sa mise en place à Tasa le 15 vers 07h00. C'est la première fois, depuis le début des hostilités, que la 14^e brigade prend part à une manœuvre coordonnée à l'échelle divisionnaire.

▼ Les unités de la 14^e brigade se préparent pour l'opération « Stouthearted » le 15 octobre. Les troupes concernées comprennent quantité de pelotons et de compagnies hâtivement mises sur pied avec des équipages et des chars de diverses provenances, de sorte que la plupart des blindés sont dépourvus de marquages tactiques ; la colonne de droite est composée de chars Magach 3, celle de gauche de Magach 6A. Les unités de la 14^e brigade dotées de Magach 6 le 15 octobre sont les 87^e et 407^e bataillons, alors que les 79^e et 184^e bataillons opèrent sur Magach 3.

La progression promet de ne pas être aisée. Le secteur où va combattre la 14^e brigade est plus connu du côté israélien sous le nom de « ». Occupé par Tsahal en 1967, il doit son appellation aux inscriptions découvertes sur les machines agricoles de la propriété, qui, pour l'anecdote, n'étaient pas en chinois, mais en japonais. Le nom de code du lieu est « Emir ». Les terres de la parcelle sont traversées par des canaux d'irrigation ouverts et la plupart du temps impraticables en dehors des routes. À proximité de « Clutch », le terrain est parsemé de marécages, ce qui limite, là encore, la circulation aux axes routiers. Seules les parcelles de terrain au nord de la route « Chic » demeurent praticables, mais encore y a-t-il quelques dunes de sable et marécages infranchissables. En face, la 16^e division égyptienne – une division d'infanterie composée de deux brigades d'infanterie disposant d'armes antichars et d'une brigade blindée – a été identifiée, de même que les restes de la 1^{re} brigade de la 21^e division. Les services de renseignements de Tsahal estiment que les éléments de la 16^e division sont déployés au nord d'« Emir » et « Chic », alors que la 1^{re} brigade a pris position au nord de « Missouri », à 10 km d'« Emir ».

LES DÉBUTS LABORIEUX DE LA CONTRE-OFFENSIVE ISRAËLIENNE

Comme prévu lors du briefing, profitant de l'obscurité, les blindés de la 14^e brigade s'ébranlent à 18h05 sur les routes « Monetary » (km 56) et « Lexicon » (km 263). L'interminable colonne de chars, qui s'étend sur près de 10 km, chemine en terrain difficile jusqu'à 20h00, tous feux éteints et sans aucun système de vision nocturne, ce qui ne se déroule pas sans encombre : sur les 83 chars de Reshef, cinq entrent en collision, deux se renversent dans les canaux, deux sont immobilisés par des pannes, et enfin un s'enlise dans un marais !

Malgré la violence des tirs ennemis, le 87^e bataillon de reconnaissance n'engage pas le combat afin de se consacrer entièrement à sa mission, à savoir mener la brigade jusqu'à l'intersection « Lexicon »-« Chic », puis poursuivre vers l'ouest pour sécuriser la rive Est du canal de façon à permettre son franchissement aux 247^e et 421^e brigades. De son côté, le 79^e bataillon avance le long de « Lexicon » sans subir le moindre accrochage. Il traverse « Chic » à 21h12 et se déploie à l'ouest de « Lexicon ».





C'est alors que l'unité israélienne est confrontée à d'importants éléments de l'Armée égyptienne : infanterie, blindés, artillerie et batteries de missiles sol-air (SAM), formations de logistique et de maintenance qui engagent aussitôt le combat à courte portée à la lueur des tirs illuminant le champ de bataille. Vers 21 heures, le 184^e bataillon tombe quant à lui sur quelques détachements ennemis au carrefour des routes « Lexicon » et « Chug », rencontre pour le moins inattendue puisque les 87^e et 79^e bataillons ne s'y étaient point frotté lors de leur passage quelques minutes auparavant. De fait, à 21h41, seule la moitié des chars du 184^e ont passé l'intersection et rallié « Chic ». Le 407^e bataillon et la 424^e unité sont aussi confrontés à une vive résistance arabe dans le même secteur, mais, en dépit de quelques pertes, ils poursuivent leur route afin de nettoyer « Chug » et « Spider ».

Les Égyptiens ne sont pas dupes. Les mouvements de la 143^e division ne passent pas inaperçus, et les accrochages qui ont suivi ne laissent rien présager de bon. Leur réaction ne se fait pas attendre, et les services de renseignements israéliens captent bientôt un ordre enjoignant à deux bataillons blindés égyptiens de lancer une contre-attaque. Celle-ci est pour le moins énergique, car, à 21h53, le 79^e bataillon hébreu enregistre la perte de 11 blindés. La violence du choc est telle que la demande de repli de ce dernier d'« Usha » vers « Chic » pour disposer de la protection du 184^e bataillon est acceptée. Treize minutes plus tard, la Shmulik Force reçoit l'ordre d'évacuer les soldats tués et blessés sur « Lexicon » et « Chug ».

▲ Les chars Magach 3 de la 14^e brigade en progression dans le désert du Sinaï le 15 octobre, probablement sur « Monetary », croisent un peloton de Jeep d'éclairage (ainsi que deux de commandement, dont une de chef de brigade) garées sur la droite de la chaussée. Détail intéressant : alors que la plupart des chars sont dépourvus de marquages tactiques, la majorité des Jeep, elles, en sont dotées.

Fermant la marche, le 582^e bataillon arrive sur zone aux abords de 22h30 et se joint à cette pénible tâche. Or, compte tenu de la violence des combats, l'évacuation des dépouilles et des blessés vers les positions sécurisées par les 79^e et 184^e bataillons s'avère impossible. Ainsi, 40 blessés sont rassemblés près du PC de la brigade installé à proximité du carrefour.

NETTOYER LE CARREFOUR « LEXICON » — « CHUG » À TOUT PRIX !

Malgré ces écueils, la 247^e brigade marque un point décisif pour Tsahal. Avancant sur les routes « Lexicon » et « Patrimony », elle fait sa jonction avec le 87^e bataillon, s'élance vers le fort « Clutch », ses premiers éléments entamant la traversée du canal de Suez dès 01h22 à bord de bateaux. Mais le plus dur reste à faire. Il faut maintenant faciliter la percée de la 421^e brigade venant sur « Chug » et acheminant les éléments des ponts flottants, ceux qui permettront le passage des chars et des véhicules blindés. C'est la raison pour laquelle le succès de l'opération « Stouthearted » est conditionné par l'élimination de toutes les poches de résistance aux abords du croisement « Lexicon » — « Chug ». À 01h49, le colonel Reshef ordonne donc au 582^e bataillon de nettoyer une bonne fois pour toutes le carrefour. Vingt minutes plus tard, l'unité se met en route, mais l'opposition acharnée des Égyptiens la met en échec. Tout en tenant ses positions avec les 79^e et 184^e bataillons (qui ne comptent pourtant plus

à eux deux que 15 chars sur les 43 disponibles au début de l'opération !), le commandant de la 14^e brigade charge son 87^e bataillon de mener à bien cette mission en attaquant dans un mouvement d'ouest en est. Le 582^e se retire en emmenant morts et blessés afin de laisser place au 87^e et couvrir son action. Les engins de ce dernier progressent le long d'un axe n'offrant guère de possibilité de manœuvrer, passant au beau milieu du dispositif défensif des troupes égyptiennes, fortement équipées en armes antichars. Plusieurs blindés sont ainsi détruits, notamment le char du chef du bataillon israélien. L'échec est patent une nouvelle fois... À 5 heures, les restes du 87^e, finalement pas plus heureux que le 582^e, se replient ; le bataillon n'aligne plus que 5 chars et 6 M113 ! Ayant joint leurs efforts à celui-ci, les 407^e et 582^e ont aussi enregistré des pertes : de nombreux chars pour le premier, quelques *Half-Tracks* pour le second.

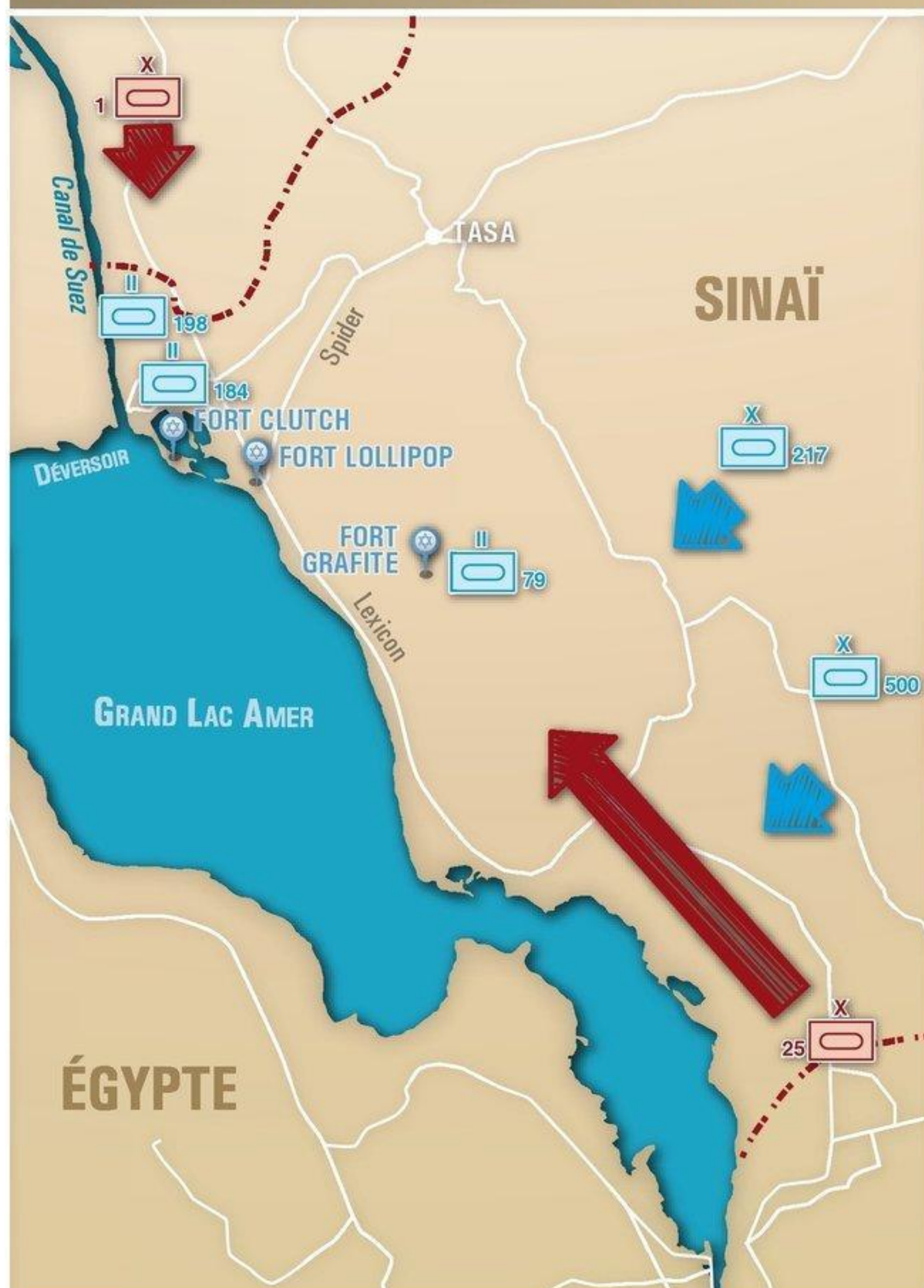
ORDRE DE BATAILLE DE LA 14^e BRIGADE

(OPÉRATION « STOUTHEARTED »)

- état-major de la 14^e brigade (2 chars)
- 87^e bataillon de reconnaissance (18 chars)
- 79^e bataillon (22 chars)
- 184^e bataillon (21 chars)
- 407^e bataillon — attaché à la brigade 600 — (30 chars)
- 424^e unité (unité d'infanterie d'élite du Commandement de la région Sud, de la taille d'un bataillon)
- Shmulik Force (bataillon d'infanterie de fortune constitué durant la guerre et tirant son nom de celui du commandant Samuel Arad)
- 582^e bataillon (bataillon d'éclaireurs et d'infanterie antichar, détaché de la 317^e brigade)



CONTRE-ATTAQUE DES 1^{re} ET 25^e BRIGADES ÉGYPTIENNES



UN BEAU MATIN BRUMEUX

Le matin du 16 octobre 1973 se lève à 05h44. L'obscurité de la nuit a répandu dans les rangs des soldats israéliens un sentiment trompeur de sécurité. Ainsi, à l'aube, M113 et *Half-Tracks* sont imprudemment exposés. Les équipages déplacent dès les premières lueurs du jour leurs blindés pour les repositionner en défilement de tourelle, les 79^e et 184^e bataillons procédant pour leur part à un repli sur des positions plus appropriées au sud de « Chic ». La pénombre nocturne a laissé la place à une épaisse brume matinale, à travers laquelle la visibilité n'excède pas une dizaine de mètres.

La 421^e brigade, dont la mission est essentielle, profite immédiatement de ces conditions, mais aussi des combats de flanc-garde de la 14^e brigade, pour parvenir à son tour sur les bords du canal et commencer à le traverser à l'aide d'embarcations à moteur qui ne permettent guère de transporter sur l'autre rive plus d'un char à la fois. Le premier blindé israélien fait ainsi ses premiers tours de chenilles sur la rive Ouest le 16 octobre à 06h43. Alors que ces bacs ont déjà permis la traversée d'autres véhicules, la brigade déploie maintenant des embarcations plus grandes, capables de transporter deux chars à chaque trajet et qui seront utilisées par la suite pour constituer l'indispensable et ô combien stratégique pont flottant. Après les nombreuses déconvenues de la nuit, les Israéliens sont en train de renverser le cours de la bataille du Sinaï. Ceux-ci veulent enfoncer le clou et réorganisent tactiquement leurs unités en fer de lance.

À 06h49, le 599^e bataillon de la 421^e brigade, doté de 128 chars, est rattaché à la 14^e brigade, tandis que la 600^e brigade reçoit l'ordre de lancer son 409^e bataillon vers les positions situées au nord de « Chug » afin d'appuyer l'effort de Reshef. Ce dernier ordonne aussitôt au 599^e de rejoindre le 582^e bataillon positionné au carrefour des routes « Chug » et « Spider » et confie au 79^e d'évacuer une dizaine de blessés des positions au sud de « Chic » jusqu'au fort « Lollipop », où officie le 407^e bataillon médical.

LA CHUTE DU CARREFOUR « LEXICON » — « CHUG »

Vers 07h30, le 599^e bataillon, désormais aux ordres de Reshef, attaque d'est en ouest sur « Chug ». Malgré une vive résistance des Égyptiens, il s'enfonce jusqu'au km 53 de la route, avant de se rabattre au sud-est de « Spider » pour tendre la main à la 421^e brigade. Une demi-heure plus tard, c'est au tour de la 14^e brigade d'attaquer sur un axe ouest-sud, en direction du carrefour tant convoité : les 8 chars de la compagnie Gimel du 407^e bataillon progressent le long de « Lexicon », les chars et M113 du 87^e bataillon en direction de l'est, sur « Chug », depuis le km 50, accompagnés de l'état-major de brigade. Le bataillon de reconnaissance du colonel Reshef est soumis à de violents tirs égyptiens et subit de lourdes pertes (un char détruit, deux endommagés, un autre sautant sur une mine). Le reste de la colonne poursuit néanmoins son avance, jusqu'à ce que les chars se retrouvent à court de munitions près de 10 kilomètres au nord du carrefour. La chevauchée du 87^e bataillon a toutefois eu un impact psychologique sur l'ennemi puisque des drapeaux blancs improvisés s'agitent un peu partout. Des éléments de la 16^e brigade égyptienne font leur reddition. Après la guerre, l'analyse des prises de vue aériennes réalisées le matin du 15 octobre 1973 – dont ne dispose alors pas la 14^e brigade – révélera que le flanc Sud de la position tenue par la 16^e brigade s'étirait le long de la route « Chug », du carrefour « Lexicon » — « Chug » jusqu'au km 42 sur cette dernière, un périmètre sur lequel les Égyptiens alignaient 28 chars, 87 véhicules en tout genre, et où plus de 3 000 trous d'hommes seront dénombrés. À 09h43, la 14^e

brigade se rend maître de l'intersection. Une fois la brume matinale levée, le spectacle terrifiant du champ de bataille s'offre aux yeux des belligérants des deux camps. Des dizaines d'épaves de chars jonchent alors la zone, témoignant de la violence des combats... Ceux de la nuit du 15 au 16 octobre ont coûté à la 14^e brigade 120 tués et une soixantaine de blessés. Au début de l'opération, elle totalisait 93 chars, en comptait encore 83 au soir du 15, mais n'en dénombre plus que 35 encore opérationnels le matin du 16.

Le Commandement de la région Sud confie alors à la 162^e division la mission de dégager « Chug ». Épuisée, la 14^e brigade est chargée de rester sur zone afin de sécuriser la tête de pont de la 143^e division, qui s'étire sur une mince bande de terre le long de « Lexicon », depuis « Chic » en direction du km 263 de « Lexicon ». Le 184^e bataillon, qui ne compte plus que 10 chars, occupe toujours ses positions au sud de « Chic » et poursuit le combat plus de 24 heures durant. Le 198^e bataillon de la 460^e brigade, attaché à la 162^e division et disposant de 17 chars Sho't, est affecté à la 14^e brigade et chargé de remplacer le 184^e bataillon. Durant la relève, un char du 198^e est endommagé à la suite d'un incident de tir. Mais le 16 octobre à midi, le bataillon est en position.



CONTRE-OFFENSIVE ÉGYPTIENNE

Au matin du 17 octobre, malgré le succès de la 14^e brigade de Tsahal, « Chug » n'est toujours pas dégagée, car la route est encore aux mains de la 16^e brigade d'infanterie égyptienne. Les éléments du pont flottant sont donc toujours en attente. C'est la 162^e division qui débloque la situation en les acheminant vers Lollipop, où elle les remet à la 143^e, qui entame la construction de l'ouvrage du génie au niveau de « Clutch », sous la protection de la 14^e brigade. Comme les 87^e et 407^e bataillons sont exsangues et ne disposent plus que d'une poignée de chars, leur maintien en unité indépendante est vain, et ils sont amalgamés à d'autres bataillons : au 79^e pour le 87^e et la compagnie A (Alef) du 407^e, au 184^e bataillon pour la compagnie G (GIMEL) du 407^e.

L'ordre de bataille de la 14^e brigade est désormais le suivant :

- 79^e bataillon (19 chars) occupant les positions du flanc Sud autour du fort « Graphite ».
- 184^e bataillon (chars en réserve) tenant les positions au km 50 de « Chug ».
- 198^e bataillon (12 chars) sur les positions du flanc Nord autour de « Chic ».
- Unité 424 du 582^e bataillon et Shmulik Force au km 263 de « Lexicon ».

1 Les Bardales et Magach de la 14^e brigade en pleine progression le 15 octobre. Le M113 du second plan est armé d'une mitrailleuse Browning de 12,7 mm (cal. 50), celui d'où est pris le cliché étant quant à lui pourvu d'une FN MAG de 7,62 mm. La plupart des chars Magach sont équipés de deux mitrailleuses Browning de 7,62 mm (cal. 30) : une coaxiale au canon de 105 mm et une à disposition du chef de bord.

2 Le ministre de la Défense israélien Moshe Dayan se rend sur le front du Commandement de la région Sud et de la 143^e division, notamment le 17 octobre. Dayan rencontre ici le commandant de la 143^e division, le général Ariel Sharon, et inspecte la tête de pont israélienne sur le canal de Suez.

3 Le pont flottant du km 97, destiné aux véhicules israéliens à roues, est lancé par la 14^e brigade blindée le 19 octobre. Sur ce cliché, un Magach 3 traverse le canal. Au premier plan, l'un des bacs initialement utilisés par Tsahal.

4 Le pont flottant de Tsahal, qui enjambe le canal de Suez au km 95, est posé à 1 heure le 19 octobre, les engins chenillés de la 14^e brigade l'empruntant à partir de 10 heures. Sur cette photo, des Sho't du colonel Reshef s'apprêtent à pénétrer en Égypte.



2

3

4



Côté égyptien, l'on réalise que la contre-offensive israélienne n'avait pas pour objectif de repousser la 2^e armée du sud vers le nord, mais bien de traverser le canal. Par conséquent, l'armée de Sadate monte une attaque en tenailles de grande ampleur, au moyen de la 21^e division blindée de la 2^e armée et de la 25^e brigade blindée de la 3^e armée. Au nord, la 21^e division reçoit pour tâche d'attaquer en direction du sud et de réduire le corridor ouvert par les troupes de Tsahal. Dans le même temps, au Sud, la 25^e brigade blindée doit attaquer ce même saillant hébreu plein nord, tandis que la 116^e brigade d'infanterie de réserve entamera la tête de pont israélienne d'ouest en est. Au nord du saillant, vers 08h00, les 53 chars de la 1^{re} brigade de la 21^e division accrochent les premiers la 14^e brigade de Reshef. Le 198^e bataillon israélien engage alors les assaillants à 1 500 mètres, repoussant toutes leurs attaques et revendiquant la destruction de près de 50 blindés égyptiens sans avoir subi la moindre perte. Vers 13 heures, le 184^e relève le 198^e retiré de la ligne de front pour le secteur de « Lollipop » afin de se réorganiser et d'être à même de servir de réserve mobile. Au sud du corridor, la 25^e brigade blindée égyptienne

de la 3^e armée, équipée de 75 T-62 (c'est l'une des deux brigades d'élite dotées de ce moderne char soviétique dans l'armée de Sadate), est accrochée vers 13h30 par les éléments du 79^e bataillon israélien. Les tirs hébreux ne cessent que lorsque les chars arabes se replient peu après 16h00. La 14^e brigade ajoute ici 20 chars ennemis à son palmarès, pour aucune perte subie. La 162^e division positionnée sur l'aile Sud-Est de la 14^e brigade prétend en avoir détruit entre 70 et 80, alors que la 252^e opposée à une colonne de la 25^e brigade égyptienne, elle, assure avoir mis hors de combat 2 à 4 blindés adverses. Les rapports égyptiens admettent pour leur part la destruction de 65 chars de la 25^e brigade, son potentiel offensif étant réduit à néant. En quelques heures, la contre-offensive en tenailles de l'Armée égyptienne a été balayée. La 162^e division en profite pour enfin traverser le canal de Suez, pendant que le 198^e bataillon est réaffecté à la 460^e brigade. En compensation, l'unité 88, forte de 5 chars PT-76 et 9 transports de troupes BTR-50 de prise, est attachée à la 14^e brigade.

ÉCHEC À « EMIR »

Après son comportement héroïque lors des combats des 15 et 16 octobre, notamment dans la défense enragée de ses positions autour du carrefour « Lexicon »-« Chug », la 16^e brigade d'infanterie égyptienne se replie au nord de « Chug » et « Emir » dans la nuit du 17 au 18. C'est seulement à cet instant que la première de ces deux routes est enfin dégagée, permettant ainsi l'acheminement des éléments du pont flottant jusqu'aux rives du canal de Suez et le renforcement des positions de la 14^e brigade dans le secteur « Chic »-« Lexicon ». Les 242^e et 88^e unités sont engagées dans le nettoyage d'« Emir » et mènent à bien leur mission, bouclée en fin d'après-midi du 18 octobre. Enfin, les 79^e et 184^e bataillons lancent une attaque depuis « Chic », dans le secteur Nord-Ouest de « Lexicon ». Le plateau au nord du premier des deux axes routiers est alors recouvert de centaines d'épaves – la plupart résultant des combats des 15 et 16 octobre –, au point de ne pas permettre aux chars de la 14^e brigade de disposer de suffisamment de positions en défilement de tourelle. Ceux-ci se retrouvent totalement exposés aux éventuels tirs des chars ennemis, leurs équipages ayant en outre la plus grande difficulté à les distinguer parmi ces amoncellements de véhicules calcinés. Bon an mal an, l'attaque israélienne débute à 13h55. Le 79^e bataillon est stoppé net après avoir parcouru 1 km, ce qui contraint les éléments du 184^e à interrompre à leur tour leur progression et à se replier sur le même axe. Les chars hébreux sont alors la cible des tirs égyptiens, qui provoquent la destruction de 4 blindés au sein du 79^e et de 2 autres au 184^e (7 morts et 15 blessés).



► Vue aérienne des ponts flottants posés par l'Armée israélienne aux km 95 (à gauche, seul le quart de l'ouvrage est achevé) et km 97 (à droite).

◀ Magnifique vue d'un Magach 3 photographié dans la tête de pont du déversoir, côté égyptien du canal. La victoire est à portée de main de Tsahal.



LA TRAVERSÉE DU CANAL

Le 19 octobre, relevée de ses positions par la 600^e brigade, la 14^e brigade (privée du 184^e bataillon en réserve à « Lollipop ») traverse le canal de Suez. Les chenillés en empruntant le pont flottant installé au km 95, les engins à roues étant acheminés sur la rive Ouest au moyen des embarcations faisant la navette au km 97. Avec seulement 18 chars et les amphibies PT-76 de l'unité 88, la brigade de Reshef est immédiatement chargée d'attaquer la localité de Sarabioum (nom de code « Caravan ») afin de consolider la tête de pont israélienne.

Vers 11 heures, la brigade reçoit l'ordre de lancer son assaut pour 14h30. Appuyées par l'artillerie, les unités 88 et 424, ainsi que la Shmulik Force, se heurtent au 81^e bataillon parachutiste égyptien, mais la décision est rapidement faite, et « Caravan » tombe à 17h08. Néanmoins, la zone n'est totalement sécurisée que dans la journée du 20 octobre. La 14^e brigade comptabilise près de 50 prisonniers et plus de 300 morts égyptiens, mais déplore 60 blessés dans ses rangs. À la suite de l'occupation de Sarabioum, la 21^e division blindée égyptienne quitte ses positions du km 91, à l'ouest du canal de Suez, vers celles du km 89, permettant ainsi aux troupes de Tsahal d'élargir leur tête de pont sur le déversoir.

Le 20, le 184^e bataillon traverse à son tour le canal de Suez. La 14^e brigade, opérant aux côtés de la 35^e brigade parachutiste sur la rive Ouest du canal, dans la tête de pont, poursuit sa progression vers le nord jusqu'au 22 octobre, malgré quelques escarmouches au sud d'Ismaïlia. Le cessez-le-feu entre en effet en vigueur ce jour-là à 19h00, même si des échanges de tirs sporadiques se poursuivent jusqu'au 24 octobre à midi.

BILAN DE LA 14^e BRIGADE BLINDÉE DURANT LA GUERRE DU KIPPOUR

Malgré la victoire finale de Tsahal, les enseignements à tirer du conflit israélo-arabe de 1973 dans le Sinaï sont nombreux. Le Commandement de la région Sud de l'IDF a échoué dans sa tentative de déloger, par des contre-offensives locales, les divisions égyptiennes passées sur la rive Est du canal de Suez. Toutefois, en réussissant à se frayer un passage et à la traverser à son tour, l'Armée israélienne a placé *de facto* la 3^e armée égyptienne en situation d'encerclement et aurait été en mesure d'isoler

▲ Les échelons de maintenance de la 14^e brigade remorquent les chars endommagés et détruits de façon à récupérer ce qui peut l'être : les premiers pour réparation, les seconds pour cannibalisation. L'état-major de la brigade affecte en permanence les équipages de remplacement aux chars réparés, de sorte que l'ordre de bataille de l'unité évolue continuellement.

▼ L'effort de l'IDF pour maintenir le moral de ses troupes malmenées au début de la guerre du Kippour passe par la mobilisation d'artistes se livrant à des performances partout (même au plus près de la ligne de front) et dès que possible de façon à divertir et ménager les nerfs de la troupe. Ici, c'est la chanteuse israélienne Yafa Yarkoni (préalablement vêtue d'un gilet pare-éclats et coiffée d'un casque lourd) qui distrait, au son de l'accordéon, des soldats de la 14^e brigade. Le Magach 3 personnel du colonel Reshef sert de « décor » à Yafa et son musicien, le commandant de la brigade se tenant debout à leur droite et frappant dans ses mains.

aussi la 2^e armée, mettant les généraux égyptiens dans l'incapacité de monter toute nouvelle offensive d'envergure ultérieure. La 14^e brigade blindée du colonel Reshef a combattu sans interruption durant la quasi-totalité du conflit, manquant à deux reprises d'être anéantie : la première fois les 6 et 7 octobre, lorsqu'elle était rattachée à la 252^e division, en perdant 180 hommes et ayant vu ses effectifs en chars passer de 56 à 23 engins ; la seconde à la 143^e division, dans le cadre de l'opération « Stouthearted » les 15 et 16, en perdant 180 soldats et ayant vu son parc fondre de 93 à 35 chars. Les 79^e, 87^e et 407^e bataillons ont été anéantis durant les âpres combats, mais le remplacement continu des pertes en chars et en tankistes a permis à la brigade de poursuivre la bataille. Au dernier jour du conflit, seul un nombre restreint de blindés et d'équipages de la brigade (comme l'engin d'Amnon Reshef et celui de son adjoint, Eitan Arieli) combattent ainsi sans interruption depuis le premier jour.

Après-guerre, la 14^e brigade – qui revendique durant la guerre du Kippour la destruction de quelque 300 chars ennemis sur les plus de 1 800 anéantis par Tsahal (soit une moyenne de 280 chars ennemis détruits par division israélienne) et déplore 302 tués sur les 2 200 endurés par Israël – est réorganisée et réintégrée au sein de la 252^e division. ■





DES CHARS AU MAROC

**RENAULT FT ET SCHNEIDER ESPAGNOLS
DANS LA CAMPAGNE DU RIF**

Tout auréolé de son succès durant la Première Guerre mondiale, le char d'assaut ne tarde pas à s'exporter et à connaître le feu dans des contrées plus exotiques que le Nord-Est de la France. En effet, le Maroc espagnol est secoué durant la première moitié des années 1920 par la rébellion d'Abd el-Krim dans la contrée inhospitalière du Rif. Après une série de revers cuisants, Madrid décide d'employer les grands moyens et de se procurer des Renault FT et Schneider auprès du voisin français : ces appareils participeront à la pacification et au premier débarquement amphibie de chars de l'Histoire !

Par **Loïc Charpentier** (sauf mention contraire, toutes photos coll. Dapena)



◀ Au régime maximal de 1 500 tr/min, et selon le rapport engagé, le moteur de 39 chevaux du FT assure une vitesse de déplacement de 1,52, 3,08, 5,04 ou 7,78 km/h, et son réservoir de 95 litres (modelé à chapelle), une autonomie de 8 heures ou un parcours routier de 35 km.

En 1920, après la ratification, le 30 mars 1912 à Fez, par le sultan Moulay Hafid du traité de Protectorat, le royaume chérifien vit sous ce régime colonial. Concrètement, le territoire du royaume est soumis à trois autorités différentes :

- celle du sultan et de son administration ; dans les faits, son pouvoir politique se limite, historiquement, aux provinces du *Blad-El-Maghzen*, « *pays de gouvernement* », régions de Fez, Marrakech, Meknès et mitoyennes, où les tribus lui ont fait allégeance. À l'inverse, les turbulentes tribus qui habitent le *Bled-es-Siba*, « *pays abandonné* » (par le sultan), régions de l'Atlas, du Rif et désert saharien, si elles ne contestent pas son autorité spirituelle, en tant que Commandeur des croyants, ne reconnaissent pas son autorité temporelle.
- celle de la France qui, depuis le traité de mars 1912, a en charge, en tant que puissance « protectrice », le fonctionnement du protectorat sur l'ensemble du territoire chérifien en garantissant « *le maintien de la souveraineté interne du sultan* ».
- celle de l'Espagne qui a obtenu une *zone d'influence* qui, si elle demeure toujours placée sous l'autorité civile et religieuse du sultan, possède sa propre autonomie administrative.

La *zone d'influence* espagnole se limite à une bande territoriale au nord du royaume, d'environ 350 km, d'est en ouest (de la rive gauche de la Moulouya, qui fixe la frontière « naturelle » avec l'Algérie, jusqu'à Larache, sur le rivage de l'Atlantique), et dont l'étendue, du nord au sud, varie de moins de 10 km à la frontière algérienne à 100 km dans sa plus grande profondeur (verticale de Tanger). C'est une région essentiellement montagneuse, où la chaîne du Rif, qui s'étend sur 300 km du cap des Trois Fourches (Melilla) au détroit de Gibraltar, culmine à 2 000 m d'altitude, pour ses sommets méridionaux les plus élevés, et dont les pentes escarpées plongent dans la Méditerranée, constituant un rivage inhospitalier, à l'exception des embouchures d'oueds et de la baie d'Alhucemas.

LE MAROC ESPAGNOL



Alors que l'Espagne peut se prévaloir de quatre siècles de présence dans cette partie du Maroc, son implantation réelle se limite à quelques présides (*presidio*, fort) installées sur la côte, notamment Ceuta et Melilla, et de petites garnisons déployées dans des fortins isolés le long des rares voies de circulation. L'occupation espagnole ne s'est jamais distinguée par une réelle volonté d'assimilation et de vie en bonne intelligence avec la population indigène, mais le voisinage n'y est pas non plus particulièrement favorable. L'étroite bande de terrain qui a été concédée à Madrid est habitée par plus de trente tribus arabes ou berbères ; son autorité militaire contrôle deux zones territoriales : l'une à l'ouest – au nord d'une ligne Larache-Tetouan, après l'occupation de cette dernière en 1913 –, et l'autre, autour de Melilla, à l'est, mais sans parvenir à s'imposer aux tribus qui habitent la région montagneuse du Rif ; malgré la construction de 450 km de routes et la voie ferrée Tanger-Tetouan, les communications demeurent difficiles, et la montagne reste *Bled-es-Siba* favorable à la dissidence.

CONTEXTE MILITAIRE

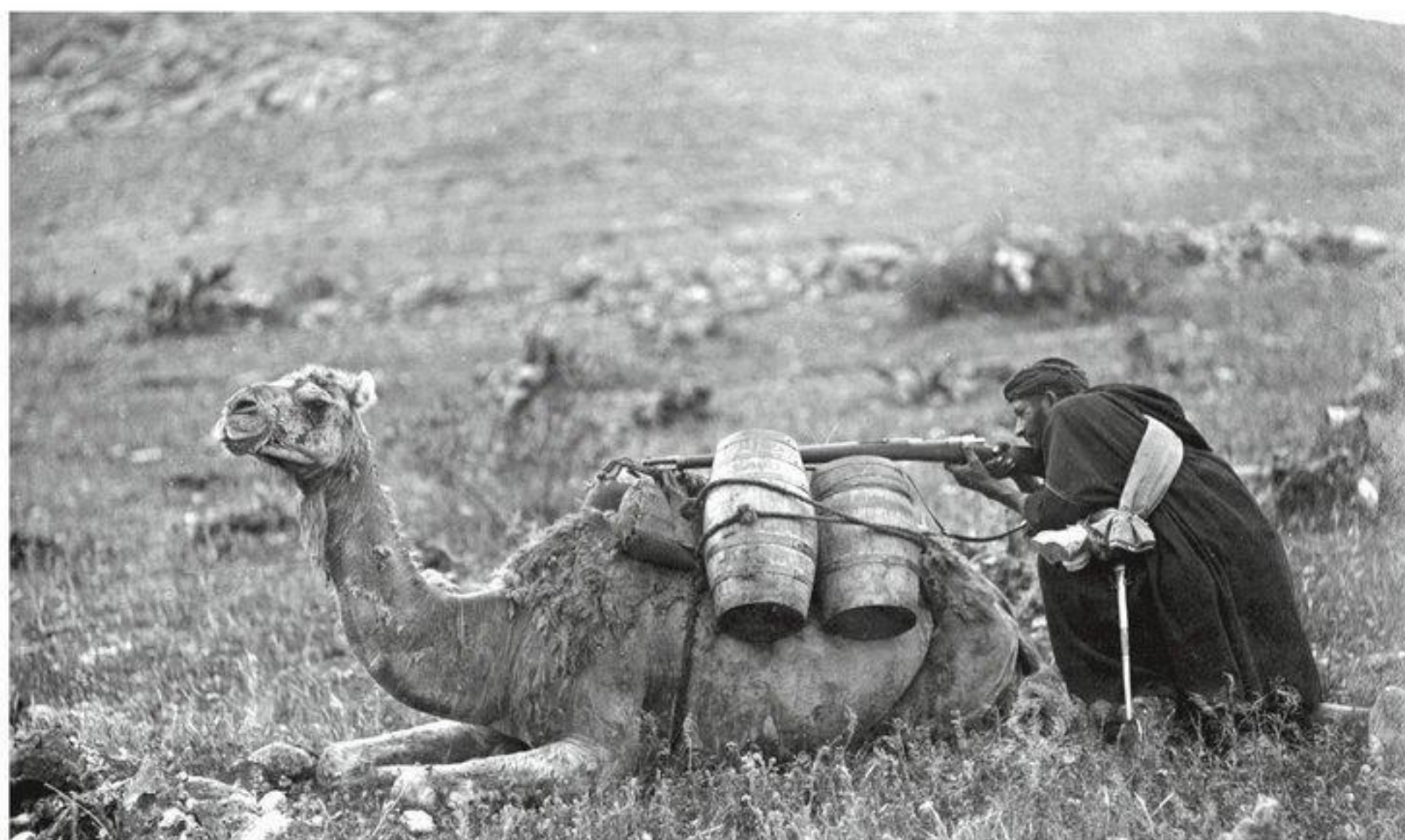
L'armée espagnole comprend, en temps de paix, l'armée de la péninsule, les garnisons des Baléares et des Canaries et l'armée coloniale d'Afrique. Pour l'exercice juillet 1921-juin 1922, l'effectif des forces terrestres est fixé à un peu moins de 199 000 hommes, chiffre qui sera porté à 216 000 pour l'exercice suivant en raison des événements marocains.

Depuis 1918, « l'armée coloniale d'Afrique est composée des troupes péninsulaires et indigènes dans laquelle la plus large place est faite aux engagés et rengagés », dont les effectifs, pour l'exercice 1922-23, sont de 68 500 hommes (53 000 Espagnols, 10 500 indigènes, 5 000 hommes de la Légion étrangère).

Les troupes indigènes (*Tercio de Regulares*) avaient été constituées en 1911 pour répondre au mécontentement de la population péninsulaire qui voyait d'un mauvais œil sa jeunesse aller se faire égorger dans ces contrées dangereuses pour lesquelles elle n'éprouve aucun attachement particulier, ou finir rapatriée sanitaire pour cause de dysenterie ou paludisme. À partir de 1914, les *Regulares* forment quatre groupes, baptisés selon leur garnison de recrutement et de dépôt, *Tetuán n° 1*, *Melilla n° 2*, *Ceuta n° 3*, *Larache n° 4*, chacun comptant deux *Tabores* (bataillons) de *Infanteria* à trois compagnies et un *Tabor de Caballeria* à trois escadrons.

Le décret de constitution de la Légion étrangère espagnole (*Tercio de extranjeros*) a été publié en janvier 1920, mais sa création effective date, elle, du mois d'octobre suivant, avec les premiers engagements de volontaires. Elle comprend un état-major et trois *Banderas* (bataillons) à trois compagnies de fusiliers et une de mitrailleuses.

L'armée espagnole a déployé, dès 1911, ses premiers aéronefs au Maroc et dispose désormais de quelques escadrilles affectées à des tâches d'observation, bombardement et réglages d'artillerie ; côté blindés, ses forces se résument à un unique char d'assaut Renault FT, réceptionné le 23 juin 1919 et destiné à instruire, sur la péninsule, les premiers équipages. La commande initiale passée par l'Espagne portait sur deux FT dotés d'un canon de 37 mm et huit autres de mitrailleuses au calibre de 7 mm en usage dans l'armée espagnole. Or, le gouvernement français, après avoir signifié, dans un premier temps, qu'il n'avait pas de matériel à vendre, avait finalement consenti à livrer un seul char-mitrailleuse, mais s'était refusé à le doter d'une arme d'un calibre autre que le 8 mm réglementaire !



▲ Les rebelles rifains sont de redoutables adversaires. Connaissant parfaitement le terrain, rustiques, motivés, menés par un chef charismatique, bien armés grâce à la contrebande et au butin de guerre, ils mènent la vie dure aux troupes espagnoles. Le désastre d'Anoual est leur succès le plus retentissant ; il marque au fer rouge une Armée espagnole impréparée et mal commandée. Le recours aux chars, à des unités d'élite comme la Légion étrangère et à des officiers talentueux comme José Millán-Astray ou Francisco Franco, et surtout l'intervention de la France vont renverser la situation. DR

CHAUDE AMBIANCE DANS LE RIF...

Depuis l'été 1919, l'ambiance est exécrable au sommet de l'état-major espagnol au Maroc. Le général Fernández Silvestre n'a pas digéré la nomination, en janvier, de son camarade de promotion à l'académie militaire de Tolède, le général Dámaso Berenguer, comme haut-commissaire au Maroc espagnol. Promu, en juillet 1919, gouverneur militaire de Ceuta, mais jugeant la place trop proche à son goût de Tetouan, résidence officielle du haut-commissaire, Silvestre a obtenu, quelques jours plus tard, sa mutation à Melilla, à l'extrémité Est du protectorat. Néanmoins, la distance n'a pas apaisé son courroux, et tandis qu'il ronge son frein à Melilla, Berenguer enregistre quelques succès notables à l'ouest en pacifiant plusieurs tribus sans effusion de sang et en hissant, fin octobre 1920, le drapeau espagnol sur l'Alcazar de Chefchaouen. Silvestre réagit : ses troupes ouvrent la route de Melilla-Alhucemas, construisent une série de fortins pour la protéger et, en janvier 1921, occupent Anoual ; désormais, Alhucemas et sa baie sont en point de mire !





Mais, au printemps 1921, les deux généraux en viennent aux mains à bord de la canonnière qui a amené le haut-commissaire en visite d'inspection à Melilla. La raison ? Madrid ayant entrepris de retirer le contingent péninsulaire du Maroc, avec, à terme, la seule présence des Regulares et de la Légion, Berenguer a dû refuser à Silvestre les renforts réclamés pour mener une opération d'envergure et lui a interdit toute initiative personnelle.

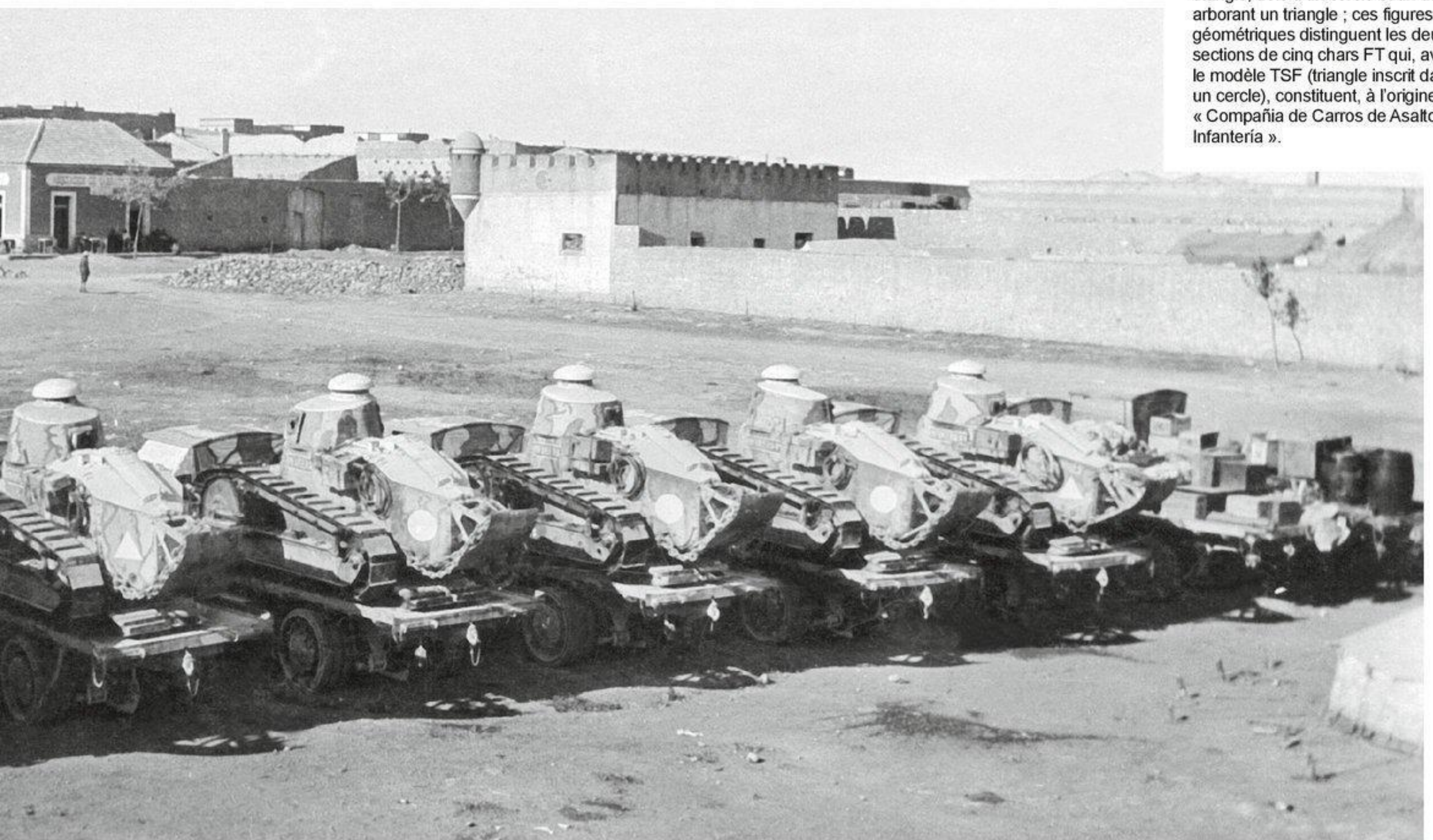
L'altercation aura des conséquences funestes, d'autant que la situation est beaucoup plus précaire qu'elle n'y paraît, une contre-attaque des Rifains sur la garnison de Chefchaouen coûte 11 officiers et 120 hommes, et les routes ne sont toujours pas sécurisées. De surcroît, un nouvel acteur a fait son apparition sur le champ de bataille et la scène internationale, Mohamed ben Abd el-Krim El Khattabi ! Ce dernier est issu de la tribu des Aït Ouriaghel, qui contrôle notamment le rivage et l'arrière-pays

de la baie d'Alhucemas. Entré comme fonctionnaire au bureau des Affaires indigènes de Melilla, il s'était fait connaître, durant la Première Guerre mondiale, par une prise de position et des écrits très germanophiles qui avaient amené la France à protester auprès des autorités espagnoles. Incarcéré quelques mois en 1915-16 pour troubles à l'autorité et propos séditeux, il a depuis lors trouvé asile à Ajdir, en territoire tribal, hors du contrôle des Espagnols, où il a entrepris d'organiser l'insurrection des tribus rifaines, Aït Ouriaghel, Aït Ghannou, Aït Touzine et Tamsamane, face à l'occupant ibère.

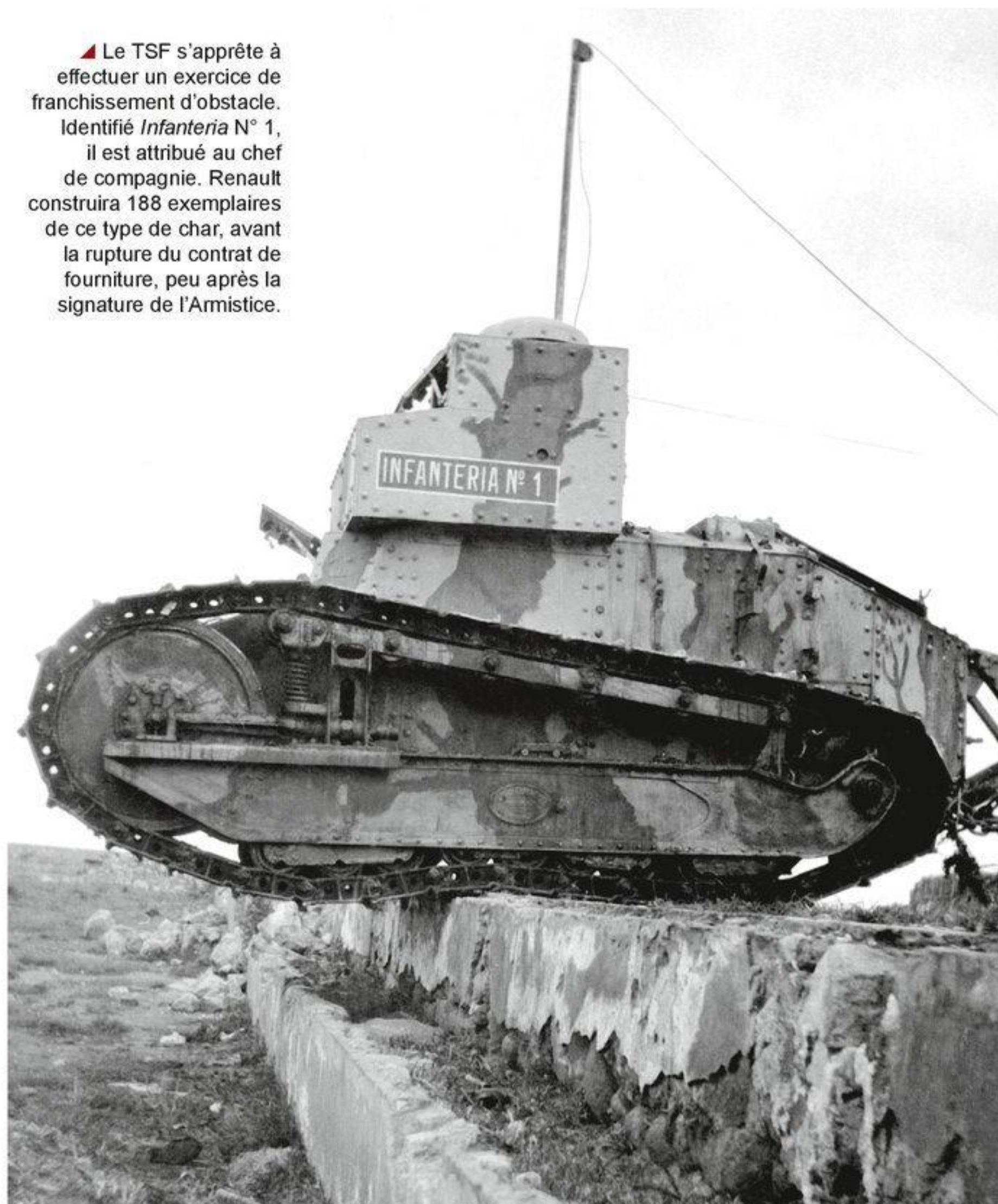
À la fin du printemps 1921, Silvestre ordonne de poster une compagnie à Dhar Obaran, une hauteur située en plein territoire Tamsamane, qui domine la baie d'Alhucemas, son objectif final. Le 1^{er} juin, les 250 hommes de l'expédition se font massacrer par un millier de guerriers rifains sur la rive gauche de l'oued Amekrane.

▲ Section de 4 FT mitrailleuse, à tourelle ronde Girod, et du char modèle TSF (*Infanteria N° 1*), photographiée lors d'une mission d'escorte d'une colonne de ravitaillement à destination du poste de Tizzi-Asa. Après son premier engagement à Ambar le 17 mars 1922, où elle a perdu trois engins, la compagnie, en sus de l'appareil TSF, ne compte plus que sept chars-mitrailleuse (trois à la section O, quatre à la section Δ)

■ La localité de Driouch (Dar Drius), sur la rive gauche de l'oued Kert, reprise aux Rifains en janvier 1922, servira de base avancée pour les deux compagnies de chars espagnols. Sur le cliché, sept FT sur leurs camions porte-chars Renault FU (classe 7 tonnes). En partant de la gauche, 3 FT marqués d'un triangle, trois d'un cercle et un dernier arborant un triangle ; ces figures géométriques distinguent les deux sections de cinq chars FT qui, avec le modèle TSF (triangle inscrit dans un cercle), constituent, à l'origine, la « *Compañía de Carros de Asalto de Infantería* ».



▲ Le TSF s'apprête à effectuer un exercice de franchissement d'obstacle. Identifié *Infanteria* N° 1, il est attribué au chef de compagnie. Renault construira 188 exemplaires de ce type de char, avant la rupture du contrat de fourniture, peu après la signature de l'Armistice.



Hors de lui, le général rassemble 25 000 hommes, dont 15 000 de troupes indigènes, et part en campagne châtier les coupables. Mal lui en prend, car, faute de préparatifs sérieux, l'expédition punitive tourne à la catastrophe. À la seconde quinzaine de juin, les 800 hommes envoyés sur son ordre depuis Anoual occuper Igueriben, 2 km plus loin, se retrouvent assiégés par une « Arka » rifienne et coupés de tout ravitaillement ; en trois semaines, la garnison n'a plus ni vivres ni munitions et en est réduite à se désaltérer avec l'urine de ses montures. Silvestre part en reconnaissance pour analyser la situation, puis rallie Anoual, tenue par une troupe essentiellement indigène de 4 000 hommes, d'où il ordonne par signaux optiques à la garnison d'Igueriben de se replier sur Anoual, sauf que le seul passage existant est un étroit

défilé tenu par les Rifains, que l'artillerie espagnole ne peut couvrir ! Les troupes espagnoles se font tailler en pièces, tandis que leurs officiers ont préféré se suicider plutôt que de tomber aux mains de l'adversaire. Sept survivants parviennent à rallier Anoual et sèment la consternation dans la garnison ; les officiers, considérant que l'opération a été montée sans accord gouvernemental, refusent désormais d'obéir aux ordres du général et décident de rentrer à Melilla... en empruntant le même défilé, où leur troupe connaît, ce 21 juillet 1921, le même sort que leurs malheureux camarades quelques heures plus tôt ! L'annonce du massacre se répand très vite dans les autres unités, qui s'égaillent sans demander leur reste, abandonnant armes et bagages pour se faire fusiller ou égorger par les Rifains lors de leur retraite, tandis que les troupes indigènes « sauvent leur peau » en faisant allégeance à Abd el-Krim. Abandonné par ses hommes, Silvestre disparaît dans la tourmente, le dernier fort protégeant Melilla tombe aux mains des rebelles le 9 août, et la place est dorénavant assiégée durant de longues semaines. Le désastre d'Anoual aura coûté à l'armée espagnole 13 192 morts, 750 prisonniers, 20 000 fusils, 429 pièces d'artillerie et de grandes quantités de munitions. Désormais, les deux tiers du protectorat ne sont plus contrôlés par les Espagnols !

DES FT ET SCHNEIDER POUR MADRID

Si le gouvernement français avait jusque-là « traîné les pieds » pour vendre du matériel militaire à l'Espagne, en raison des relations diplomatiques plutôt fraîches qui règnent entre les deux nations, notamment dues au contexte marocain, la « décultée » militaire de l'été 1921 va effacer les arcanes administratifs et politiques, le protectorat français risquant fort de pâtir de la contagion. Entre-temps, Madrid s'était tournée vers les Américains et aussi les Britanniques pour acquérir un lot de Whippet, mais sans plus de succès. En septembre 1921, la Présidence du Conseil donne quitus pour honorer la commande de six chars Schneider, six tracteurs Latil, six remorques porte-chars, 6 000 coups de 75 mm, 10 chars Renault FT « mitrailleuse », 11 mitrailleuses Hotchkiss rechambrées au calibre de 7,25 mm « Mauser », un FT TSF, 11 camions porte-chars Renault FU, deux camions-citernes Hispano-Suiza, un camion de servitude à plateau Ford et un lot de pièces de rechange, le montant du seul lot « FT » s'élevant à 31 135 098 pesetas. L'ensemble du matériel, prélevé dans les dépôts de l'Artillerie d'assaut, est réceptionné à Hendaye le 17 décembre 1921, puis acheminé sur Tolède : à l'École centrale de tir de l'Infanterie pour les chars

FT, de l'Artillerie pour les Schneider.

Deux pelotons de cinq chars FT « mitrailleuse » sont constitués. Le char TSF (*TSH*, en espagnol) est attribué au chef de compagnie, le capitaine José de Alfaro – le FT livré en 1919 reste à la disposition du centre d'instruction de Tolède –, tandis que la batterie de six Schneider est, elle, confiée aux ordres du *capitán* Carlos Ruiz. Un camion-atelier, inclus dans la livraison, ne sera jamais affecté en unité et restera stocké dans une caserne de Ségovie. La compagnie de chars FT (*Compañía de Carros de Asalto*), se compose d'un capitaine, un sergent-major (venant compléter l'équipage du char TSF), deux lieutenants (chefs de peloton), huit sergents (chefs de char), 11 conducteurs de char, 20 chauffeurs de camion et 8 mécanos et personnel d'intendance.



► Le conducteur du char 1Δ a peut-être trop présumé des capacités de franchissement de son véhicule, car ce dernier semble « planté » dans une tranchée. Si la courte période d'instruction dont avaient bénéficié les équipages en Espagne, avant leur acheminement au Maroc, exigeait d'être complétée par la prise en main de leurs véhicules sur le sol rifain, aucun exercice de manœuvre combinée avec l'infanterie ne sera sérieusement mené avant leur premier engagement.



▲ L'installation radio du char TSF (en France, un poste ER 10) a pour seule fonction de transmettre des rapports de situation à l'état-major, éventuellement avec l'aide d'un aéronef servant de relais, selon la topographie et la distance ; la transmission d'ordres avec les chars-mitrailleuse, sans radio de bord, s'effectuant, elle, à l'aide de fanions. Dépourvu de tout armement conséquent, son équipage de trois hommes n'a que les blindages inclinés de 8 mm et verticaux de 14 mm de la caisse comme seule protection.

▼ Cette formation en cercle, avec le char TSF non armé au centre, était couramment adoptée dans les campements, entre autres, lors des expéditions militaires coloniales, en zones désertiques ou semi-désertiques, dépourvues de tout couvert naturel, et ce bien avant l'apparition des premiers blindés. Les véhicules sont disposés dans un ordre antihoraire – à partir de la gauche vers la droite, chars 1, 2, 3... – sans pouvoir préciser si les 5 chars-mitrailleuse appartiennent tous à la section Δ ou ont été panachés à l'occasion de ce cliché.

Le détail exact de la compagnie de chars Schneider n'est pas précisé, mais chaque véhicule embarque sept hommes : un officier (chef de char), un conducteur, un sergent-chef de pièce, un canonnier, plus les pourvoyeurs et les servants de mitrailleuse. Après une visite du souverain Alphonse XIII, la compagnie « Schneider » est acheminée en train le 28 février 1922 jusqu'au port de Malaga, puis débarquée à Melilla le 6 mars, trajet que sa consœur FT emprunte à partir du 8 mars.

Suite aux dramatiques événements de l'été, des renforts ont été acheminés par mer pour défendre Melilla et constituer un corps expéditionnaire. En octobre 1921, 36 000 hommes (Légion étrangère et Regulares) ont contre-attaqué pour reprendre aux Rifains la péninsule des Trois Fourches (*Tres Forcas*) ; les avant-postes de Nador, Taouima, le poste fortifié d'Al Aaroui (*Monte Arruit*) – où 3 000 cadavres se décomposent au soleil depuis juillet précédent – sont réoccupés. Le 10 janvier 1922, l'oued Kert est franchi ; Driouch (Dar Drius), sur sa rive gauche, converti en quartier général, accueille, le 12 mars, la batterie de Schneider, bientôt rejointe par les FT. Dès le 15, les Schneider sont engagés sur le

secteur de Kandussi (nord-est de Driouch), où trois chars tombent en panne avant le début de l'opération. Le 17, c'est au tour de la compagnie FT de monter à l'assaut de la tribu des Béni Saïd, à Ambar, avec la Légion. Lors de ces deux engagements, passé l'effet de surprise, les guerriers rifains se reprennent rapidement, attaquent les chars à coups de pierre, tentent d'atteindre les équipages en tirant sur les trappes et, dans le cas des FT qui s'étaient isolés de leur infanterie – certains ayant, de surcroît, leurs mitrailleuses enrayées en raison de munitions défectueuses –, cherchent à poignarder leurs occupants par les fentes de vision ; la compagnie parviendra à se dégager, mais en abandonnant trois appareils en panne, qui seront dynamités plus tard par les rebelles, et en déplorant deux chefs de char et un conducteur sérieusement blessés. Après ce baptême du feu peu encourageant, lors duquel, faute d'un minimum d'entraînement, le manque de coopération entre les blindés et l'infanterie a été manifeste, les chars seront prudemment affectés à la protection des convois et à l'accompagnement des reconnaissances de cavalerie, tandis qu'une mitrailleuse supplémentaire sera installée à l'arrière des Schneider.





▲ Le manuel pratique du char Renault, rédigé par le lieutenant Goutay et publié entre 1920 et 1922, précise que la capacité maximale de franchissement d'une coupure à bords francs par un FT est de 1,80 m. Le « 1 » barré d'une croix, à l'arrière du char du chef de la section O, indique qu'il a été atteint lors d'un engagement (très probablement celui du 17 mars 1922) et, éventuellement, que son équipage aurait été blessé.

▼ Franchissement d'une coupure en dénivellement par le char du chef de la section Δ ; les numéros de châssis, inscrits par l'AS sur le longeron du train de roulement, ont été remplacés par les numéros d'ordre de fourniture de la commande espagnole (ici, le FT N° 8).



De leur côté, les combattants rifains mettront en place de nouvelles tactiques de combat, en s'établissant en arrière d'escarpements inaccessibles aux chars ou en occupant les pistes en des points faciles à battre, et compléteront leur parc de pièces d'artillerie et mitrailleuses avec des fusils antichars Mauser *Tankgewehr M1918* de 13,2 mm acquis par le biais de la contrebande d'armes.

Au-delà du Kert, la progression espagnole se solde par de lourds échecs, certains bataillons enregistrant 75 % de pertes. À l'automne 1922, à l'ouest, le nouveau haut-commissaire Ricardo Burguete négocie avec le caïd Raissouli, en dissidence depuis dix-sept ans ; l'accord permet de transférer des troupes vers la partie

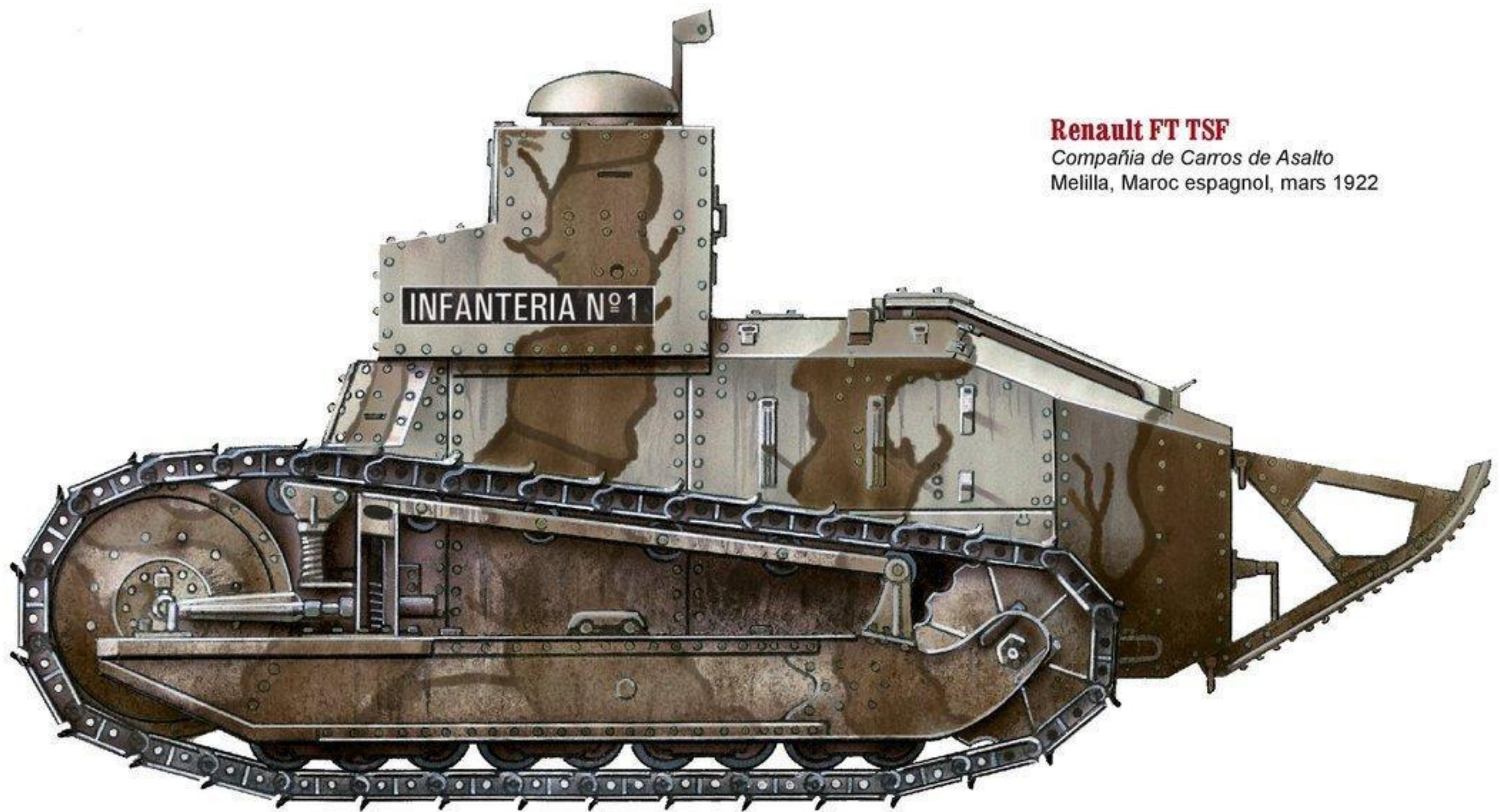
orientale du protectorat, mais la situation militaire ne s'améliore pas pour autant, et, à la fin de l'année, les Espagnols sont arrêtés dans leur progression vers Alhucemas et échappent de peu à un nouvel « Anoual » à Tizzi Azza. En janvier 1923, le gouvernement Garcia Preto obtient la libération des 396 survivants d'Anoual, mais la rançon versée est immédiatement convertie en achats d'armes par les Rifains et augmente d'autant le prestige d'Abd el-Krim, qui proclame, le 1^{er} février, la création de la *Dawla Jumhuriya*, État indépendant du Rif. Chars et aviation sont employés pour dégager Tizzi Azza, au prix de 500 tués chez les Rifains et de 400 morts et blessés côté espagnol ;

[1] Prétendant au trône et, par extension, un rebelle.

figure parmi ces derniers le lieutenant-colonel Francisco Franco, à la tête de la *Primera bandera*. Les mois suivants, la succession de revers militaires et insignifiants gains territoriaux a sa répercussion en Espagne, où le général Primo de Rivera prend le pouvoir le 13 septembre à la faveur d'un coup d'État. Il faut dire que la situation est devenue critique. Les succès d'Abd el-Krim ont fait basculer dans son camp de nombreuses tribus rifaines, la presse arabe, étrangère et, désormais, les organes communistes européens affichent ouvertement leur sympathie à la cause du Rif indépendant. Après l'arrivée d'un contingent de 80 000 hommes, les troupes espagnoles sont fortes de 350 000 soldats, mais, fin 1924, elles se replient sur la ligne « Primo Vera », aux deux ailes du Rif, autour des présides de Tetouan et Melilla. Au plus fort du conflit, les forces d'Abd el-Krim seront estimées à 120 000 « fusils », mais l'effectif moyen d'une *mehalla* est de 800-1 000 hommes, et les plus grosses formations en dépasseront rarement 4 000 pour des raisons de souplesse de manœuvre et de ravitaillement.

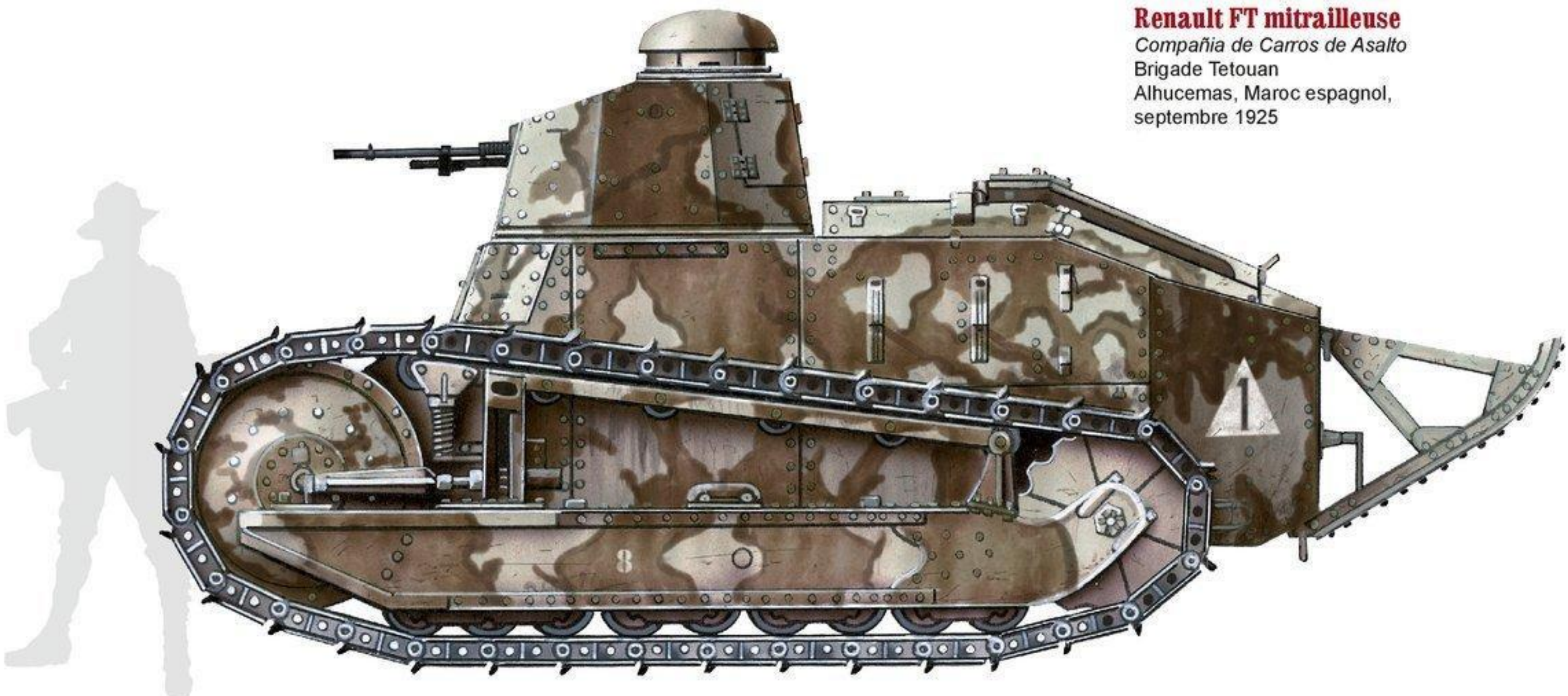
Inquiet de la mauvaise posture des Espagnols, et alors que Paris a réduit, contre son avis, l'effectif des troupes stationnées au Maroc (95 000 hommes en 1921, 64 000 en 1923), le maréchal Lyautey renforce le

dispositif à la frontière Nord du protectorat en installant des postes militaires supplémentaires le long de l'oued Ouergha. En avril 1925, s'affirmant menacé par ces dispositions militaires, Abd el-Krim s'en prend au protectorat français et contraint, le plus souvent par la force – exécutions sommaires, pillages, prises d'otages, villages détruits –, plusieurs tribus du versant méridional du Rif, sous mandat français, à se rallier à sa cause. Au cours du printemps et de l'été, Ouezzane, centre religieux à l'ouest, Fez, cité impériale et capitale du Nord marocain au centre, puis Taza et son historique forteresse à l'est constituent, tour à tour, les principaux objectifs du Rogui ¹. Durant les semaines suivantes, les combats sont âpres, les garnisons des postes, submergées par les rebelles, sont emprisonnées, massacrées, certains fortins changent en quelques jours plusieurs fois de mains. Les Rifains parviennent à moins de 30 km de Fez, mais, avec l'aide des cinquante bataillons d'infanterie transférés de France, Algérie et Tunisie, l'armée française enrayer définitivement leur progression au milieu de l'été, repousse dans certains secteurs les forces d'Abd el-Krim au-delà de leur ligne de départ et reprend le contrôle des tribus berbères soumises, passagèrement, à l'impitoyable terreur d'une *Charia* radicale, inconnue jusqu'alors en royaume chérifien.



Renault FT TSF

Compañía de Carros de Asalto
Melilla, Maroc espagnol, mars 1922



Renault FT mitrailleuse

Compañía de Carros de Asalto
Brigade Tetouan
Alhucemas, Maroc espagnol,
septembre 1925

DÉBARQUEMENT DE CHARS À ALHUCEMAS !

À dater du 21 juillet 1925, Lyautey est déchargé, à sa demande, de ses fonctions militaires, confiées au général Naulin, tandis que le « vainqueur de Verdun », Philippe Pétain, commandant en chef des armées, est chargé de la gestion de la « crise marocaine ». Les armées espagnole et française ne peuvent lutter séparément contre un ennemi commun. Pétain rencontre le général Primo de Rivera, président du Directoire espagnol, en juillet et août 1925, et obtient de ce dernier un accord de collaboration entre les deux armées et l'établissement d'un plan de débarquement dans la baie d'Alhucemas, en pleine zone dissidente, coordonné avec une action offensive des troupes françaises à partir de Taza.

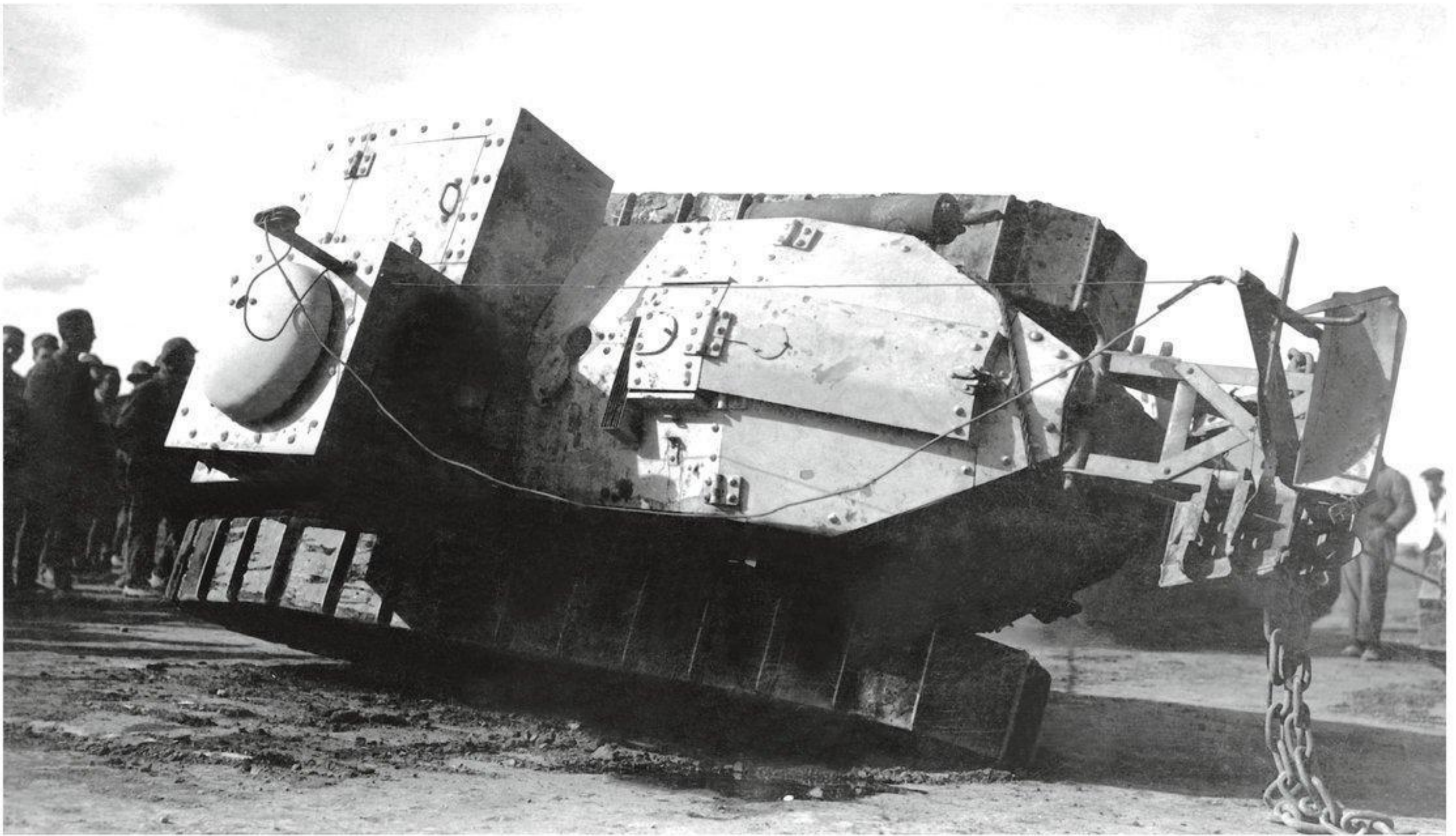
Fixée au 7 septembre, l'opération amphibie est finalement reportée au lendemain, alors que les unités espagnoles commencent déjà à descendre dans les péniches de débarquement, dites barcasses « K », à coque d'acier, à l'épreuve des balles, munies, à l'avant, d'une rampe mobile et pouvant accueillir 300 hommes. La division de débarquement espagnole comprend deux brigades mixtes, composées notamment de deux banderas de Tercio, trois tabors de Regulares, divers bataillons de chasseurs, d'infanterie de marine, de supplétifs marocains ; au total, 9 300 hommes pour la brigade Tetouan (ainsi qu'une compagnie de chars Renault FT), 9 200 pour la brigade Melilla, plus, pour chacune d'elles, une batterie de 105 et deux de 75 de montagne. Les forces navales espagnoles regroupent 2 cuirassés, 4 croiseurs, 2 contre-torpilleurs, 1 porte-aéronefs – embarquant 12 hydravions –, 6 canonnières et une cinquantaine de petites unités et de transports ; coté français, en provenance d'Oran, le contre-amiral Hallier dispose d'un cuirassé (le *Paris*), 2 croiseurs, 6 torpilleurs, une dizaine de petites unités, quatre bâtiments ravitailleurs et de l'appui aérien de l'escadrille 6B2 (hydravions Farman Goliath) venue de Bizerte, mais n'embarque aucune unité destinée à opérer au sol.

► Le TSF est tombé de son porte-chars ou entré en collision avec un autre FT. La manœuvre de remise sur ses chenilles est en cours, comme l'indique le câble tendu derrière sa queue et l'avant d'un des deux autres FT positionnés à l'arrière-plan.

▼ À l'occasion d'une messe, célébrée sur un autel dressé face aux montagnes du Rif, sont regroupés trois des six Schneider, acquis le 6 septembre 1921 pour le compte de l'artillerie espagnole, et une section de chars légers FT au grand complet, avec ses 5 véhicules, plus le TSF du commandant de compagnie ; les équipages semblent regroupés près de leurs véhicules. Sont également disposées près de l'autel, deux mitrailleuses Hotchkiss Mle 14 sur leur trépied et deux pièces de 75 mm Mle 97.

La compagnie de chars, forte de dix Renault FT – en 1923, l'Espagne a passé une nouvelle commande de six véhicules supplémentaires, livrés en 1925 –, est affectée à la brigade Tetouan (général Saro) et a été embarquée à Ceuta sur le vapeur *Hespérides*. Cette brigade constitue le premier échelon des forces jetées à terre, réparties en trois colonnes, débarquées successivement, avec chacune une mission permanente bien définie. Les FT, avec la première colonne constituant l'avant-garde de débarquement, forte de 4 500 hommes (4 bataillons de la Légion ou de Regulares, 1 bataillon de chasseurs), ont pour mission de « *former immédiatement le long de la plage une ligne avancée, courtine de protection en arrière de laquelle les équipes de tireurs d'élite et les sections de FM constitueront une sorte de tête de pont, protégeant la mise à terre du reste des troupes et du matériel* » (sic). Mais le 8 septembre, alors que le débarquement, qui devait commencer dès 04h30, ne débute qu'à 11h40, les cinq barcasses « K » (2 chars par embarcation) acheminant les FT s'échouent sur un haut-fond ! À 19h00 ce même jour, 7 000 hommes et trois batteries de la brigade Saro ont été débarqués, mais seulement quatre chars sont tardivement parvenus à terre, les six autres FT n'atteignant la plage de Cebadilla que dans le courant du 9 septembre. Les pertes du premier échelon se résument, ce jour-là, à 100 hommes. La brigade Perez ne commencera à débarquer sur la plage de los Frailes, au nord-est de la précédente, qu'à partir du 11 septembre, à l'aide des deux seules barcasses disponibles contraintes de faire la navette, les autres embarcations terminant le débarquement de la brigade Saro ou ravitaillant en vivres les troupes, qui, à bord depuis cinq jours, ont tout consommé. Mais un fort vent d'est et la houle contraignent à interrompre le débarquement des troupes et réduire le déchargement d'impedimenta de 3 000 à 300 tonnes/jour les dix jours suivants. Les batteries et tireurs rifains disposés sur les hauteurs environnantes, culminant à 200-300 m d'altitude, harcèlent les troupes concentrées sur les





plages et occasionnent des pertes journalières d'une cinquantaine d'hommes ; le 21 septembre, la seule brigade Saro en a déjà perdu 500. Il faut l'intervention de Primo de Rivera pour que les troupes commencent à progresser vers l'intérieur des terres à partir du 23. La vigoureuse résistance de l'adversaire coûte ce jour-là 800 hommes au corps expéditionnaire espagnol, mais Ajdir, 3 km au sud-est d'Alhucemas, capitale d'Abd el-Krim, est finalement prise et razzée le 2 octobre. Après la chute du bourg, transformé en *no man's land* entre Espagnols et Rifains, la situation se stabilise, sans progrès notable, côté espagnol, jusqu'à ce qu'Abd el-Krim, abandonné par le gros de ses partisans, fasse sa reddition le 26 mai

1926 à Targuist à l'armée française, qui interrompra ses opérations le 5 juin suivant, les derniers irréductibles rifains continuant à ferrailer avec les troupes espagnoles jusqu'en 1927.

Compte tenu de la topographie du Rif et des difficultés rencontrées sur le terrain pour entretenir un matériel capricieux – les FT, notamment, n'étant pas réputés pour leur fiabilité –, l'emploi des chars durant la guerre du Rif se limitera essentiellement à la protection des convois et à quelques opérations d'appui-feu de l'infanterie, missions pour lesquelles, néanmoins, tout le monde s'accordera à reconnaître leur utilité. Alors que les chars FT sont rapatriés dès juillet 1926 en Espagne, les quatre Schneider survivants ne rejoindront Madrid qu'en 1929. ■





NE MANQUEZ PLUS BATAILLES & BLINDÉS GRÂCE À



presstalis

Disponible sur
Google play

Disponible sur iPhone
App Store

L'APPLICATION POUR :

explorer l'offre presse magazine, découvrir les couvertures, les sommaires..., être alerté dès la parution de votre titre préféré, géolocaliser le point de vente le plus proche où le titre est disponible, appeler directement le point de vente, connaître ses horaires.

COMMENT ÇA MARCHE ?

- 1 - TÉLÉCHARGEZ L'APPLICATION SUR VOTRE SMARTPHONE
- 2 - FLASHEZ LE QR CODE CI CONTRE AFIN DE GÉOLOCALISER LE POINT DE VENTE LE PLUS PROCHE



Abonnements :

	France	UE, Suisse, DOM-TOM	Autres	Quantité	TOTAL
Abonnement d'un an à Batailles & Blindés, soit 6 numéros, à partir du n°66 inclus	35.00 €	40.00 €	45.00 €	x _____ =	€
Abonnement de deux ans à Batailles & Blindés, soit 12 numéros, à partir du n°66 inclus	65.00 €	75.00 €	85.00 €	x _____ =	€

Hors-séries :

	France	UE, Suisse, DOM-TOM	Autres	Quantité	TOTAL
HS n°2 : Opération Daguet (réf.74)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x _____ =	€
HS n°3 : L'épopée du 6° GRDI (réf.75)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x _____ =	€
HS n°6 : Afrika-Korps / Tome 1 (réf.78)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°15 : Guderian (réf.185)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°16 : Tiger-Abteilungen ! Tome II (réf.276)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°17 : La bataille des Ardennes - T.1 (réf.277)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°18 : La bataille des Ardennes - T.2 (réf.278)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°20 : Les as de la Panzerwaffe à Koursk (réf.280)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°21 : Panzerknacker : combat antichar allemand (réf.281)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°22 : 1944 : duels dans le bocage (réf.282)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°23 : La révolution de la guerre mécanisée (réf.283)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°24 : La Cavalerie au combat (réf.284)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°25 : L'été des occasions manquées (réf.285)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€
HS n°26 : Afrika Korps - Dictionnaire des unités de l'Axe (réf.286)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x _____ =	€

Anciens numéros (8 € pièce, toute destination) :

☐ N°7 : La « Totenkopf » dans l'enfer de Targul (ref.7)	☐ N°46 : Les secrets tactiques de Rommel (réf.246)
☐ N°8 : Il faut sauver le soldat Lynch ! (ref.8)	☐ N°47 : M4 Sherman (réf.247)
☐ N°10 : Les « Chauds » en Normandie (ref.10)	☐ N°48 : Küstrin, dernière bataille avant Berlin (réf.248)
☐ N°11 : « Tiger Jack » contre le baron (ref.11)	☐ N°49 : Pourquoi les Tank Destroyers ? (réf.249)
☐ N°16 : Saga d'un « Wiking » sur l'Ostfront (ref.16)	☐ N°50 : Piégé à Stalingrad (réf.250)
☐ N°17 : Destins croisés en Normandie (ref.17)	☐ N°51 : 1945 - Carnage à Bautzen (réf.251)
☐ N°22 : Leclerc : « se commander soi-même » (ref.22)	☐ N°52 : Tempête rouge sur l'Europe (réf.252)
☐ N°27 : Dans l'enfer de la Roer (ref.27)	☐ N°53 : Baptême du feu de la « Hitlerjugend » (réf.253)
☐ N°34 : Les chars du Heyl Shirion (réf.134)	☐ N°54 : La bataille d'Aix-la-Chapelle (réf.254)
☐ N°35 : SS-Panzer-Division « Wiking » (réf.140)	☐ N°55 : Campagne d'Allemagne de la 5° DB (réf.255)
☐ N°36 : Dans l'enfer du bocage (réf.145)	☐ N°56 : Échec à la « Das Reich » (réf.256)
☐ N°37 : Le SS-Panzer-Korps à Kharkov (réf.153)	☐ N°57 : Panzer-Division 45 (réf.257)
☐ N°38 : Les imposteurs de Skorzeny (réf.158)	☐ N°58 : Chasse aux Scud pour les forces spéciales (réf.258)
☐ N°39 : Panzerschreck (réf.162)	☐ N°59 : Qui a tué wittman ? (réf.259)
☐ N°40 : Skijäger (réf.172)	☐ N°60 : KOVEL, la « Wiking » au combat (réf.260)
☐ N°41 : Wittmann à Koursk (réf.181)	☐ N°61 : La motorisation de l'US army (réf.261)
☐ N°42 : Nashorn au combat (réf.182)	☐ N°62 : Les Sturm-tiger au combat ! (réf.262)
☐ N°43 : La « Panzer-Lehr » face au débarquement (réf.243)	☐ N°63 : La s.Pz.Jg-Abt. 521 sur la route de Stalingrad (réf.263)
☐ N°44 : Tiger, « la bête de guerre » (réf.244)	☐ N°64 : Panzer-Grenadier - 1939/1945 (réf.264)
☐ N°45 : « Blitzkrieg » 1940 vs 1944 (réf.245)	☐ N°65 : Les Sturmgeschütz-Abteilungen (réf.265)

Nombre de numéros sélectionnés : _____ x 8€ = €

TOTAL :
abonnements + hors-séries + anciens numéros €

Bon de commande à retourner à :

CARAKTÈRE

Service abonnements
Résidence Maunier
3 120 route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence
FRANCE

Commandez les anciens numéros de Batailles & Blindés et de nos autres publications, consultez les sommaires détaillés et vérifiez leur disponibilité sur notre site :

www.caraktere.com

Votre commande pourra vous parvenir sous plusieurs plis ; les délais de traitement et d'acheminement par La Poste varient de 6 à 20 jours.
Merci de votre compréhension.

Nom :

Prénom :

Adresse :

.....

.....

.....

Code postal :

Ville :

Pays :

E-mail :

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

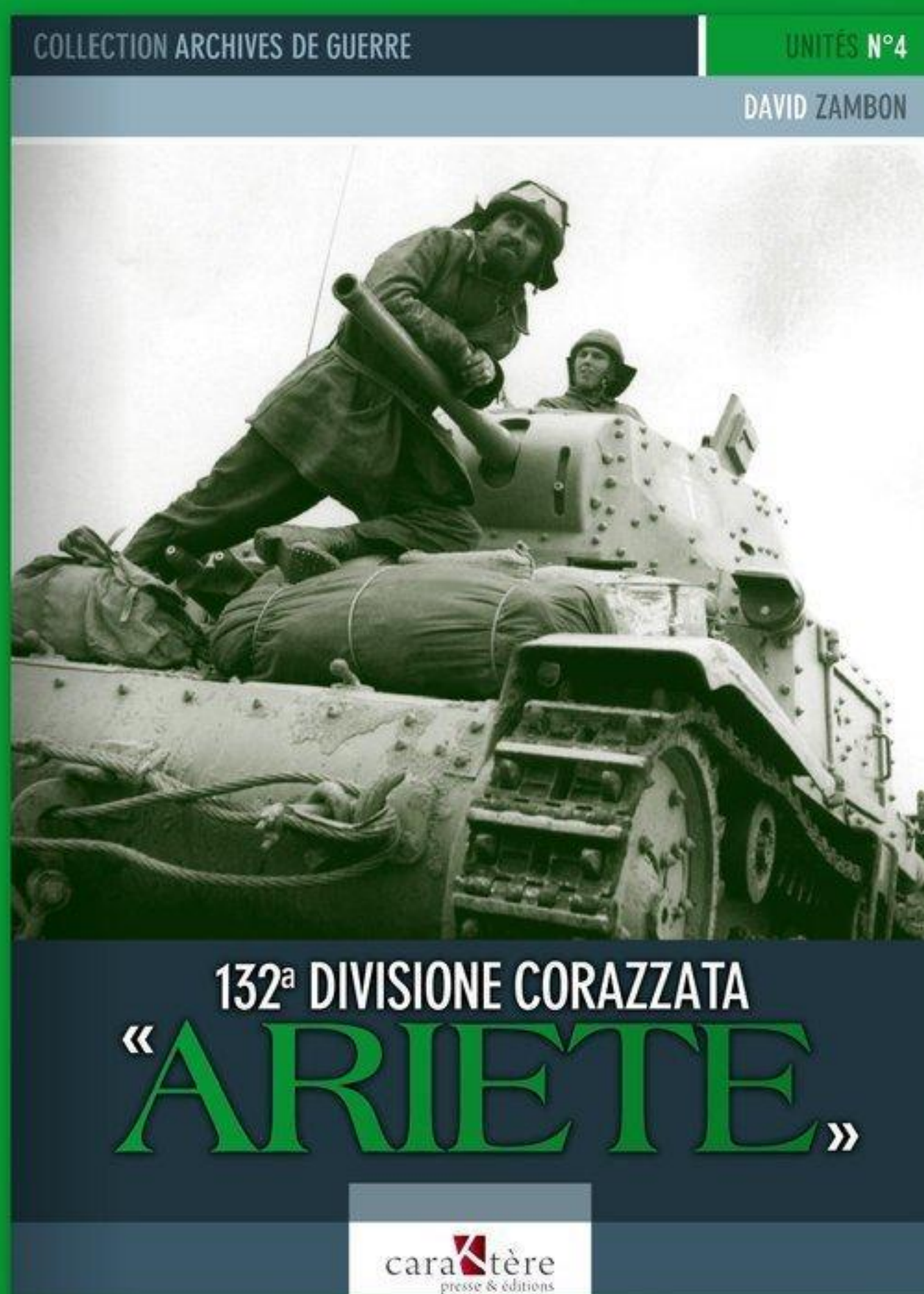
.....

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés. Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

Revivez l'histoire de la guerre mécanisée au cœur de la bataille !

Par la richesse de son fonds iconographique, bien souvent inédit, les éditions Caraktère vous invitent à suivre, en images, l'épopée des unités blindées qui ont marqué la Seconde Guerre mondiale.

- 128 pages
- Imprimé sur papier couché brillant
reliure en dos carré collé
- Tarifs (à l'unité, frais de port inclus) :
 - France métropolitaine : 24.90 €
 - Autres destinations : 26.90 €
- Envoi soigné dans un emballage renforcé



La division « Ariete » est sans conteste l'unité la plus connue de l'Armée royale italienne, ayant combattu durant la Seconde Guerre mondiale. Fer de lance des forces italiennes en Afrique du Nord, son nom est étroitement associé aux victoires de l'*Afrikakorps* ainsi qu'aux différentes batailles qui ont rythmé les opérations en Libye et en Égypte en 1941 et 1942.

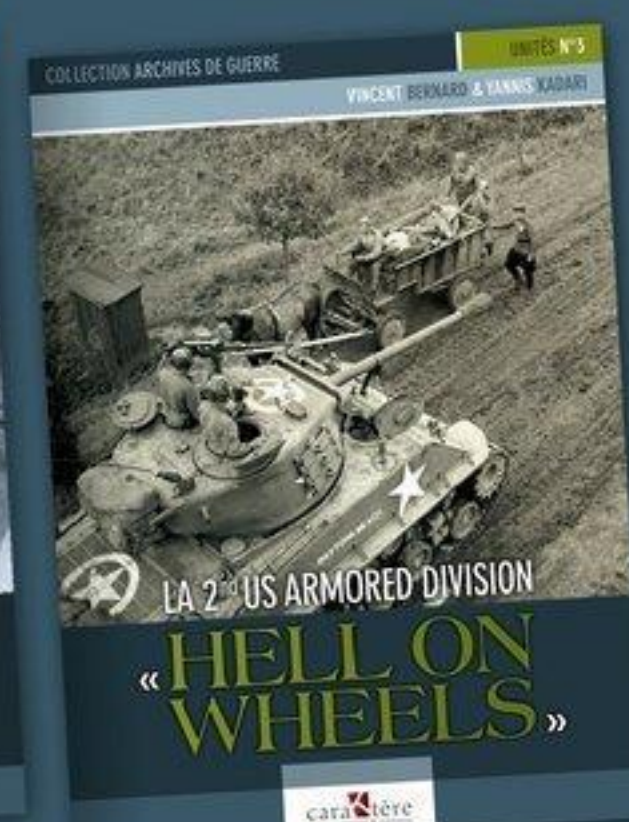
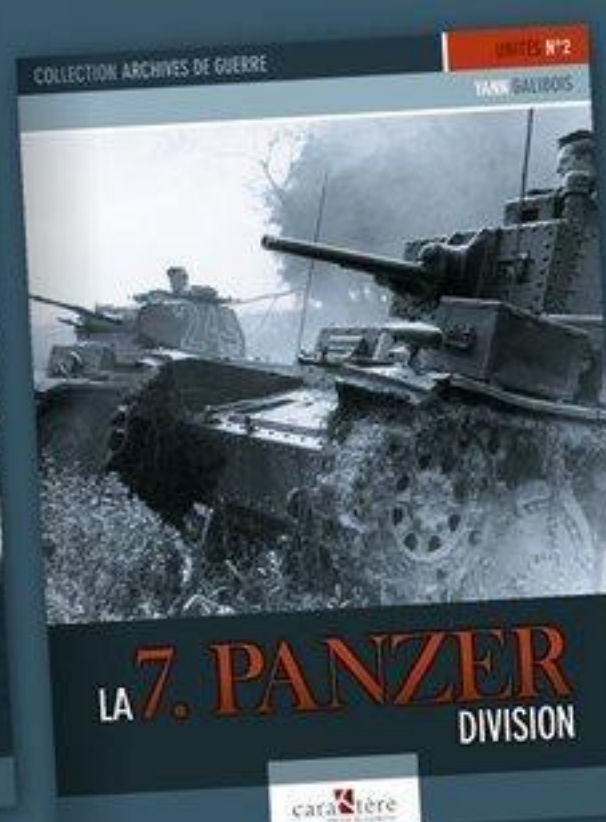
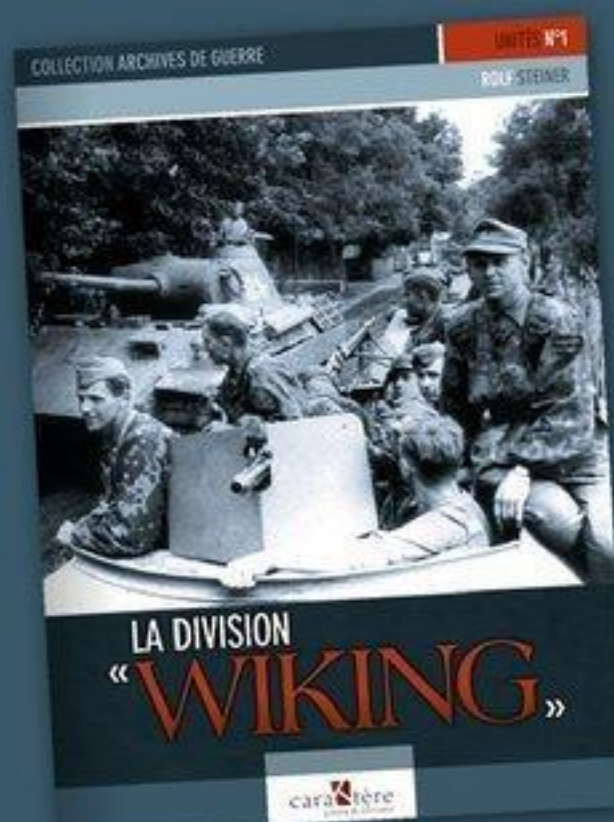
Elle souffre cependant, à l'image de l'ensemble des forces armées italiennes, d'un équipement et d'une logistique lacunaires qui la placent de facto, qualitativement et quantitativement, dans une situation de nette infériorité face à son allié et à ses adversaires.

Tour à tour critiquée et encensée par Erwin Rommel, la division acquiert progressivement de l'expérience en côtoyant la puissante machine de guerre allemande, et ses nombreux combats victorieux la placent au rang des unités d'élite.

Spécialiste des forces armées italiennes durant la Seconde Guerre mondiale, David Zambon nous livre avec ce nouvel ouvrage de la collection « Archives de guerre », une étude approfondie, appuyée par une iconographie inédite, de l'engagement de la division « Ariete », de sa formation en février 1939 à son dernier acte de bravoure lors des combats d'El Alamein.

DÉJÀ PARUS
DANS LA MÊME COLLECTION

LA DIVISION « WIKING »
LA 7. PANZER DIVISION
LA « HELL ON WHEELS »



Disponible dans les enseignes
FNAC et Cultura, sur Amazon.fr, Fnac.com et uculture.fr

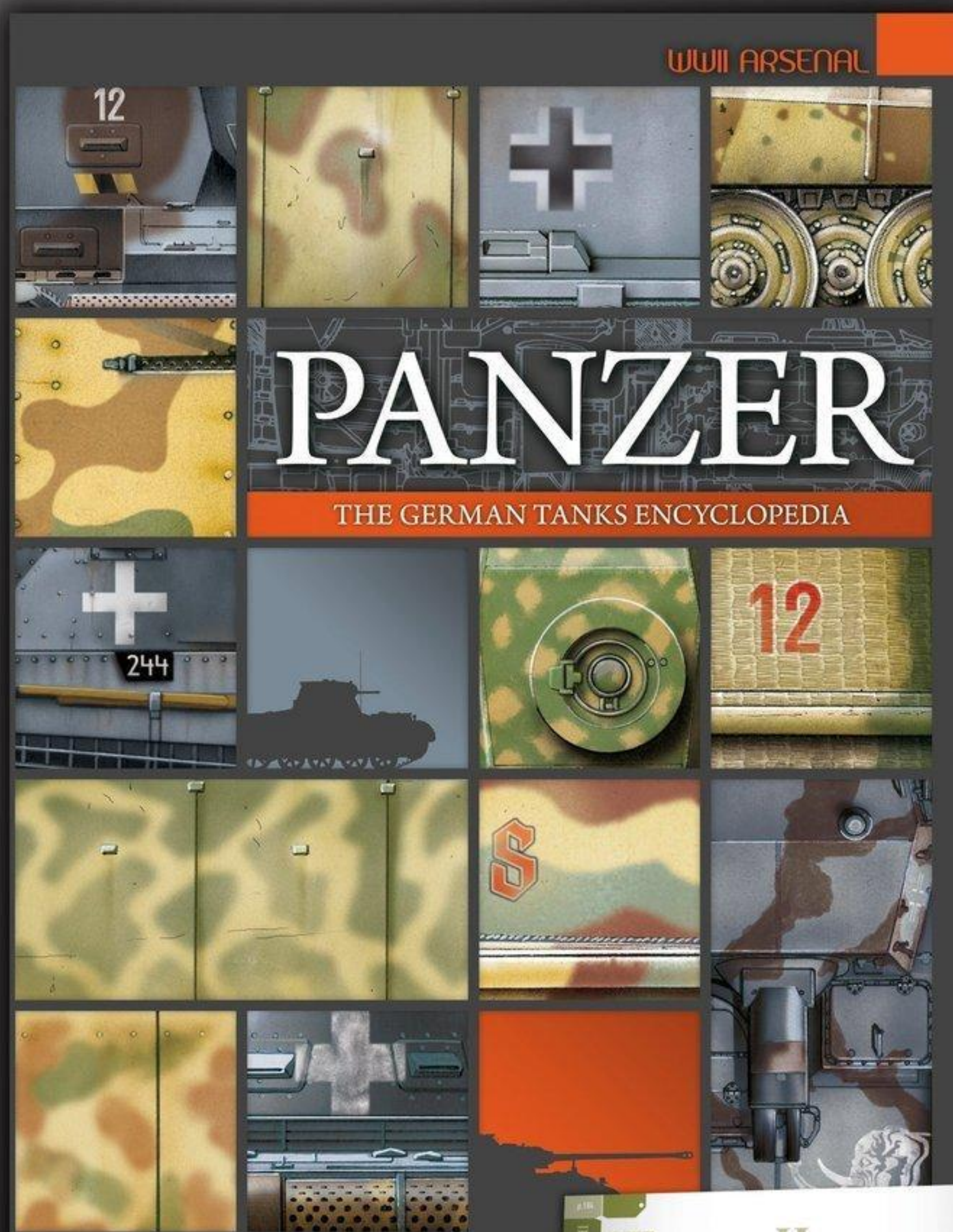
ou directement auprès de notre service commercial
au +33 (0)4 42 21 06 76
contact@caraktere.com

ALBUM PHOTO

caraktère
presse & éditions

CARAKTÈRE
Immeuble Maunier
3120 Route d'Avignon
13090 AIX EN PROVENCE
www.caraktere.com

CARAKTÈRE PUBLISHING IS PLEASED TO ANNOUNCE THE LAUNCH OF ITS BRAND NEW BOOK COLLECTION IN ENGLISH, DEDICATED TO TANKS AND MECHANIZED WARFARE.



THE FIRST VOLUME, TO BE PUBLISHED IN MARCH 2015, PROVIDES THROUGH-OUT ITS 196 PAGES AN EXHAUSTIVE OVERVIEW OF THE GERMAN TANKS PRODUCTION DURING WORLD WAR II.

EXTENSIVELY ILLUSTRATED WITH MORE THAN 200 UNPUBLISHED AND RARELY SEEN PHOTOGRAPHS, 4-VIEW COLOR DRAWINGS AND OVER 60 COLOR PLATES, THIS FIRST PART OF THE WW2 ARSENAL ENCYCLOPEDIA, PRESENTS YOU AN EXCEPTIONAL REVIEW OF GERMAN BATTLE TANKS FROM 1933 TO 1945.

NOW ON PRE-ORDER
AT WWW.CARAKTERE.COM
OR FROM OUR SALES DEPARTMENT
AT +33 (0)4 42 21 06 76
SALES@CARAKTERE.COM.

SOON

WW2 ARSENAL ENCYCLOPEDIA PART 2
PANZERJÄGER & JAGDPANZER
(SUMMER 2015)

